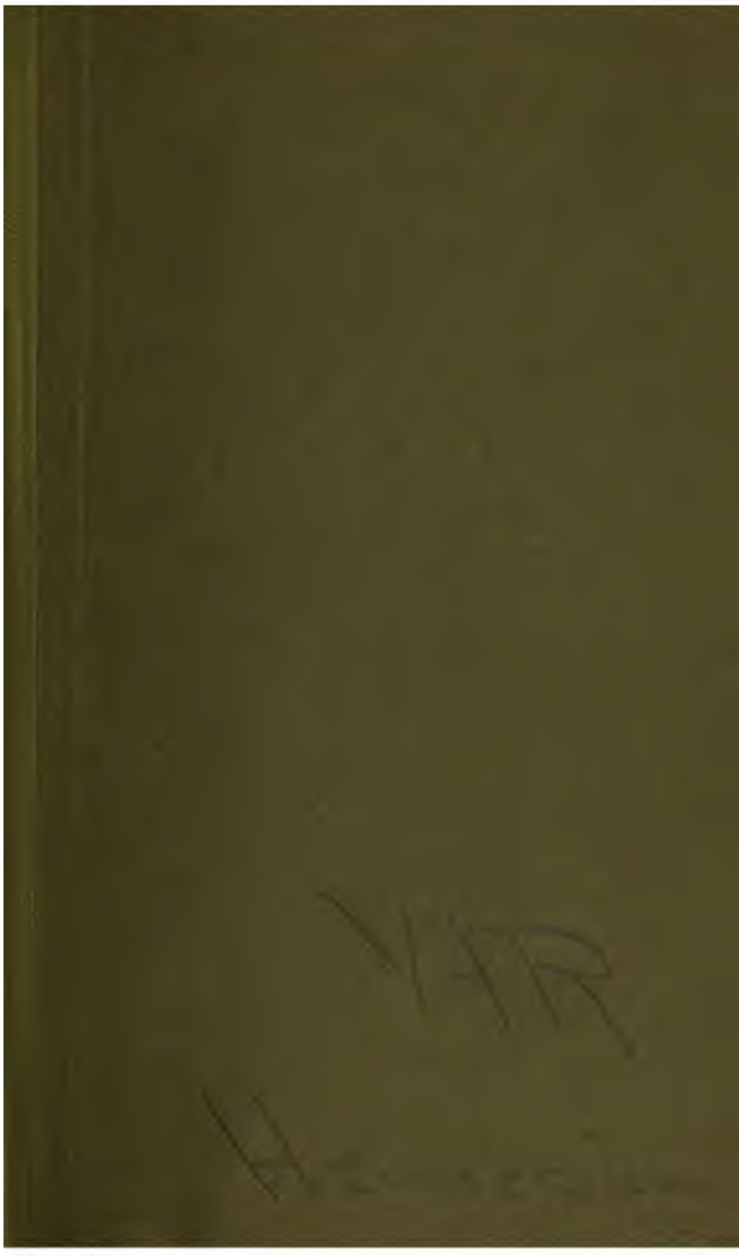






(Hennequin)

YAR

SAUVONS
LE GENRE HUMAIN

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Grands-Augustins.

SAUVONS

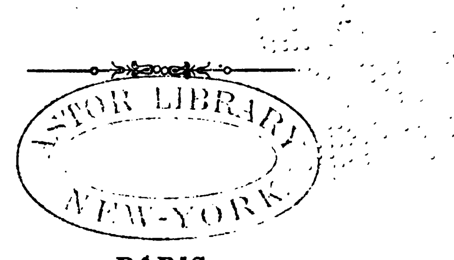
LE

GENRE HUMAIN

PAR

VICTOR HENNEQUIN

TROISIÈME ÉDITION.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Palais-Royal, Galerie vitrée.

1853

LETTRES

SERVANT DE PRÉFACE.

A MADAME DE CURTON.

Paris, 31 juillet 1853.

Madame,

Si vous pouvez disposer de quelques heures, je vous prie de me le faire savoir prochainement. Je désire vous communiquer un manuscrit qui a de l'importance.

Vous entendrez cette lecture absolument seule. Vous aurez l'obligeance de me répondre à cette adresse :

Victor HENNEQUIN,
Rue de Seine, 53.

Du 6 août.

Madame,

Dieu m'a ordonné de vous écrire dans la forme qui vous a étonnée.

Ce que j'ai à vous lire est une révélation.

Du 17 août.

Madame,

L'œuvre que je vous ai lue n'est pas destinée à rester inédite. De votre côté, je suis certain que vous en avez parlé d'après vos impressions sincères, et que vous avez fait comprendre à qui de droit que cet appui, aussi désintéressé qu'inattendu, apporté au pouvoir par un représentant, mis en cellule le 2 décembre, méritait qu'on respectât ma tranquillité.

Si l'on veut des renseignements sur cette publication, l'on ne peut choisir de juge plus sûr que vous à tous égards. Je détruirais plutôt le manuscrit que d'en accepter un autre, et je dis cela en passant,

car je vous avoue que je suis sans inquiétude de ce côté-là.

Vous seule au monde connaissez le livre dans son entier. Il est donc juste que je vous tienne au courant des incidents qui se rattachent à cette publication.

Il y a chez moi à cet égard un besoin d'expansion d'autant plus grand, que la puissance supérieure dont je reçois toutes les instructions nécessaires pour une œuvre d'enseignement d'une utilité générale me refuse toute espèce d'indications sûres quant aux faits d'une importance secondaire, et dont je ne pourrais tirer que des satisfactions personnelles.

Elle m'a fait écrire à un avoué, M. Billault, en lui renvoyant le seul procès dont je fusse chargé, que j'avais rédigé un livre

en collaboration avec **l'âme de la terre**; que ma carrière, comme avocat, était terminée, et que ce manuscrit (c'était samedi dernier) me serait acheté cent mille francs comptants, par un éditeur, dans sept jours.

Elle m'a conduit la main pour que j'ordonnasse à cet avoué de négliger provisoirement son étude pour propager cette nouvelle, de lire ma lettre en pleine chambre des avoués et de la faire insérer dans les journaux.

Je suis un instrument docile, en partie par contrainte invincible, en partie parce que l'évidence et l'utilité pratique des idées contenues dans mon livre me rallient à la cause dont on veut que je sois le représentant.

J'ai donc envoyé à cet avoué des lettres

qui m'auraient paru en tout autre temps des folies. J'ignore ce que les journaux ont accepté ou refusé de ces communications étranges.

Au surplus, l'idée d'un éditeur apportant cent mille francs, à une heure qui m'est désignée ainsi que le nom de ce libraire, est si bien entrée, de gré ou de force, dans mon esprit, que j'ai annoncé à ma sœur ma prochaine renonciation, dans ce cas, à la succession de ma mère, et que j'ai indiqué par une lettre, au caissier de la *Démocratie*, l'emploi de cet argent, à consacrer pour les neuf dixièmes à l'extinction des dettes de l'école Phalanstérienne, à laquelle je prescris de se dissoudre après cette liquidation.

Je vous donne ce détail pour que vous le fassiez connaître. Cette lettre entière n'a

rien de secret. On doit savoir que j'attends cette somme parce que Dieu l'a fixée, et que je n'entends, en aucune façon, exploiter à mon profit ma situation exceptionnelle dans le monde.

Vous voyez à quel point je suis engagé. Si l'éditeur et les cent mille francs sont un rêve, il me faudra rejeter ceci sur des prestiges magnétiques, détruire comme je le pourrai l'impression produite partout que j'ai été atteint de folie, et rentrer dans la carrière, si pénible pour moi, du barreau, avec la certitude de n'inspirer de confiance à personne dans le cours de ma vie entière.

Je le déclare pourtant, mon esprit ne s'arrête pas à ces craintes. J'ai vu des prodiges réels, j'en vois encore en ce moment. Une âme humaine ne saurait être abusée

sans utilité par l'âme divine, et ce qui me préserve du découragement, c'est l'intelligence et la bonté rayonnant dans tout ce qu'on m'a fait écrire, et surtout dans le second ouvrage, déjà commencé, dont vous n'avez aucune connaissance.

Je dois donc soutenir mon âme. Je tiens en main des vérités qui sont vraies, et le dévouement au sort général de mes frères doit me faire accepter courageusement le côté critique de ma situation. L'abnégation qui m'est imposée, les souffrances morales auxquelles je dois me résigner ne sont rien à côté des martyres que la barbarie de l'humanité infligeait aux inspirés d'autrefois. Ainsi acceptons tous les calices.

Il m'a été permis de vous écrire ceci. C'est une grande consolation pour moi. Ne

me répondez pas, c'est inutile. Il me suffit d'avoir communiqué l'état de mon âme à la vôtre.

Du 21 août.

Madame,

J'ai été complétement trompé. Je passerai pour un fou. J'ai écrit partout qu'un éditeur m'apporterait hier cent mille francs. C'était une déception. Personne n'est venu, bien que l'*âme de la terre* m'eût désigné M. Delahays comme étant l'éditeur annoncé. Soyez heureuse autant que moi : ma nature

est si bien retrempée que j'ai répondu à ce coup affreux par cette prière :

Au fond, j'ai la vérité, et je remercie Dieu, car incontestablement je possède ce qui a été écrit de plus complet et de plus digne de Dieu sur l'avenir du monde.

Gloire à vous, mon Dieu, qui avez daigné m'éclairer ! Je vais travailler avec ardeur. Ma mission est prouvée pour moi. J'ai demandé le martyre, et je suis un lâche de me tourmenter si longtemps pour une misère. Acceptez ce cri d'enthousiasme qui vient du fond de la douleur. Soyez béni pour la

science magnifique que vous m'avez communiquée, et dont je serai digne quoi qu'il arrive, afin de paraître pur devant vous, quand ma vie entière devrait se passer dans le ridicule et l'ignominie.

A M. VICTOR HENNEQUIN.

Du 21 août.

Monsieur,

Les choses sublimes que vous m'avez lues ont en elles-mêmes un tel caractère de vérité, qu'elles n'ont nullement besoin à mes yeux qu'un miracle vienne les confirmer.

J'*espérais* celui que vous m'aviez annoncé, sans oser y croire absolument. Je ne me le serais point expliqué, s'il eût eu lieu. Je ne cherche pas davantage à comprendre la déception que vous éprouvez, et qui m'a été fort pénible, n'en doutez pas.

Je ne crois ni ne nie ce qui dépasse les limites de mon intelligence.

Moins élevée que vous au-dessus des événements de ce monde, moins dégagée des calculs de la prudence humaine, je vous eusse conseillé de ne point écrire à votre avoué, qui probablement est fort loin de cet ordre d'idées, et d'attendre pour en parler la réalisation de la chose annoncée.

Mais cette méfiance eût peut-être été un manque de foi condamnable que vous vous reprocheriez aujourd'hui.

Vous avez du moins la conscience d'avoir agi avec loyauté et abnégation devant la puissance surnaturelle qui se communique à vous.

Si c'est une épreuve, vous la supportez saintement, et, si le Seigneur veut que vous soyez l'intermédiaire de ses révélations à notre pauvre monde, il ne permettra pas que l'on vous fasse passer pour un fou.

Du reste, votre livre est là pour répondre à vos détracteurs si vous en aviez, et, pour ceux qui nieront vos révélations, vous resterez toujours un philosophe profond et religieux, et un moraliste pur.

Une chose encore me rassure sur des craintes que j'ai partagées d'abord, c'est que tant de phénomènes étranges, quoique fort incohérents, se produisent journellement par le magnétisme, que ce qui eût paru folie en d'autres temps sera aujourd'hui à peine considéré comme une preuve de crédulité un peu trop facile ou d'originalité excentrique.

Ces réflexions doivent vous paraître bien mesquines à vous qui puisez en Dieu même votre courage et votre foi; mais vous m'avez dit qu'il vous avait

été permis de m'écrire et que c'était pour vous une consolation.

Je vous dis ce que je pense; que ces lignes du moins vous prouvent ma sympathie et vous persuadent que la déception dont vous souffrez n'amoindrit pour moi ni l'œuvre que vous m'avez lue, ni la mission qui vous est donnée.

ROZANNE DE CURTON.

A NAPOLÉON III.

Sire,

Je m'appelle Victor Hennequin. J'étais représentant du peuple, le 2 décembre 1851.

Je ne me suis jamais rallié à votre gouvernement. Je vous écris avec l'espoir que vous me lirez jusqu'au bout.

Je ne vous demande ni place, ni croix, ni argent, ni faveur d'aucune espèce.

Vous avez entendu parler des tables tournantes. J'ai poussé ce phénomène à ses dernières limites, et le mouvement de

la table s'est changé en voix qui m'a inspiré ou dicté tout un livre.

La voix céleste m'a ordonné d'intituler ce livre : *Sauvons le genre humain.*

Je vous en parle pour deux motifs.

Le premier, c'est pour réclamer de vous directement l'autorisation de le publier sans contrôle.

Ce que M. Proudhon a fait pour lui-même, je viens le faire pour l'inspiration de Dieu.

Le second motif de cette missive, c'est que Dieu a bouleversé toutes mes données politiques ; c'est que mon livre attaque les principes les plus chers à la démocratie, qu'il soutient la cause du pouvoir en gé-

néral, malgré les vives répugnances de ma nature, et que j'ai ordre de vous dire, à vous personnellement, que vous avez une mission providentielle.

Ceci n'est pas un ralliement intéressé. Je le prouve en vous demandant, ce que vous m'accorderez sans peine : permettre l'impression de mon livre et ne plus vous enquérir de moi.

Deux choses vous démontreront que je ne suis pas fou : les phénomènes surnaturels aujourd'hui multipliés de toutes parts,

Et la lecture du livre même.

J'ignore, Sire, les formules de la cour, et je vous prie de m'accorder, contrairement à tous les usages sans doute, la

permission de finir cette lettre par mon nom seul.

VICTOR HENNEQUIN.

SAUVONS

LE GENRE HUMAIN.

SAUVONS

LE GENRE HUMAIN

DE LA VIE UNIVERSELLE :

Dieu.—La matière.—Le principe d'ordre.

Bien que formé d'éléments variés à l'infini, depuis l'animalcule microscopique, jusqu'au soleil qui nous éclaire, et aux astres dérobés par leur éloignement aux observations de nos astronomes, le monde compose un ensemble étroitement lié, un tout harmonieux animé d'une vie commune, et la langue a constaté cette unité merveilleuse par le sens et l'étymologie du mot Univers.

Qu'est-ce que l'Univers? c'est tout ce qui vit, et rien n'est en dehors de la vie. C'est la vie sans commencement et sans fin, sans limite dans le temps, sans limite dans l'espace, la vie endormie encore dans le végétal, s'éveillant dans l'insecte, s'épanouissant par degrés dans les espèces supérieures, croissant en activité à mesure qu'elle monte, jusqu'à l'homme et au-dessus de l'homme, jusqu'à ces puissances placées, comme les anges de la vision de Jacob, sur une échelle dont nous ne pouvons apercevoir la base, parce qu'elle

est plongée dans les ténèbres des créations ébauchées, ni le sommet, parce qu'il se perd dans une lumière trop éclatante pour nos regards.

L'Univers, la Nature, la Vie, Dieu, sont des synonymes rendant tous une même idée.

Étudier, toutefois, c'est tracer des distinctions dans l'objet qu'on étudie. La Science doit constater que l'Univers est un, mais si elle se bornait là, qu'enseignerait-elle d'utile?

Pour arriver à des résultats, il faut constater que cet ensemble a des parties, qu'il est constitué de plusieurs éléments impossibles à séparer en fait, attendu que la vie consiste dans leur union, mais faciles à distinguer par la pensée.

L'univers, la nature, la vie ou dieu ne se compose pas seulement de minéraux, de végétaux, d'animaux, d'hommes et d'astres. Toutes ces créations sont des moules infiniment variés dans lesquels une substance est versée. Considérée en dehors des formes qu'elle affecte et dans lesquelles elle est coulée, cette substance ne diffère d'elle-même nulle part, si ce n'est par le degré de son raffinement. Les nuances de ce raffinement sont infinies :

1. Matière solide.
2. Matière liquide.
3. Matière gazeuse.
4. Electricité.
5. Galvanisme.
6. Magnétisme.
7. Arome.

AMES { de végétal. / d'animal. / d'homme. / *d'astres à divers degrés.* }

Voilà toute une gamme de raffinements pour la substance universelle. On peut multiplier les subdivisions de chaque degré. Le passage de l'une à l'autre deviendrait alors presque insensible, comme le passage du jour à la nuit pendant les secondes dont la succession forme l'aurore. Dans cette transition , toutefois, de la nuit au jour, le commencement est ténébreux, la fin lumineuse, et dans le raffinement progressif de la substance universelle, les degrés inférieurs constituent ce qu'on appelle la matière, les degrés supérieurs ce qu'on appelle âme ou esprit.

La matière, ou substance universelle non raffinée, ou raffinée seulement jusqu'à l'état gazeux , compose , en se présentant sous plusieurs aspects que les chimistes considèrent à tort comme autant de corps simples, l'enveloppe corporelle des végétaux, des animaux, les mers et fleuves, plaines et montagnes, habitation visible des planètes, soleils, etc., etc., dont le corps proprement dit est emprunté aux aromes, degré intermédiaire qui relie comme transition le monde de la matière au monde de la pensée.

L'esprit, qui a ses gradations dans le raffinement, comme la matière, et qui les a beaucoup plus nombreuses, parce que le raffinement est son essence et qu'il est destiné à passer par une filière infinie, est versé par le Créateur, en gouttes de feu, dans toutes les enveloppes matérielles destinées à sentir et à agir. Il constitue ainsi les âmes de plante, d'animalcule, d'animal proprement dit, puis les âmes d'un caractère très-supérieur, les âmes seules complètes, dont le moindre type est l'âme de l'homme, type ennobli par la notion du bien et du mal moral qui commence à cet

anneau de la chaîne, et qui va se perfectionnant, s'étendant à mesure que les anneaux de cette chaîne remontent jusqu'à la voûte du ciel.

Nous avons dit que l'univers entier était Dieu, et cela est vrai, parce que l'univers est un tout indécomposable et que Dieu en vivifie les moindres parties.

Mais puisque l'étude distingue ce qu'elle ne pourrait diviser, isoler dans la nature, puisque l'étude est d'autant plus complète et lumineuse que les distinctions sont poussées plus loin et atteignent toutes les différences réelles, reconnaissons, après avoir posé la distinction de la matière et de l'esprit, qu'une fois ces deux éléments en présence, c'est à l'esprit que conviendra exclusivement le nom de Dieu avec la notion que l'humanité y attache.—Qu'est-ce que l'homme, dans la nature vivante? c'est un corps humain et une âme humaine réunis. A tous les deux, tant qu'ils sont liés ensemble, le mot *homme* s'applique à la fois. On dit la pensée, l'amour d'un homme; on dit aussi la tête d'un homme, sa main, son pied. Rehaussé, transfiguré par la présence de l'âme, le corps participe à la dignité de la nature humaine; il est partie constitutive de l'homme, et c'est ainsi que les fleurs, les oiseaux, les astres sont Dieu, comme rayonnement extérieur de l'âme divine.

Mais, du corps détachez l'âme, ce qui ne peut avoir lieu pour l'âme de l'univers pris dans son ensemble, ce qui peut avoir lieu pour l'âme de l'homme, séparée du corps par la mort; aussitôt, placé entre le cadavre qui va pourrir et l'âme qui remonte à sa source, vous sentez que ce cadavre n'est plus un homme, ni partie

d'un homme; que l'homme tout entier est dans l'âme désormais affranchie.

C'est ainsi que le monde entier, considéré dans sa vie, dans son mouvement, dans ses fonctions naturelles, est Dieu, mais que, si l'on distingue dans la substance, la notion de Dieu se concentre dans la substance raffinée, en l'opposant à la substance restée à l'état de matière.

L'univers est Dieu.

Distinguez la matière de l'esprit, c'est l'*Esprit qui est Dieu.*

L'esprit est la substance de toutes les âmes. Toute âme, si petite qu'elle soit, est un élément de Dieu, séparé de lui seulement par le moule dans lequel elle est versée et où elle ne doit pas rester longtemps, la substance spirituelle étant destinée à circuler, au moyen des naissances et des décès, à travers la substance matérielle, à s'y diviser, à s'y réunir, comme notre sang circule, se réunit et se divise à travers nos vaisseaux veineux et artériels.

L'Esprit, en général, se distingue de la Matière, prise aussi dans sa généralité, en ce qu'il est plus raffiné qu'elle.

Et en second lieu, nouveau caractère intimement lié au précédent, en ce que la matière, inerte et passive, ne peut être la cause d'aucun mouvement; elle ne fait que les subir. Dieu ou l'esprit est dans le monde le principe actif ou moteur.

L'esprit est un, impossible à diviser réellement. Les incarnations, qui nous montrent l'âme d'un homme séparée de celle d'un autre, sont des phénomènes beaucoup moins essentiels et beaucoup moins durables qu'il

ne nous semble, à notre point de vue mortel et terrestre. Une âme humaine est un composé d'éléments spirituels inférieurs à elle, âmes de créatures subalternes qui se réunissent en elle, comme de petits ruisseaux, provenus de sources diverses, se réunissent dans une grande rivière. Un temps viendra où cette âme, jointe à d'autres, entrera comme affluent dans un grand fleuve qui sera l'âme d'un satellite ou d'une planète. C'est la circulation. Celle du sang dans le corps de l'homme en est l'image la plus juste, et nous y revenons pour dire que les petits vaisseaux se réuniront toujours dans des vaisseaux moins nombreux, mais aussi plus larges, jusqu'à ce que nous arrivions à cet organe, centre de la vie physique dans l'homme, centre de la vie spirituelle dans le monde, qui, dans le corps de l'homme, s'appelle Cœur, et, dans l'âme universelle, s'appelle Dieu.

Oui, s'appelle Dieu, à plus juste titre que les âmes humaines ou même sidérales, si élevées qu'elles soient dans la hiérarchie; car le mouvement universel a un principe, ne s'arrêtant qu'avec la vie du monde, c'est-à-dire jamais ;—comme la vie physique de l'homme a un principe de mouvement donnant l'impulsion à tout le reste, le cœur dont les battements commencent et cessent avec notre existence.

Qu'est-ce que Dieu? C'est tout l'univers.

Si vous distinguez dans l'univers la matière de l'esprit, lequel des deux est Dieu? C'est l'esprit.

Si vous distinguez, dans la substance spirituelle, les âmes de tous les degrés de l'âme centrale et impulsive, quelle âme est Dieu? C'est l'âme centrale, cœur et foyer du monde.

Pourquoi ne pas dire immédiatement qu'il existe, au centre de l'univers, une âme supérieure à toutes les autres, cause impulsive de tous les mouvements, et que cette âme seule est Dieu pour nous?

C'est que cette âme n'est pas seule notre Dieu. C'est que la vie universelle supporte bien les analyses et les distinctions de la pensée; mais, qu'en fait, aucun être seul n'est complet, ni par conséquent vivant. Le cœur du monde, le centre divin ne vivrait pas, si on tranchait les ramifications, épanouissement de lui-même, qui amènent dans son sein, comme un aliment céleste, la substance spirituelle assez raffinée pour être assimilée à lui, c'est-à-dire les âmes d'astres, au plus haut degré de leur perfection. La substance spirituelle tout entière ne peut pas être isolée du centre qu'elle renouvelle et rajeunit sans cesse. Ainsi, le centre vivant du monde, plus divin que tout le reste, n'est pas un Dieu complet, sans les âmes, sans toutes les âmes; et les âmes, à leur tour, plus divines que la matière, ne peuvent davantage en être isolées, attendu que cette matière leur fournit sans cesse des éléments nouveaux. Elle devient esprit quand elle a été assez longtemps solide, liquide, gaz et fluide intermédiaire entre le monde physique et le monde des pensées. Il faut bien que la grande légion des âmes se recrute sans cesse dans la matière épurée, car les âmes font des pertes. A chaque nouvelle incarnation, c'est-à-dire entre chacune de leurs morts et chacune de leurs naissances, elles sont examinées par les puissances qui les ont mises en œuvre. Les âmes mal réussies, ébauches informes dans lesquelles les âmes animales ont été grossièrement amalgamées, si bien que la brutalité domine et qu'il y a trop peu de

chances d'amélioration, sont détruites, et leurs parcelles, disséminées dans des moules inférieurs à l'espèce humaine, recommencent le travail d'épuration qui doit les amener à composer de nouveau une âme d'homme. Les âmes capables de bien faire, par leur nature, ou par une volonté bien intentionnée qui lutte courageusement contre les imperfections naturelles, sont conservées par les créateurs qui ne sacrifient pas légèrement leurs œuvres et ne détruisent que dans des cas très-exceptionnels; mais elles passent par une filière qui en dégage les parties les plus grossières et les fait retomber dans les régions inférieures.

La matière est ainsi alimentée de tous les *détritus*, de tous les débris rejetés par le travail d'épuration qu'opèrent les puissances créatrices de tous les degrés. Dieu lui-même, le Dieu-centre, que nous désignerons désormais par le mot Dieu, sans autre explication, n'accepte dans son sein les âmes les plus raffinées, qu'en les raffinant encore.

Il y a ainsi, dans l'univers, un mouvement ascensionnel, depuis les bas-fonds les plus obscurs jusqu'à Dieu; et à chaque étage de l'éternel édifice, les éléments grossiers qui ne peuvent suivre le mouvement d'ascension retombent, comme le cadavre tombe vers la terre, comme la dépouille de la chenille tombe, dédaignée par le papillon transfiguré.

Nous venons d'employer le mot *créateurs*. Y a-t-il donc un travail de création dans la vie universelle? Il n'y en a pas, si l'on entend par ce mot une œuvre qui aurait produit la substance universelle, en faisant *de rien* tout ce qui existe. Dieu s'est toujours manifesté, comme il se manifestera toujours, par la vie. Dans ces

matières, dont l'esprit de l'homme ne peut avoir la compréhension complète, parce qu'elles sont trop vastes pour lui, distinguons avec soin ce qui dépasse les limites de notre intelligence de ce qui est contraire aux principes de notre raison. Distinguons l'infini de l'absurde.

En vertu des limites de notre intelligence, nous ne pouvons nous faire une idée nette de l'infini, et quand nous voulons envisager face à face le temps, sans commencement et sans fin, l'espace sans aucunes bornes, notre âme éprouve un éblouissement semblable à l'éblouissement de l'œil qui cherche à fixer le soleil. Nous sommes arrêtés par notre faiblesse dans la contemplation de l'infini, mais cet infini n'a rien d'absurde, c'est-à-dire de contraire à cette raison que Dieu nous a donnée pour qu'elle fût écoutée. La notion de l'infini est si raisonnable que la raison ne peut s'en passer un instant, qu'elle repousse l'idée d'un temps limité, avant lequel il n'y aurait pas eu de temps, d'un espace au delà duquel il n'y aurait plus d'espace. Quelles que soient vos idées religieuses, déistes, panthéistes, chrétiens, juifs, musulmans, etc., vous serez tous unis par cette pensée que Dieu, principe du monde, remplit de son existence un temps, un espace qui ne peuvent ni commencer ni finir.

Ce point admis, il vous reste à choisir, en vertu de votre raison, entre ces deux hypothèses :

1° *Après un temps infini*, passé dans la solitude absolue, dans l'inertie la plus complète, il a plu à Dieu de créer des mondes et d'utiliser pour le bonheur universel sa puissance, volontairement confinée par lui dans un désert, pendant des milliards de siècles;

2° Si haut que notre pensée puisse remonter, Dieu a toujours produit des œuvres; il a toujours vécu, se manifestant par des créations, car il n'est pas le type de l'inertie et de l'égoïsme, mais le modèle de l'amour et du travail.

La première hypothèse est ridicule; elle le sera pour tout homme capable de la dégager du prestige que l'éducation première a su lui donner par surprise, dans l'âge de la faiblesse intellectuelle. Un créateur oisif! un Dieu dans le vide! un roi sans peuple! le premier des ouvriers sans ouvrage! Et cela durant une période qui n'a jamais eu de commencement, pendant un temps qui dépasse tous les millions de milliards de siècles que notre imagination peut accumuler! Il est impossible de se payer de cette supposition, alors surtout que s'offre à nous une supposition complétement satisfaisante, en analogie avec l'organisation de tous les êtres que nous pouvons examiner, d'accord avec tous les faits placés dans le champ, dans le rayon de nos études.

Dieu a toujours créé, doit créer toujours, Dieu vit créant. Il n'y a donc pas eu de commencement pour la substance universelle. Toujours les mondes en déclin ont été remplacés par des monde jeunes et riches d'avenir.

L'action de Dieu ne consiste pas à faire quelque chose de rien, mais à façonner des types qui varient à l'infini. Constituer un être nouveau avec des éléments préexistants, voilà la seule fonction à laquelle le mot de création puisse être appliqué avec justesse. L'esprit, en ce sens, est créateur; en ce sens encore tout esprit crée. La création, c'est le produit du travail. L'âme de la fourmi, de l'araignée, de l'abeille, du castor a ses

créations qui sont un magasin, une toile, une ruche, une digue. L'âme de l'homme a ses créations qui sont des outils, des machines, des édifices, des œuvres d'art, des institutions sociales. L'âme de la planète Terre a ses créations qui sont des âmes de végétaux, d'animaux et d'hommes. Il en est ainsi aux degrés supérieurs, jusqu'à Dieu dont les créations directes présentent une puissance et une richesse dépassant les bornes de notre conception.

Tout être créateur, inférieur à Dieu, possède pour son travail une substance à façonner qu'il n'a pas faite, qui lui est fournie de plus haut et que nous appellerons la Nature. Si la Nature et Dieu peuvent être pris, en un sens vague et général, pour des synonymes, nous avons vu que Dieu, quand on veut le distinguer de la création, est spécialement l'*esprit* à ses différents degrés, et surtout au degré le plus élevé. Le mot *nature*, quand on veut lui donner une acception spéciale et précise, désigne, pour chaque créateur, la création préparatoire sur laquelle il doit agir. Pour l'âme de la terre, par exemple, chargée de façonner les corps et les âmes de tous les êtres vivant à la surface de son globe, la nature se compose, non-seulement de la substance universelle qui lui a été donnée dans un état très-grossier et dont elle n'a pu tirer d'abord que des ébauches, comme les animaux antédiluviens, mais encore de lois générales établies en haut, et dont la Terre ne peut pas s'écarter dans ses conceptions, pas plus que le musicien, si capricieux qu'il soit dans ses fantaisies, ne peut transgresser les lois de l'harmonie et de la mesure.

Il y a des lois données à tous les créateurs secon-

daires, en même temps que la matière première, base de leur travail. Il serait inexact de dire que ces lois leur sont *imposées*, car elles les soutiennent, les guident, et ils ne pourraient s'en passer.

A tous les étages, en remontant, on trouve de pareilles lois, constituant, avec la matière première donnée aux créateurs, la *Nature*, base de leurs opérations. Ces lois ne se contredisent point; elles sont la charpente de l'univers dont l'équilibre se fonde sur leur harmonie. Dieu lui-même ne crée pas sans se conformer à des lois. Il s'y conforme volontairement. Les créateurs secondaires obéissent, parce que leur raison et leur intérêt bien entendu leur disent qu'en transgressant les lois naturelles, ils n'aboutiraient qu'à des œuvres extravagantes, semblables à celles du musicien fou qui voudrait composer sa musique de discords et supprimer la mesure, sous prétexte d'originalité. Dieu suit les lois de l'arithmétique et de la géométrie dans ses productions, les lois de la justice dans ses actes. Il adopte ces règles comme le moyen de réaliser des créations aussi dignes de lui que possible; mais il n'y a point de sa part, comme chez les créateurs en sous-ordre, adhésion à une législation qui lui serait enseignée. Nul n'a qualité pour lui faire accepter des lois; c'est lui qui en donne à tout le reste. Les règles qu'il suit ne sont autre chose que la rectitude nécessaire de son esprit, et si nous les distinguons de lui-même sous le nom de lois, c'est encore une de ces distinctions faites par l'étude entre des éléments qui ne forment qu'un tout indécomposable dans la vie.

Les notions qui précèdent permettront de com-

prendre cette affirmation, point de départ de la théorie de Fourier :

L'univers se compose de trois principes éternels, incréés, indestructibles :

Dieu, ou l'esprit, principe actif ou moteur ;

La Matière, principe passif et mû ;

Un principe neutre et régulateur du mouvement, qui s'appelle Mathématiques dans l'ordre physique, et Justice dans l'ordre moral.

BRANCHES DU MOUVEMENT UNIVERSEL.

Quelles sont donc les attributions de Dieu?

Imprimer le mouvement, d'après un plan général harmonieux, avec une bienveillance universelle, une providence qui s'étend à tout, mais qui n'agit directement que sur les faits d'une importance majeure, confiant les œuvres secondaires aux incarnations inférieures de l'esprit, dont chacune est Dieu, c'est-à-dire dont chacune joue le rôle divin dans sa sphère.

Le mouvement universel se distingue, suivant les objets auxquels il est appliqué, en quatre branches, plus une branche tellement supérieure aux autres par son importance et sa nature, qu'elle ne peut figurer au même rang, pas plus que le blanc ou lumière pure ne figure dans la série des couleurs. Les quatre branches inférieures du mouvement sont :

1° *Le mouvement matériel*, imprimé à la matière inorganisée, au minéral sollicité par plusieurs attractions dont la principale, la seule bien observée jusqu'ici, est la gravitation ou pesanteur, faisant mouvoir

le corps abandonné à lui-même, en l'attirant vers le centre de la terre.

2° *Le mouvement organique*, distribuant aux plantes un principe de vie, ou, pour parler plus exactement, de végétation, qui fait circuler la séve et donne aux plantes quelques autres caractères d'animation latente, de sensibilité sourde. Ce mouvement, d'ordre supérieur au précédent, s'y ajoute. Toute plante subit l'influence du mouvement matériel. Elle a des affinités et des répulsions chimiques, elle a un poids comme le minéral. Le mouvement organique vient s'y adjoindre.

3° *Le mouvement aromal*, à peine soupçonné par la science ordinaire, et régissant les agents intermédiaires, les fluides électrique, galvanique, magnétique, aromal proprement dit, qui servent de corps aux âmes placées au-dessus de l'humanité, et dont l'humanité peut se servir elle-même, dans certains cas, pour entrer en contact avec ces puissances supérieures.

4° *Le mouvement instinctuel*, rangé au-dessus du mouvement aromal, parce que l'arome n'est que la matière au plus haut degré de raffinement, mais toujours passive, et servant de conducteur au mouvement donné par les esprits, sans pouvoir imprimer ce mouvement elle-même, tandis que l'instinct, s'il occupe un degré inférieur parmi les âmes, participe de la nature des âmes, et que l'instinct du moindre insecte, étant un principe de mouvement, a plus de valeur dans l'échelle du raffinement général que le cordon aromal, demeurant inerte tant qu'il ne plaît pas à un esprit de s'en servir comme d'un organe. Les propriétés particulières de l'arome (ou des fluides intermédiaires en général) l'élèvent un peu au-dessus de la matière inorganisée, autrement il

n'aurait pas le caractère de transition entre cette matière et les âmes. Mais s'il est possible, pour cette raison, de le classer au-dessus de la végétation, il ne saurait être mis au rang de l'instinct des animaux, destiné à entrer par un seul degré de raffinement dans la composition des âmes humaines.

DU MOUVEMENT PASSIONNEL OU SOCIAL.

Nous avons épuisé la série des mouvements inférieurs, et l'on peut remarquer que le mouvement instinctuel les résume tous ; car l'animal est doué, par son corps, des propriétés de la matière simple ; il possède dans la circulation de son sang et autres mouvements internes, indépendants de son action propre, les qualités organiques du végétal ; il n'est pas étranger à l'action des fluides ; le chat, par exemple, est manifestement un réservoir de galvanisme et d'électricité. L'instinct s'ajoute à toutes ces attributions.

Le mouvement supérieur unique est le *mouvement passionnel*, spécial à l'homme. Ici doit être dessinée une ligne de démarcation très-profonde. Il n'y a pas solution de continuïté. L'homme est, par son corps, matière soumise à la gravitation, aux affinités chimiques. Il est végétal dans ses appareils intérieurs, arome par son fluide magnétique, animal par ses appétits d'ordre inférieur.

Il a de plus — la Volonté.

Nous nous écartons ici de la théorie de Fourier pour la première fois. Cette théorie n'a fait nulle part de la volonté un principe spécial et indépendant. Nous le ré-

tablissons, et ce n'est pas là une stérile question de mots.

Pour Fourier, Dieu n'agit que par attraction; l'attraction est le principe générateur de tout mouvement. Le minéral, la plante, l'arome, l'animal, l'homme obéissent à des impulsions fatales. L'homme ne diffère de l'animal que pour posséder un système d'attractions plus riche; il peut suivre des inspirations plus diverses, mais toujours calculées d'avance et proportionnées aux fonctions qu'il est chargé de remplir en ce monde. Il suffit de concevoir un système social, un *milieu*, conforme aux intentions du Créateur et adapté à ces attractions appelées passions dans l'espèce humaine, pour que l'homme puisse les suivre aveuglément, sans avoir besoin d'aucune action réformatrice sur lui-même. Résister aux passions est, dans toutes les sociétés, impossible; ce sont des forces de la nature, aussi bien que la pesanteur.—Dans la société telle que Fourier la désire et la décrit, non-seulement on ne pourra pas résister à ses passions, pas plus qu'on ne peut, d'après lui, y résister maintenant, mais il sera toujours salutaire qu'on y obéisse, la passion, dans son vrai milieu, ne pouvant conduire qu'au bien. Elle est pour l'homme une boussole divine, une révélation permanente; elle le guide souverainement à son but, comme l'attraction d'ordre matériel guide les astres, à travers l'espace, avec une clairvoyance merveilleuse, et réalise par leurs mouvements l'harmonie céleste.

Est-ce bien là le point d'appui de Fourier? Nous pourrions l'établir par de nombreux textes, nous nous en dispensons. Le lecteur admettra bien sur parole que nous connaissons la théorie de Fourier et que nous sommes de bonne foi.

Eh bien! Fourier, qui a présenté l'attraction comme un souffle divin, passant à travers les êtres créés comme à travers des harpes d'Éole qui rendent des sons plus ou moins harmonieux, plus ou moins suaves, suivant le nombre et la qualité de leurs cordes, n'a pas développé avec assez de logique cette idée posée par lui-même que tout esprit est Dieu, c'est-à-dire fait à l'image de Dieu et coopérateur de son œuvre. Les attractions de Dieu sont-elles fatales? non certainement. Qui les lui imposerait? Qui les calculerait pour les adapter à sa mission? Les attractions de Dieu sont ce qui plaît à Dieu; elles sont son amour ou sa bonté, comme la loi de l'ordre, justice ou mathématiques, est son intelligence même. Dieu conçoit ce qu'il lui plaît de concevoir et sent ce qu'il lui plaît de sentir. Les âmes placées au-dessous de lui, à des degrés divers, ne lui ressembleraient pas, si elles ne participaient pas à sa liberté, dans des proportions toujours décroissantes jusqu'à l'homme, dernier type de l'être libre. Ces âmes reçoivent une intelligence qu'elles n'ont point faite, des attractions ou passions qui ne sont pas non plus leur ouvrage et qui sont bien calculées, en effet, en vue de leur destinée, qui sont bien des aiguillons par lesquels on les stimule d'en haut à l'accomplissement de leur mission, mais pas avec autant de rigueur, de précision, d'absolutisme que Fourier le pose en principe. L'attraction ne règne avec cette puissance exclusive que dans les branches inférieures du mouvement. Ainsi Newton et les astronomes ses disciples ont pu calculer, avec toute l'exactitude dont l'arithmétique est capable, les effets de l'attraction purement matérielle appliquée aux astres et à leurs

mouvements; mais Fourier ne devait pas en conclure qu'on pourrait calculer, qu'il avait calculé lui-même exactement les effets de l'attraction humaine ou passion, considérée comme une force du même genre. Cette assimilation a choqué le sentiment général et justement. Si Dieu est libre, l'homme l'est aussi; beaucoup moins sans doute, mais très-réellement encore. Fourier n'a pas eu la notion de cette liberté, identifiée par lui avec l'attraction. De là vient la suppression complète de la moralité dans son système; suppression très-innocente de sa part, car il agissait en savant qui suit froidement une déduction et qui ne cherche pas à profiter personnellement du vice de ses principes, mais suppression qui devait blesser les consciences et conduire ceux qui auraient pratiqué littéralement son système à une dépravation inévitable et profonde.

Fourier avait cependant posé une base dont la morale profitera, en reconnaissant qu'à partir de l'homme et en remontant jusqu'à Dieu, non-seulement les attractions sont plus nombreuses, plus variées, plus riches que dans les branches inférieures du mouvement; mais elles cessent d'être, comme les instincts de l'animal, dirigées exclusivement vers la satisfaction de l'individu et produisent, comme leur couronnement, une passion d'un ordre nouveau, l'*Unitéisme*, germe de tous les dévouements, amour du bien, tendance vers le bonheur de la création tout entière.

Cette idée fort juste aurait dû amener la conséquence inévitable que voici :

Le sentiment chez l'homme a donc deux pôles : — il inspire le désir des satisfactions personnelles, d'or-

être sensitif, affectif ou intellectuel ;—il nous inspire d'autre part le désir du bonheur général, même au préjudice de nos jouissances individuelles.

Comment choisir entre ces deux tendances, spécialement dans la société mal organisée où nous vivons, et qui, loin de les concilier, les met en conflit perpétuel?

Une puissance divisée ne saurait prétendre à régner seule ; l'attraction, en contradiction avec elle-même, ne peut plus être le principe unique du mouvement. Elle ne peut offrir à l'activité de l'homme que des motifs, en lui laissant la faculté et la responsabilité d'un choix entre eux.

Il existe nécessairement dans l'homme un principe neutre, qui se portera, sans y être contraint par la nature, vers les satisfactions personnelles ou les fonctions d'une utilité générale. Si Dieu possède une notion de l'ordre moral, cette notion, dans une proportion très-restreinte, se retrouvera dans l'homme fait à l'image de Dieu. L'attraction, dès qu'on arrive aux créatures du même rang que l'homme, cesse de commander le mouvement et se borne à le conseiller. L'homme ne peut pas agir en dehors de ses attractions ; il faut nécessairement que l'une d'elles lui suggère chacun de ses actes et en soit l'origine ; mais entre les attractions nobles ou basses, égoïstes ou dévouées, l'homme fait son choix en vertu de sa *volonté*, principe omis par Fourier dans sa description de l'âme, et cette volonté juge les attractions et leurs conseils, en vertu de la notion du bien et du mal, appelée *conscience* dans la langue de tout le monde, faculté omise par Fourier, ainsi que l'intelligence tout entière, dont elle constitue l'élément le plus élevé.

Accepterons-nous maintenant cet axiome fouriériste fondamental : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées ?*

Les attractions de la pierre, de la plante, de l'animal sont exactement proportionnelles aux destinées de la pierre, de la plante, de l'animal, c'est-à-dire aux vues des créateurs qui les ont soumis à l'action de ces forces. Quant à l'homme, une partie de sa destinée dépend de lui. Ses attractions sont proportionnelles aux vues de ses créateurs et elles tendent certainement au bien, mais elles y tendent avec plus ou moins de lumière, tous les créateurs, excepté Dieu, n'arrivant au bien comme l'homme lui-même que par des efforts gradués, par un travail dont les résultats s'épurent indéfiniment. L'homme aura toujours douze passions radicales telles que Fourier les a déterminées ; ce moule des douze passions nous a été donné par une puissance tellement élevée qu'elle est, relativement à nous, infaillible et immuable ; mais la manière d'être de chacune des douze passions, la nature des inspirations qu'elles nous donnent émanent de l'âme de la Terre, puissance très-voisine de nous, dont nous pouvons apprécier, jusqu'à un certain point, le travail progressif, et qui, en fait d'amour par exemple, n'a su donner aux premiers habitants du globe que des inspirations brutales, fort éloignées de l'essor élevé que cette passion doit prendre, à mesure que l'âme de la Terre se fortifiera par son expérience personnelle et les leçons données de plus haut.

Les attractions ne sont donc pas proportionnelles au bien absolu, mais à l'intelligence et à la bonté de ceux qui les donnent, et ces attractions, appliquées à

l'homme, ne produisent pas des effets mathématiquement certains. Les décisions souveraines de la volonté, obéissant ou résistant à la conscience, peuvent sans doute se présumer d'après le caractère et les antécédents de chacun, mais jamais être calculées d'avance comme on calcule les résultats d'une force matérielle.

Effaçons donc le principe fameux : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées*. Il n'est vrai qu'avec des restrictions et des distinctions trop nombreuses pour pouvoir être formulé comme un de ces axiomes qui servent de base à une science. Nous devons y substituer celui-ci, à developper plus tard :

LES CRÉATURES MONTENT VERS DIEU EN RAISON DU BIEN QU'ELLES ACCOMPLISSENT.

Fourier n'a esquissé, des facultés morales de l'homme, que la passion. Il en fait le mobile de nos mouvements, et cela est vrai, tout mouvement nous étant suggéré par une passion noble ou vile ; mais il a omis, et nous rétablissons, le contrôle des conseils de la passion, par la conscience et la décision d'obéir ou de résister à la passion par la volonté ; contrôle et décision qui se rencontrent plus ou moins caractérisés dans tous nos actes, sauf les exceptions. Et il y en a, car la liberté de l'homme a des limites, et, dans certains cas, les puissances placées au-dessus d'elle en suspendent l'exercice, sous leur responsabilité.

Nous avons fait l'analyse et la critique du premier axiome fouriériste ou phalanstérien : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées* ; — que dire du second : *La Série distribue les harmonies ?*

Qu'il n'est pas clair et ne présente pas une idée nette, à ceux même qui ont passé leur vie dans l'étude

de la théorie phalanstérienne, avec une intelligence ordinaire. Peut-être en viendraient-ils à saisir complétement cette notion juste au fond et vicieuse dans la forme, s'ils étudiaient deux fois plus longtemps, avec une intelligence double ; mais la Science Sociale, dont Fourier, incontestablement, a jeté les bases, doit devenir vulgaire, et l'on ne peut vulgariser un axiome qui exige la traduction de chaque mot. Qu'est-ce qu'une *Série ?* Qu'est-ce que *les harmonies?* Qu'est-ce que les *distribuer?* La Série est un principe fort précieux, très-habilement nommé, qu'il faut bien étudier, si la science sociale est une science, et qu'il fallait bien désigner par un mot nouveau, dans son acception au moins, puisque cette idée, principal produit du génie inventif de Fourier, était une idée nouvelle. Mais pourquoi multiplier les difficultés et joindre au mot *Série*, qui ne peut être compris sans travail, cette *distribution d'harmonies*, si nuageuse pour des esprits même exercés? Comme on ne peut être, en science sociale, maître ni même écolier sans apprendre en quoi consiste la Série, il n'en coûtera guère, en prenant ici la notion de la chose, de loger dans sa mémoire le mot et nous ne le changeons pas. Mais nous rendrons la formule un peu plus simple, en nous exprimant ainsi :

LA SÉRIE EST LE PLAN, TRACÉ PAR DIEU, DE L'ORGANISATION UNIVERSELLE.

SÉRIE.

DÉFINITION DE LA SÉRIE.

Le principe élémentaire sur lequel repose la loi sériaire, c'est que tout, dans l'univers, est classé par divisions et subdivisions, par divisions générales et peu nombreuses d'abord, mais dont chacune contient plusieurs compartiments; ces compartiments eux-mêmes en renferment d'autres, si bien que de l'unité collective, de Dieu, on arrive par une gradation hiérarchique aux êtres les plus nombreux et les plus minimes. Du centre de l'univers, la vie se répand d'abord par des artères ou canaux en petit nombre, mais très-larges; ces canaux se bifurquent, se ramifient, en diminuant de volume jusqu'à devenir capillaires, si bien que l'organisation du monde pourrait être figurée par une rosace arborisée.

Les naturalistes ont très-bien reconnu que tout, dans l'univers, est classé par divisions et subdivisions; eux-mêmes ont porté ce plan dans leurs méthodes et divisent aujourd'hui la nature en règnes; ceux-ci en embranchements, puis en classes, en ordres, en familles, en tribus, genres, sous-genres, espèces, variétés, individus.

Suivant cette gradation, ils distinguent dans l'univers deux règnes, l'organique et l'inorganique; dans le règne organique, la zoologie consacrée aux animaux, et la botanique étude des plantes.

Dans la zoologie se forment quatre embranchements:

les vertébrés, les articulés, les mollusques, les rayonnés.

Dans les vertébrés quatre classes : les mammifères, les oiseaux, les reptiles et les poissons.

Dans les mammifères, dix ordres : les bimanes, les quadrumanes, les carnassiers, rongeurs, édentés, marsupiaux, pachydermes, solipèdes, ruminants et cétacés, etc.

Le plan reconnu par les naturalistes dans l'univers, Fourier le constate aussi ; tout, à ses yeux, est classé par divisions et subdivisions ; il appelle la division générale *Série ;* la subdivision ou division particulière, il la nomme *groupe*.

La série, le groupe, l'individu, voilà trois termes compris les uns dans les autres avec une gradation régulière ; la hiérarchie peut avoir plus d'étages ; souvent la classification comprend plus de trois termes. Aussi Fourier distingue-t-il, parmi les séries ou collections de groupes, des séries de classes comprenant des séries d'ordres, de genres, d'espèces, de variétés, de ténuités, de minimités. Ces termes diffèrent en quelques points de ceux des naturalistes, mais le principe est identiquement le même, et la différence des nomenclatures serait facilement conciliée.

La division et la subdivision se trouvent à tous les degrés de la série, jusque dans le groupe qui se partage en individus. L'individu lui-même subit la loi générale : il est composé de parties, et, bien que ces parties ne puissent pas se séparer les unes des autres sans périr, la division et la subdivision sont nettement indiquées dans la forme intérieure et extérieure de tous les êtres.

La distribution de la nature, sous quelque rapport

qu'on la considère, nous a présenté l'aspect de plusieurs branches partant d'un centre commun, puis se divisant en rameaux qui aboutissent à des houppes déliées. L'ensemble est une rosace qui se ramifie à l'infini. L'élément radical de cette figure, la forme suivant laquelle se répand la vie, est un tronc qui se partage, c'est la bifurcation, la fourche, l'y grec.

Tout être que l'on envisage isolément, que l'on extrait du réseau de l'arborisation universelle, présente lui-même la fourche, l'Y, pour type générateur de son corps. Si l'être est complexe, richement organisé, la tige qui forme le pivot, l'élément principal de la figure, se bifurque à ses deux extrémités, et les rameaux principaux se partagent eux-mêmes en plusieurs parties. De la bifurcation simple, on arrive à la ramification dans plusieurs sens, à l'arborisation complète.

Cette forme plus ou moins développée est imprimée partout. La terre nous présente, à la vérité, la figure sphérique, mais elle n'est qu'une molécule de l'ensemble sidéral, elle fait partie d'un monde divisé, subdivisé. Si nous tirons des lignes du soleil, pivot de notre univers, aux planètes, de celles-ci à leurs satellites, nous obtiendrons la figure indiquée plus haut d'une rosace arborisée. Ces lignes existent réellement, ce sont les courants d'attraction matérielle qui unissent les astres, et les cordons aromaux qui sont entre les âmes sidérales des organes de relations supérieures.

Dans l'intérieur de notre globe, habitation et non corps de l'âme de la terre, les éléments d'organisation vitale sont rudimentaires et très-inférieurs à la végétation. Toutefois, on y remarque déjà l'empreinte de

cette intelligence créatrice qui divise la matière en y pénétrant pour la façonner. C'est à l'état de ramification que se présentent les os de la terre, les couches de rochers, les filons de métaux, et le sang de la terre, les sources. Le rocher, la source conservent cette disposition quand ils surgissent à la surface du sol. La chaîne de montagnes est un tronc qui se ramifie. Ainsi les Alpes envoient des branches appelées chaînons, dans la Suisse, l'Italie et la France. La forme, tracée en relief par les sommets des chaînes et chaînons, s'imprime en creux dans les vallées et sera forcément reproduite par les fleuves, qui suivent les niveaux les plus bas ; à l'eau courante le terrain sert de moule. Vers le lit du fleuve, qu'on pourrait par analogie appeler tronc, convergent des affluents; de ce lit divergent plusieurs embouchures.

Dans les végétaux, la vie circule d'après les mêmes lois. La ramification affectée par les canaux qui répandent la séve est aussi reproduite par la forme extérieure de la plante, et, pour considérer la végétation dans sa manifestation la plus vigoureuse, par la forme de l'arbre. Son tronc se divise et se subdivise aux deux extrémités, d'une part en racines, de l'autre en branches.

La forme génératrice de l'arbre et l'emploi de ce type dans l'économie universelle ont été bien sentis, bien exprimés par M. Victor Hugo, dans son ouvrage sur le Rhin. Nous rapportons ce passage pour ajouter au prestige d'une idée vraie celui d'un nom célèbre et d'un beau style :

« Rien ne se ressemble moins, en apparence, qu'un « arbre et un fleuve; au fond pourtant l'arbre et le « fleuve ont la même ligne génératrice. Examinez l'hi-

« ver un arbre dépouillé de ses feuilles, et couchez-le
« en esprit à plat sur le sol, vous aurez l'aspect d'un
« fleuve, vu par un géant à vol d'oiseau. Le tronc de
« l'arbre, ce sera le fleuve ; les grosses branches, ce
« sont les rivières ; les rameaux et les ramuscules, ce
« sont les torrents, les ruisseaux et les sources ; l'élar-
« gissement de la racine, ce sera l'embouchure. Tous
« les fleuves, vus sur une carte géographique, sont
« des arbres qui portent des villes, tantôt à l'extré-
« mité des rameaux, comme des fruits ; tantôt dans
« l'entre-deux des branches, comme des nids ; et leurs
« confluents et leurs affluents innombrables imitent,
« suivant l'inclinaison des versants et la nature des
« terrains, les embranchements variés des différentes
« espèces végétales, qui toutes, comme on sait, tien-
« nent leurs jets plus ou moins écartés de la tige,
« selon la force spéciale de leur séve et la densité de
« leur bois. Il est remarquable que, si l'on considère le
« Rhin de cette façon, l'idée royale qui semble atta-
« chée à ce robuste fleuve ne l'abandonne pas. L'Y de
« presque tous les affluents du Rhin, de la Murg, du
« Neckar, du Mein, de la Nahe, de la Lahn, de la
« Moselle et de l'Aar, a une ouverture d'environ
« 90 degrés. Bingen, Niederlahnstein, Coblentz sont
« dans des angles droits. Si l'on redresse par la pen-
« sée, debout sur le sol, l'immense silhouette géomé-
« trale du fleuve, le Rhin apparaît portant toutes ses
« rivières à bras tendu, et prend la figure d'un chêne.
« Les innombrables ruisseaux dans lesquels il se divise
« avant d'arriver à l'Océan sont ses racines mises
« à nu. »

Dans cette comparaison nous ne reprendrons qu'un

point : l'auteur a sacrifié à la ressemblance matérielle l'analogie véritable ; ce sont les sources et les affluents du fleuve qui font pour lui fonction de racines en alimentant la vie, et cette vie se répand, s'épanouit au dehors par les embouchures qui sont des branches.

Du système sidéral, de la montagne, du fleuve, passons à l'homme : son corps est engendré par le même principe, division, subdivision, et par les mêmes lignes ; on les trouve dans les éléments ostéologiques, nerveux et vasculeux de son anatomie.

Comme le végétal reproduit, dans sa forme extérieure et dans son ensemble, le caractère de ses parties intérieures, la figure générale de l'homme semble modelée sur celle d'un tronçon de nerfs ou de vaisseaux. Le corps de l'homme est un tronc qui a pour branches les bras et les jambes, pour rameaux les doigts des pieds et des mains.

De l'identité de la figure élémentaire qui forme tous les décors d'un paysage, montagnes, rivières, végétation et toutes les parties intérieures ou extérieures de l'homme, il doit résulter que la campagne offre des aspects analogues à ceux de l'organisation vitale. Rien n'est plus vrai ; vue du haut d'une montagne, mieux encore d'un aérostat ou sur l'échelle minime des cartes topographiques, la nature entière imite une section de corps vivant : les collines, la terre végétale sont des masses musculaires que les rochers soutiennent comme des os ; les rivières circulent, se croisent, comme des veines et des artères. Les routes blanchâtres, également ramifiées, sont des nerfs, et l'analogie n'est pas seulement dans la figure, elle est aussi dans la fonction : comme l'artère, le fleuve porte et ranime la vie ; comme

le nerf, la grande route, avec les voyageurs et les dépêches, transmet la pensée et le signal du mouvement.

Une fois en possession de la forme humaine, il suffit de placer ce type dans diverses positions et de le modifier légèrement pour obtenir le moule de tous les animaux. Il est horizontal au lieu d'être vertical chez la plupart des mammifères, chez les lézards; la bifurcation se montre chez la tortue, les crustacés, notamment l'écrevisse.

Le même système, apparent chez les insectes, se déploie chez les oiseaux, est comprimé chez les poissons. Les espèces dont la figure intérieure ou extérieure ne présente pas la trace évidente de la ramification, l'huître par exemple, correspondent aux plus bas degrés de la vie. L'organisation sériaire, étrangère à la matière, est l'œuvre de l'esprit qui s'y introduit et la divise, en y faisant entrer comme des rayons.

Il est déjà reconnu instinctivement que le classement par divisions et subdivisions est adopté par la nature, par Dieu. Aussi les hommes l'appliquent-ils à leurs œuvres, quand ils veulent y porter l'ordre. C'est la base de la logique; c'est d'après cette loi que le rhétoricien distribue les parties du discours.

Si Fourier s'était contenté de proclamer ce principe, en remplaçant le mot division par celui de *série*, le mot subdivision par celui de *groupe*, la loi Sériaire ne serait nullement une découverte.

Mais Fourier, dans toute collection d'êtres, a signalé deux faits généraux, fertiles en conséquences : le *pivot*, la *transition*. Nous allons expliquer ces termes.

Se borner, pour classer les êtres, à diviser, à subdiviser, c'est laisser croire que les objets rangés dans

une case, dans une subdivision, dans un groupe, sont tout à fait semblables entre eux et tout à fait dépourvus de points de contact avec les objets placés dans une autre case. Ces deux idées ne sont pas justes. Dans tout groupe d'individus ou dans toute série de groupes, on distingue facilement un être caractérisé plus fortement que les autres; il résume complétement, énergiquement, toutes les propriétés du groupe ou de la série. Tel est, sauf meilleur exemple, l'aigle parmi les oiseaux rapaces, le coq parmi les gallinacés, le chêne au sein des quercinées. Ce groupe, si nous opérons sur des groupes, est le *pivot* de la série, il doit être placé au centre; les autres groupes, placés sur deux ailes, dégénèrent par degrés et s'écartent du type commun, en suivant une progression ascendante et descendante, dont les tuyaux d'orgue sont la plus juste image. Trois groupes ainsi classés nous donnent une série élémentaire, ayant un centre ou pivot entre deux ailes, l'une ascendante, l'autre descendante. Si les termes de la série sont plus nombreux, les deux extrémités pourront se partager en ailes et en ailerons.

Nous avons constaté l'existence du centre ou pivot, l'inégalité graduée dans la série; il faut signaler aussi l'existence de la *transition* ou lien avec les groupes extérieurs. La transition n'est que l'emploi d'un fait admis par tout le monde, l'existence des *exceptions*.

Avant Charles Fourier, chacun tenait pour vrai, même pour proverbial, qu'il n'y a pas de règle sans exception. Fourier, tout en reproduisant cette affirmation, ne s'y est pas borné : il a évalué l'exception, l'a expliquée, l'a utilisée.

Il l'a évaluée, en cherchant dans quelle proportion elle intervenait dans tous les ordres de faits. L'exception, suivant ses calculs, varie du tiers au centième, mais elle est généralement du huitième.

Après avoir évalué l'exception, Fourier l'a expliquée : les lois de la nature ne souffrent aucune exception, en ce sens qu'elles sollicitent toujours les êtres qui leur sont soumis, de la même manière, et les attirent dans la même direction. Mais souvent deux lois concourent et veulent exercer leur influence sur un même fait ; de cette combinaison naissent des phénomènes participant de deux natures, et qu'on peut appeler ambigus, c'est-à-dire doubles. Ainsi s'explique tout fait exceptionnel, et jusqu'à la naissance des monstres.

Quel est, dans l'ordre universel, l'emploi de l'exception, de l'ambigu? Appartenant également à deux ordres de faits, il sert à les relier ensemble, à les enchaîner. Entre le quadrupède et l'oiseau, se trouve la chauve-souris ; entre le poisson et l'oiseau, le poisson volant ; entre le quadrupède et le poisson, les amphibies ; entre le jour et la nuit, l'aube et le crépuscule ; entre la France du centre et l'Allemagne, l'Alsace ; entre cette France centrale et la Belgique, la Flandre. Dès lors rien de décousu, d'interrompu dans l'univers : l'exception, l'ambigu est une *transition*.

La distribution sériaire que nous sommes appelé à expliquer dans son essence, au début d'un prochain ouvrage, n'a été décrite à peu près complétement que par Fourier ; seul il en a fait ressortir les conséquences industrielles. Cette distribution toutefois est manifestée si clairement par les œuvres de la nature, que tous

les grands naturalistes l'ont approximée. Buffon, dans plusieurs passages, s'étend sur le rôle des êtres ambigus, qui nouent la chaîne des créations et empêchent l'univers de présenter des lacunes. Il affirme que, dans une classification conforme à la nature, toute collection doit offrir un centre et des ailes graduées : « Assemblons, pour un instant, dit cet écrivain, tous les « animaux quadrupèdes; faisons-en un groupe, ou « plutôt formons-en une troupe, dont les intervalles « et les rangs représentent à peu près la proximité « ou l'éloignement qui se trouve entre chaque « espèce ; plaçons *au centre* les genres les plus nom- « breux, et sur les flancs, sur *les ailes*, ceux qui le « sont le moins ; resserrons-les tous dans le plus petit « espace, afin de les mieux voir, et nous trouverons « qu'il n'est pas possible d'arrondir cette enceinte; « que, quoique tous les animaux quadrupèdes tiennent « entre eux de plus près qu'ils ne tiennent aux autres « êtres, il s'en trouve néanmoins un grand nombre « qui font des pointes au dehors et semblent s'élancer « pour atteindre à d'autres classes de la nature. Les « singes tendent à s'approcher de l'homme, et s'en « approchent en effet de très-près; les chauves-souris « sont les singes des oiseaux, qu'elles imitent par leur « vol ; les porcs-épics, les hérissons, par les tuyaux « dont ils sont couverts, semblent nous indiquer que « les plumes pourraient appartenir à d'autres qu'aux « oiseaux ; les tatous, par leur test écailleux, s'appro- « chent de la tortue et des crustacés; les castors, par « les écailles de leur queue, ressemblent aux poissons; « les fourmilliers, par leur espèce de bec ou de trompe « sans dents et par leur longue langue, nous rappel-

« lent encore les oiseaux ; enfin les phoques, les morses « et les lamantins font un petit corps à part, qui « forme la pointe la plus saillante pour arriver aux « cétacés. »

La loi sériaire, entrevue par Buffon, décrite avec précision par Fourier, *est le principe suivant lequel le monde est classé par* DIVISIONS *hiérarchiques, dont chacune est graduée autour d'un* PIVOT, *et se lie par des* TRANSITIONS *aux collections extérieures.*

EMPLOIS DE LA SÉRIE.

La loi sériaire régit la distribution des facultés, instincts, *organes*, chez tous les êtres animés. Nous l'avons fait sentir par des exemples.

Cette loi représentant la combinaison logique et naturelle de tout ensemble, de tout objet composé de parties, on doit la retrouver et on la retrouve dans la classification des *temps*.

Enfin, puisqu'elle préside à la répartition des organes, elle doit présider aussi à la distribution des *fonctions*, qui sont toujours en harmonie avec ces organes.

L'application de la loi sériaire à la classification des êtres animés d'après leurs instincts et leurs *organes* doit régénérer l'histoire naturelle. Jusqu'à nos jours elle s'est contentée de la division, de la subdivision, qui n'est que l'ébauche de l'ordre. Tout en saluant dans quelques animaux des rois de la création, tout en signalant chez d'autres une organisation exception-

nelle, ambigue, transitoire, elle n'a pas su classer les premiers comme centres ou pivots de série, assigner aux autres la place naturelle des transitions. Un ordre plus complet, plus harmonieux, doit présider aux classifications du naturaliste. Sans essayer cette réforme, déjà pressentie par les savants d'un esprit supérieur, surtout en Allemagne, nous ferons observer que le règne animal semble la solliciter. A chaque pas il nous montre quelle importance le Créateur met à lier tous les ordres de faits par des transitions graduées. Souvent un membre, développé et capable de fonctionner, dans les espèces typiques et pivotales, s'oblitère par degrés dans les ailes de la série; il s'atrophie, arrive à l'état rudimentaire, et n'est plus utile à aucun but, si ce n'est à constater l'enchaînement des créations.

Parmi les reptiles, entre les sauriens ou lézards et les ophidiens ou serpents, il existe des affinités nombreuses : l'existence de pattes chez les lézards est la principale différence qui sépare ces deux séries ; mais l'intervalle est encore trop grand pour la nature. Entre les serpents et les lézards, elle place un groupe transitoire où les pieds disparaissent graduellement : la famille des scincoïdiens qui passe de la marche à la reptation par les trois groupes des *scinques*, des *seps* et des *chirotes*. Les *chirotes*, ainsi appelées du mot grec qui signifie *main*, n'ont que deux pattes très-petites placées près de la tête. Ce dernier anneau de la chaîne nous conduit à la série des serpents.

A ce groupe, les serpents eux-mêmes se rattachent par un aileron ascendant qui participe un peu du caractère transitoire ; il ne conserve plus aucun ves-

tige de pieds, mais sa conformation intérieure et la structure de ses écailles rappellent assez les lézards pour lui avoir mérité le nom d'*ophisauriens*.

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans toutes les parties de la zoologie la gradation sériaire aussi complète. Classés d'après le système que nous indiquons, les animaux, habitants actuels de la terre, laisseraient dans leurs rangs les lacunes les plus capricieuses. Ce sont les créations nouvelles réservées à la période d'Harmonie qui pourront seules combler les vides. Ces créations aussi utiles et sympathiques au genre humain que les trois quarts des animaux et des végétaux lui sont aujourd'hui étrangers ou funestes, sont réservées à l'avenir de la terre; mais Fourier s'est compromis gravement en décrivant leurs proportions et leurs formes avec des chiffres et des détails que le Créateur lui-même serait incapable de garantir. Il y a de l'imprévu dans ses conceptions comme dans celles de l'artiste, et l'on ne peut en prédire que les caractères les plus essentiels. La mission du naturaliste éclairé serait aujourd'hui :

De se familiariser avec les conditions de l'organisation sériaire ;

De tracer d'après ces conditions un cadre logique donnant place, comme pivot, ailes, ailerons ou transitions, à toutes les espèces animales qui vivent encore ou dont l'existence passée est constatée par les fossiles ;

De remplir les lacunes, soigneusement respectées, par des inductions qui peuvent, en se gardant d'une précision exagérée, assurer un jour à leur auteur une gloire analogue à celle de Leverrier, qui a découvert

par le calcul l'œuvre de Dieu avant de l'avoir vue

Si de l'organisme animal ou végétal nous passons à la succession *du temps*, nous trouvons dans le jour un moment central ou pivotal, le midi, où la chaleur et la clarté sont dans toute leur force; des ailes ascendante et descendante, avant et après midi; des ailerons, dans le matin et le soir; des transitions, dans l'aube et le crépuscule, qui appartiennent à la nuit comme au jour.

La vie entière d'un végétal, d'un animal, d'un homme, et même, en s'élevant encore sur l'échelle, la vie d'une nation présentent les mêmes phases; le centre, c'est l'apogée, l'époque où l'être jouit de toutes les facultés de la vie dans sa plénitude; les transitions, les passages de ce monde au monde inconnu sont la naissance et la mort.

Les vibrations ascendante et descendante dont se compose la vie individuelle, sont ainsi résumées par Shakespeare : « D'heure en heure, nous mûrissons, « mûrissons, et ensuite d'heure en heure, nous pour- « rissons, pourrissons, et là finit notre histoire [1]. »

Dans la même pièce, Shakespeare va jusqu'à représenter, par des caractères nets, les périodes qui, suivant lui, composent la vie humaine. Comme Charles Fourier il en compte sept.

« Le monde entier est un théâtre; tous les hommes, « toutes les femmes, sont de vrais acteurs. Ils ont « leurs entrées et leurs sorties. Un homme, dans le « cours de sa vie, joue différents rôles, et les actes de

[1] *Comme il vous plaira*, acte IV, sc. 7.

« de la pièce sont les sept âges. (*Naissance.*) Dans le « premier, c'est l'enfant, vagissant et bavant sur le « sein de sa nourrice. (*Enfance.*) Ensuite l'écolier, « toujours en pleurs, le visage frais comme le matin, « et son petit sac à la main, rampe, comme le lima- « çon, lentement et à contre-cœur, jusqu'au seuil de « l'école. (*Jeunesse.*) Puis vient le jeune homme « amoureux, qui soupire comme une fournaise et « chante une ballade plaintive qu'il a faite pour les « yeux de sa maîtresse. (*Apogée.*) Bientôt vient le « soldat, prodigue de jurements étranges et le menton » barbu comme le léopard, jaloux sur le point d'hon- » neur, emporté, toujours prêt à se quereller, cher- « chant une bulle d'air, la renommée, jusque dans la « bouche du canon. (*Déclin.*) Après lui, c'est le juge « au ventre arrondi garni d'un bon chapon, l'œil « sévère, la barbe taillée d'une forme imposante. Il « abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires, « et c'est ainsi qu'il joue son rôle. (*Caducité.*) Le « sixième âge offre un maigre Pantalon, en pantoufles, « avec des lunettes sur le nez et des poches sur le « côté ; les bas bien conservés de sa jeunesse se trou- « vent maintenant trop vastes pour sa jambe rétrécie ; « sa voix jadis forte et mâle, aiguisée en fausset d'en- « fant, ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. « (*Mort.*) Enfin le septième et le dernier âge vient « finir cette histoire pleine d'étranges événements ; « seconde enfance, état d'oubli profond, où l'homme « se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans « rien. »

Rome était à l'état d'enfance sous les premiers rois, alors que ses toits de chaume abritaient des dieux de

terre cuite et qu'une botte de foin servait d'enseigne à ses manipules. Rome était jeune sous les consuls quand elle combattait Carthage. Rome, sous Auguste, régnant de l'Euphrate à l'océan Atlantique, était à l'apogée de sa puissance. Son empire décline sous les empereurs, tombe après Constantin, meurt sous Romulus Augustule. Dans cette grande série d'événements, nous retrouvons une vibration ascendante et une vibration descendante, appelée par Montesquieu la grandeur et la décadence des Romains.

De la vie individuelle, des vies nationales, on peut s'élever à une conception plus vaste encore, la vie de l'humanité. L'application de la loi sériaire à cette grande existence enfante une histoire universelle qui a sur toute autre le double avantage d'être en harmonie avec les lois de la nature et d'aboutir à des conséquences très-pratiques pour notre génération.

Nous avons montré la Série présidant à la distribution des organes chez tous les êtres animés et à l'enchaînement du temps, aux périodes successives de la vie. Ajoutons qu'elle apparaît *dans les fonctions* toutes les fois qu'en les répartissant on suit les indications de la nature. Dans une association agricole bien combinée, à chacun des groupes de poiriers, ou de tout autre végétal si l'exemple des poiriers ne vous convient pas, attachez un groupe de jardiniers; la distribution de l'objet du travail en centre, ailes, ailerons, transitions, se retrouve forcément dans la distribution des travailleurs. Voulez-vous des fonctions, non plus agricoles, mais de fabrique? prenez les métiers qui opèrent sur le métal : en aile ascendante vous aurez

les travaux qui s'exercent sur les métaux communs, fonction du taillandier, du forgeron, du serrurier; en aile descendante, les professions qui opèrent sur les métaux de luxe, groupes d'orfévres, de joailliers, de bijoutiers; au centre vous placerez une fonction qui se distingue par sa grande importance sociale, et qui est faite pour équilibrer les deux ailes, car elle participe des deux, *le monnayage*. Le monnayage emploie, pour les espèces inférieures, le cuivre, le billon, les métaux de l'aile ascendante; pour les pièces d'une valeur élevée, l'or et l'argent, métaux de l'aile descendante.

C'est cette application de la Série aux fonctions de l'humanité que nous allons développer de préférence.

APPLICATION DE LA SÉRIE AU TRAVAIL.

ELLE Y REPRODUIT L'ORDRE UNIVERSEL.

Les exemples que nous avons donnés, et que chacun peut multiplier suivant ses connaissances spéciales, prouvent que la loi sériaire est la loi de l'ordre universel. Écrite dans l'astronomie, dans la distribution des minéraux, des végétaux, des animaux, elle doit être transportée dans le domaine de l'homme, notamment dans la répartition des travaux, et si nous avons consacré à sa description les développements qui précèdent, c'est en vue de cette conclusion pratique.

Union par l'association.

Avant d'appliquer aux travailleurs l'ordre sériaire, un préliminaire indispensable doit être accompli, c'est

d'unir les hommes, de les disposer à faire un corps. Tous les exemples que nous avons donnés d'organisation sériaire s'appliquent à des êtres qui sont unis par un lien; les hommes, au contraire, sont en état de division et d'hostilité. L'intérêt de l'ouvrier est contraire à celui du manufacturier, qui veut employer les machines au lieu de l'homme et réduire le salaire. L'intérêt du manufacturier lutte avec celui du marchand qui veut, lui, acheter au plus bas prix possible. L'instinct du marchand est de vendre au consommateur des objets très-chers et peu durables; toutes ces classes sont en lutte. Il n'y a même pas accord entre les membres d'une même classe; au contraire, c'est là que l'antagonisme est le plus vif. Les ouvriers se font une concurrence qui enlève le salaire à quelques-uns, le réduit pour tous. Trop souvent se renouvellent des faits analogues à celui que nous voyons constaté par le *Moniteur* du 27 décembre 1848.

« Le nombre des vendangeurs qui affluent dans les « environs de Dijon est tel, qu'à l'ouverture de la « vendange leurs journées ne se sont pas élevées à « plus de deux sous. Ceux qui n'étaient pas employés « offraient leur travail pour la nourriture seulement; « les autres demandaient l'aumône. »

A tous les étages, entre les manufacturiers, entre les marchands, dans toutes les professions, se produit la concurrence anarchique; elle pousse à la fraude, à la banqueroute, à la misère. Une société frappée de ces fléaux ne forme pas un ensemble auquel on puisse appliquer la meilleure distribution du travail; il faut unir l'humanité par l'association, avant de l'organiser par la loi sériaire. L'association, c'est la solidarité du

but et des chances bonnes ou mauvaises, acceptée par tous les éléments de l'activité humaine.

Fourier, Owen, Saint-Simon, se sont rencontrés dans cette pensée, que l'association était, pour l'organisation des travailleurs, un préliminaire indispensable. Mais Owen, dans ses sociétés coopératives, distribuait les produits en raison des heures de travail, sans tenir compte des inégalités de talent et de fortune; il n'associait qu'un élément de la puissance humaine, le travail. Saint-Simon, suivant sa fameuse devise: *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres*, tenait compte de deux conditions dans le partage des richesses, le travail et le talent; il excluait formellement un troisième élément, le capital. C'était une erreur : le capital représente des droits acquis, un travail accumulé. C'est d'ailleurs un élément puissant dans les sociétés modernes, élément qu'il faut accepter, respecter, sous peine d'agir par voie révolutionnaire, d'apporter à la société la guerre, l'anarchie, au lieu de la conciliation et de la paix. Fourier seul a fait une part à toutes les forces de l'homme, seul il a donné la formule de l'association intégrale, association du capital, du travail et du talent.

Que les capitaux, terres, habitations, numéraire, que les capacités, que les bras soient mis en société dans la Commune. Société ne veut pas dire communauté ni partage égalitaire. Au jour de la répartition, le capital aura sa part proportionnée à ses apports, les heures de travail auront leur part; les inégalités de talent, constatées par l'élection libre et compétente, auront la leur; dès lors les droits de tous sont conservés, l'échelle des fortunes subsiste; mais les barrières tombent; la

campagne, libre de sauts-de-loup, d'artichauts de fer, de clôtures égoïstes, est soumise à l'irrigation méthodique, à la culture unitaire, la plus économique, la plus puissante. La plaie du morcellement agricole est radicalement guérie, la plaie du paupérisme l'est aussi. Le prolétaire, associé aux entreprises agricoles, manufacturières, ne voit plus son salaire limité, sa famille réduite à la misère par la concurrence au rabais des ouvriers affamés comme lui. Sa part dépend du bénéfice général, et ce bénéfice n'a pas de bornes ; ses lumières, son activité peuvent l'étendre. Dans un pareil milieu social, la machine, glorieuse création de l'homme, noble victoire de l'esprit sur la matière, n'est plus un monstre qui dévore dans ses dents de fer des hommes, des femmes et des enfants ; la machine, elle ne chasse personne du champ ni de l'atelier : c'est une force au service de l'association, force qui double les produits sociétaires en allégeant le travail de tous. La machine est accueillie avec des cris de triomphe, non plus seulement, comme aujourd'hui, par le manufacturier qui s'en adjuge le bénéfice, mais par toute la population travailleuse. Plus de morcellement agricole, plus de paupérisme ni de mendicité, plus de misère causée par les machines : tels sont les résultats nécessaires de l'association.

Qu'elle s'établisse à tous les étages des circonscriptions politiques cette association bienfaisante ; la *Commune* est son élément primordial, et, pour ainsi dire, moléculaire ; elle doit se constituer ensuite dans les régions supérieures du royaume, de l'empire, du continent, de l'humanité.

Elle règne déjà au-dessus de nous, dans le monde

solaire dont la terre fait partie. Mais la solidarité des astres est entravée par l'incohérence dominant encore sur notre planète ; et, si nous écrivons ces lignes, si le Créateur, s'affranchissant des lois ordinaires de la nature, a fait tomber sur notre tête un rayon que nous avons mission de diviser et de répandre, c'est que le morcellement et l'antagonisme de tous les éléments de la société terrestre allaient obliger les astres indignés à retrancher de leur communion notre globe.

Organisation par la série.

Les hommes sont réunis, travaillent de concert ; la solidarité s'est établie ; comment la division sériaire va-t-elle présider aux travaux ?

Dans chaque commune, on établira d'abord pour les fonctions une série de classes, composée de sept termes :

Travail domestique,
— agricole,
— manufacturier,
— commercial,
— d'enseignement,
Pratique des sciences,
Et des beaux-arts.

Outre ces fonctions, il en est une que nous ne comptons pas : la fonction gouvernementale. Toute série de travail doit avoir son état-major, composé des chefs de tous les groupes, des patriarches blanchis dans les travaux, pleins d'expérience, mais désormais plus capables du conseil que de la pratique ; joignons-y ces

hommes à vues générales, qui conçoivent l'ensemble de tous les sujets, mais à qui les détails répugnent. La Commune elle-même doit avoir, en dehors des rangs actifs, une série dirigeante, un conseil de régence, dont le germe se trouve aujourd'hui dans le conseil municipal.

La division générale des travaux étant déterminée, on peut pousser la subdivision à un nombre de degrés qui variera suivant la nature, les productions de chaque terroir, les dispositions industrielles des habitants. La série d'agriculture pourra se partager en défrichement, culture proprement dite, éducation des animaux; la culture embrassera les eaux et forêts, les céréales, vignes, vergers, potagers, l'horticulture. Autant que possible, il faut pousser la subdivision jusqu'aux moindres nuances, ou, comme le dit Fourier, jusqu'aux ténuités et minimités. A chaque degré de la division, consacrez un groupe à l'état-major, déterminez la fonction du centre, classez les ailes, ailerons, transitions. Dans la série des métaux, par exemple, la transition antérieure, c'est le travail des forges, qui se lie à celui des mines; le mineur, par l'intermédiaire du terrassier, se rattache à l'agriculture, à la bâtisse; la transition postérieure nous est offerte par les professions mixtes qui combinent les métaux précieux avec d'autres substances. Les fabricants de livres de messe enrichis d'incrustations et de dorures, ces *patenôtriers* du moyen âge, dont l'industrie est encore de mode, rattachent la bijouterie à la reliure, à la librairie; d'autres, en façonnant des nécessaires luxueux, vont la joindre aux métiers de l'ébéniste et du menuisier.

Le soin de marquer cet ordre n'est pas sans utilité
ratique. Non-seulement l'organisation sériaire de
aque groupe, la division parcellaire des fonctions
ui permet à chacun de choisir sa partie dans ces or-
estres industriels, le développement des rivalités ac-
ves et fécondes par la concurrence des sous-groupes
ttachés à des fonctions semblables ou voisines, la
ourte durée des séances, excitent dans le groupe pris
n particulier le saint enivrement du travail ; mais il
st essentiel de conserver autant que possible, dans
'emplacement occupé par les groupes eux-mêmes, le
ang qui leur appartient dans la série. Cette disposition
étermine des effets passionnels magiques. Le centre,
ier de sa mission matériellement constatée, se croirait
éshonoré s'il se laissait vaincre par les ailes, lui dont
a fonction est pivotale, c'est-à-dire la mieux caracté-
isée, la plus renommée, la plus appréciée de la ma-
orité des consommateurs.

Les ailes, moins fortes en attraction industrielle,
uoique supérieures en nombre, sont déterminées par
a seule vue du champ de bataille à s'unir entre elles,
a former des ligues, des cabales, à lutter collective-
ment contre le centre, quant à la quantité et à la qua-
lité de leurs produits.

Telles sont les règles suivant lesquelles on transpor-
tera dans les fonctions des hommes associés la distri-
bution sériaire, l'ordre universel.

LE TRAVAIL SÉRIAIRE EST ATTRAYANT.

L'organisation qui réalise dans les fonctions hu-
maines l'ordre voulu par Dieu est aussi celle qui rend

le travail le plus attrayant et le plus producti

« La terre fera germer pour toi des ronces et d
« épines; tu gagneras ton pain à la sueur de t
« front. »

Cette malédiction, qui résume vivement la conditi passée du travailleur, ne saurait peser sur son aveni Si Dieu est intelligent, notre destinée est le travai car il nous a donné des besoins, des facultés, des bra Si Dieu est bon, notre destinée est aussi le bonheu nous devons être heureux dans le travail et par le tr vail. Déjà les ravissements solitaires du savant et d poëte qu'une idée soudaine illumine, la joie bruyan des cultivateurs assemblés par des moissons ou d vendanges, nous ont appris que ces mots, travail e souffrance, ne sont pas nécessairement accouplés. Que demande le paysan fatigué de bêcher la terre dans le silence et la solitude et qui s'appuie avec dégoût sur son instrument de travail? Que demandent ceux-là même qui rejettent l'outil aussi bien que la plume et qui cherchent dans l'estaminet des réunions bruyantes, des jeux variés? Quel idéal pourrait les satisfaire?

Cet idéal, c'est le travail dans les rangs de la série telle que Fourier l'a décrite. On connaît assez les noms des douze passions destinées à servir de mobile à l'homme d'après la doctrine phalanstérienne, ic conforme à la nature. Nous nous abstenons de défini longuement les trois distributives *composite*, *cabaliste* et *papillonne*, et d'en développer l'usage dans un état agricole et industriel bien organisé. Il nous suffi d'être d'accord avec Dieu, et il admet la réalité de ces trois passions ainsi que des effets que Fourier leur attribue.

La composite est la passion de l'accord. Appliquée à l'industrie, elle se manifeste par l'ardeur du travailleur pour la fonction qui est d'accord avec sa nature, avec ses aptitudes ; elle l'anime d'un enthousiasme d'autant plus vif qu'il a des collaborateurs plus sympathiques à l'œuvre commune. La passion qui les unit alors est un essor élevé de la composite, connu dans la langue ordinaire sous le nom d'*esprit de corps*. Cet enthousiasme est d'autant plus ardent que les travailleurs ont adopté une fonction mieux assortie à leur vocation, et, pour ménager à ce ressort tout son jeu passionnel, l'organisateur social doit diviser les travaux, de manière à présenter à chaque groupe et, dans le groupe, à chaque individu, la parcelle, le détail dans lesquels ils excellent. L'expérience de chaque jour prouve que cette méthode de distribution du travail est réclamée par la nature. Sans doute on ne voit pas le jardinier, le menuisier, le forgeron, chargés d'un métier que mille détails compliquent, en choisir une fraction, négliger les autres. L'absence d'association les oblige à cumuler toutes les parties de leur tâche. Mais l'homme riche, libre dans ses allures, s'il veut exercer pour se distraire une profession manuelle, n'en prend que les côtés qui l'intéressent. Telle dame qui ne voudrait, pour rien au monde, préparer un dîner complet, paraît avec honneur à la cuisine pour une pâtisserie dont elle possède la recette. Tel homme de loi, jardinier pendant ses vacances, ne voudrait pas faire la chasse aux insectes, office destructeur qui plairait beaucoup à son fils ; mais il aime les dahlias, les préfère aux autres fleurs, et se borne à en créer, à chaque saison, des variétés nouvelles.

La cabaliste est la rivalité ardente, ingénieuse dans ses combinaisons, qui naît entre les individus entre les groupes consacrés à des fonctions voisines. La puissance de cette passion, qui n'a pas encore été disciplinée, dirigée avec assez de science vers l'émulation industrielle, honorable et féconde, se manifeste aujourd'hui par des effets incontestables.

La papillonne est le besoin de repos et de variété le désir naturel à l'homme de changer le mode de son activité au bout de quelques heures de travail. La distribution de l'humanité par groupes et séries de production peut seule satisfaire cette tendance qui conduit aujourd'hui à la lassitude, à l'inertie. Si l'homme, engagé volontairement dans un certain nombre de séries, consacrées à des travaux aussi divers que l'agriculture, le commerce, les arts, pouvait participer tour à tour aux séances de chacune d'elles, toutes les facultés de son intelligence et de son organisation physique, utilisées successivement, deviendraient les instruments d'un labeur aussi attrayant que continuel.

En consultant l'ordre universel, écrit partout dans la nature;

En interrogeant le vœu des passions qui se rattachent à l'industrie;

Nous sommes arrivés à concevoir, dans son organisation complète, la série de travailleurs, dont le régiment n'est que l'ébauche.

Voici les conditions qu'elle doit remplir. Nous les indiquons dans un ordre et avec des numéros qui n'ont rien de sacramentel :

1° *Avoir un but productif*, comme le seraient les travaux que nous avons partagés en sept classes;

2° *Associer tous les sociétaires, sous le triple rapport du Capital, du Travail et du Talent.* Tous participent au bénéfice collectif; nul ne reçoit un salaire. L'association se reproduisant pour tous les degrés politiques et toutes les divisions du globe, les séries d'une Commune versent au chef-lieu de la province leur mise de capital pour les travaux d'un intérêt provincial; la province contribue aux dépenses utiles à tout l'empire, et ainsi de suite. Il faut donc, sur le bénéfice des séries d'une Commune, prélever la part de l'impôt, répartir le reste en trois dividendes : l'un réservé aux actionnaires qui ont versé des capitaux; l'autre divisible entre les heures de travail qui ont été fournies, le troisième ayant pour objet de rétribuer les inégalités de talent ou de science, constatées par le vote de tous les sociétaires compétents.

3° *Comprendre les deux sexes*. L'armée, organisée en vue de la destruction, exclut et doit exclure les femmes, comme elle exclut les enfants. Les uns et les autres n'y sont admis qu'exceptionnellement et dans une proportion minime, les femmes à titre de cantinières, les enfants comme trompettes ou enfants de troupe. La série industrielle, étant l'organisation de l'activité humaine dans toutes ses branches, admettra nécessairement les femmes; il y aura même des genres de travaux, des séries où elles seront en majorité.

La série de travailleurs bien organisée comprend tous les sexes, nous l'avons dit et ne le rétractons pas; mais la femme intervient dans le travail, selon sa nature, pour y apporter le charme et la grâce qui sont en

elle. Les efforts énergiques ne doivent pas être attendus d'elle en général (bien que ce principe souffre une exception transitoire pour les travaux du ménage, où la femme est soumise actuellement à des corvées qui ne peuvent pas être immédiatement supprimées).

L'homme est intelligence, la femme est amour. Elle nous vaut au moins, mais sa carrière n'est pas la nôtre. Le sentiment général est juste, en réprouvant un essor prématuré qui rendrait la femme rivale de l'homme dans toutes les branches du gouvernement, de la religion, des sciences, des arts, de l'industrie.

Posséder moins d'activité matérielle que l'homme et plus de raffinement moral que lui, telle est la part de nos compagnes sur la terre. Elles sont placées, dans l'échelle des âmes, plus haut que nous. Dieu passe par leurs cœurs, quand ses rayons veulent arriver jusqu'à l'homme. Celui-ci plus rapproché de la nature physique, et chargé spécialement de la conquérir par l'industrie et la science, accomplit un travail plus vigoureux, dont les résultats immédiats sont plus sensibles; mais la pierre est inférieure à l'eau, comme l'eau est inférieure à la vapeur, la vapeur au gaz, le gaz à l'arome, l'arome à l'âme.

Est-il possible que l'on considère de bonne foi l'homme et la femme comme séquestrés indéfiniment, chacun dans leur sexe, et que, dans nos idées si incohérentes sur la vie future, nous nous représentions l'immortalité comme inséparable d'une distinction aussi passagère?

Dans mes premières années, je croyais que les enfants, les adultes et les vieillards étaient des êtres complets et définitifs, qu'on était enfant pour toute la vie,

comme le chat est chat, comme la fleur est fleur. Je voyais passer dans les allées du Luxembourg des pairs de France décrépits qui me faisaient peine, et me paraissaient condamnés à leur triste état depuis leur naissance jusqu'à leur mort. A cet âge de naïveté, je croyais aussi que le même factionnaire passait les jours et les nuits à la même grille, et je plaignais cette condition du soldat. J'ai souri de ces jugements enfantins, depuis que l'expérience m'a initié aux lois de la vie, et je viens essayer de dessiller les yeux à ceux qui ont borné leurs observations aux carrières terrestres des âmes.

Les sexes ne sont en réalité que des états de l'être humain, ayant pour effet de raffiner alternativement tantôt l'intelligence, tantôt l'amour. Après avoir appartenu sur la terre au sexe viril, on se retrempe et on se recompose, en cas de besoin, dans le monde supérieur, pour descendre sur notre globe avec le sexe féminin. La supériorité de la femme, de la nymphe, de la déesse, de la sylphide, de la fée, de l'être aimant et poétique par essence, est assez démontrée par ce seul fait que le degré le plus élevé dans cette ascension, celui qui couronne l'existence humaine, et précède une transfiguration que nous décrirons ailleurs, est une existence de femme dans les régions transcendantes de l'autre monde.

4° *Embrasser tous les âges*. L'association doit s'étendre, indépendamment des cohortes actives, aux enfants et novices qui désirent entrer dans la série; aux malades et aux vieillards qui en sortent accidentellement ou d'une manière définitive. Aux enfants, l'association doit une éducation qui soit conforme à la

vocation, proportionnelle aux aptitudes et donnée par la pratique, au moins autant que par la théorie; aux infirmes un entretien suffisant et des soins médicaux; aux vieillards une retraite proportionnée à leur grade et à leur temps de service.

5° *Libre vocation des travailleurs*. La série se recrute uniquement par des engagements libres et que la volonté peut rompre; c'est le vœu de la composite.

6° *Division et subdivision*. La série, comprise elle-même, comme un seul terme, dans une division plus générale, se partage en groupes où les fonctions sont très-subdivisées. Cet ordre est manifesté par tous les accessoires de la série; elle porte son drapeau unitaire à ses couleurs, à son blason, à sa devise, ce qui n'empêche pas les groupes d'avoir leurs guidons. Elle a sa musique générale, et tout groupe a l'équivalent des clairons ou tambours de nos compagnies. Aux instruments se joint par intervalles le chœur des voix. Il entonne un des chants de la série, chant qui célèbre le travail adopté par les associés et soutient l'enthousiasme du corps. Il n'est pas de groupe qui n'ait au moins sa chanson. La série porte un costume uniforme, différencié par des accessoires dans chaque groupe. Cet uniforme n'est pas agraffé, sanglé, cuirassé, assorti à des coiffures métalliques inventées dans l'intérêt de la défense. Le costume du travailleur n'a rien de l'armure; conçu pour une activité pacifique, il est commode avant tout; simple aux heures de travail, il devient, aux jours de festivité du groupe ou de la série, un riche habillement de grande tenue ou de parade. La série manœuvre avec ensemble; ses armes sont les haches, les pioches, les bêches. Suivant sa

destination, elle est à pied ou à cheval ; souvent des attelages traînent dans ses rangs, non pas des pièces d'artillerie, mais des charrues, des pompes, des forges roulantes, d'autres machines, vernies et peintes à ses couleurs. Elle a des animaux auxiliaires : chiens pour les bergers; vigogne, alpaca pour les mineurs ; faucons pour la vénerie ; éléphants pour la bâtisse ; chameaux et dromadaires dans les voyages. Ces animaux obéissent à la voix, au cornet, à la clochette, au sifflet, au grelot, et l'industrie emploie avec ordre toutes les forces de la création.

7° *Avancement.* La série possède un état-major collectif, indépendamment des officiers de chaque groupe. Cet état-major est consacré aux fonctions de direction, d'enseignement. La médecine doit y être représentée, comme elle l'est déjà dans l'état-major de nos troupes. Tout grade a son insigne, et les grades sont nombreux, car les fonctionnaires, en Harmonie, sont ceux qui travaillent le plus, et l'on ne craint pas de les multiplier ; un avancement rapide, sans limite, est assuré à toute capacité, à toute persévérance.

8° *Travail opéré par courtes séances.* C'est le vœu de la papillonne ; cette disposition doit conserver, renouveler sans cesse l'ardeur au travail, maintenir l'homme en santé physique et morale, et neutraliser l'hostilité des groupes par des alliances hors de la série.

LE TRAVAIL SÉRIAIRE EST LE PLUS PRODUCTIF.

L'organisation que nous venons de décrire, doublement voulue par Dieu, puisqu'elle est conforme à

l'ordre universel et qu'elle est indiquée par les tendances de nos passions, est encore celle qui donne les bénéfices les plus considérables ; elle amène de grandes économies, elle crée beaucoup de valeurs nouvelles.

Ses économies sont de deux sortes : elle réduit la dépense de l'état actuel ; il est des causes de perte qu'elle supprime.

Elle réduit les dépenses dans tous les sens. La commune associée ne se contente pas d'exploiter unitairement la campagne. A la place du village morcelé, composé de masures, elle se construit un palais. Dans cet édifice unitaire vont se réaliser les bénéfices dont le collége, l'hôpital et la caserne offrent la preuve. Quant aux causes de perte radicalement supprimées, nous pouvons citer les précautions contre le larcin qui n'existe plus entre associés à l'abri du besoin, élevés dans le sentiment de la justice : les frais de clôture, fossés, gardiens ; le déchet causé par les récoltes hâtives, par ces cueillettes intégrales et prématurées, dites *bans de vendange*, et que motive la crainte du vol. Les insectes destructeurs que nulle mesure administrative ne peut atteindre aujourd'hui, et qui échappent à l'échenillage en se propageant d'un champ dans l'autre, disparaissent, en association, devant la gestion unitaire et la destruction combinée.

La réduction de toutes les dépenses domestiques, l'extirpation du vol et des animaux destructeurs sont déjà lucratives ; mais les bénéfices réels, les valeurs créées par l'association sériaire apparaissent dans une proportion plus grande encore. N'attendez-vous rien, pour l'ardeur et la continuité du travail, de ce contrat d'association qui intéresse le moindre manœuvre au

succès de l'entreprise, de cette association qui permet aux machines de déployer innocemment toute leur puissance? N'attendez-vous rien de la fougue de la composite, et de la division qui doit assurer à chacun, dans la parcelle qu'il a choisie, tant d'expérience et de dextérité? Le stimulant de la cabaliste améliore et multiplie encore les produits du travail. La papillonne, en changeant fréquemment les occupations de l'homme, le délasse sans le laisser inactif, et lui conserve une ferveur soutenue. Sa journée ne sera-t-elle pas plus productive que celle de nos ouvriers qui ne cherchent qu'à tuer le temps après une heure de zèle à chaque reprise de travail? Et le développement intégral du corps et de l'âme, et l'augmentation de santé, de vigueur, de longévité qui doivent en résulter pour l'espèce humaine, cette force immense ne doit-elle pas entrer en ligne de compte? Le travail est attrayant, il est exercé sociétairement; dès lors, vous voyez revenir aux fonctions utiles tous ces improductifs que la fatigue ou le morcellement en éloigne. La femme apparaît à la salle d'étude, aux jardins, à l'atelier; elle y apporte une puissance négligée actuellement, et stimule les efforts de l'homme par une rivalité aussi piquante qu'imprévue; l'enfant trouve son emploi dans les fonctions subdivisées. Les travaux domestiques simplifiés, transformés en services publics, rendent à la vie productive le peuple des valets. Plus d'armées destructives, d'agents fiscaux multipliés. L'association verse au trésor, par un seul payement, la contribution de tous. Le commerçant n'est plus que l'agent, le commissionnaire du producteur. La commune, pour ses ventes et ses achats, s'adresse à la commune, et la profession commerciale

n'alimente plus des nuées de parasites sociaux. Les riches désœuvrés, malades aujourd'hui du spleen, réclament leur place à des travaux qui ne sont que des plaisirs. Les rangs de l'humanité active se renforcent. A cette phalange, unie, enthousiaste, quel obstacle peut résister? Ne faudra-t-il pas que la colline, mise à nu par le défrichement, se laisse reboiser, qu'un vaste système d'irrigation rajeunisse le globe, que le marais tarisse, que la mine s'ouvre, que tout s'améliore, animaux, arbres, fruits, et les climats eux-mêmes?

Dans son combat avec la nature l'homme est vainqueur. Le règne de la richesse et du bonheur a commencé pour la terre.

DE L'HOMME.

Après avoir jeté un regard sur l'ensemble de l'Univers, arrivons à l'objet spécial de nos études, à l'homme, et, dans l'homme, cherchons l'âme.

Nous reconnaîtrons à l'âme trois éléments : l'attraction ou sensibilité, l'intelligence et la volonté.

L'attraction passionnelle par laquelle nous recevons des impressions, l'intelligence par laquelle nous recevons des idées, sont passives. La volonté seule constitue dans l'homme le principe actif.

ATTRACTION PASSIONNELLE *ou* SENSIBILITÉ.

L'attraction passionnelle est la faculté que possède

l'homme d'être ému, c'est-à-dire de jouir quand il est mis en relation avec les objets qui ont de l'*attrait* pour lui, de souffrir par l'absence de ces objets ou par la présence d'objets contraires.

Il ne faut pas croire qu'un fait intellectuel devance nécessairement tout phénomène de la sensibilité et qu'on ne puisse jouir et souffrir à l'occasion d'un objet qu'après l'avoir connu. L'émotion peut devancer l'idée, elle est alors à l'état d'instinct; nous sommes tourmentés de désirs instinctifs jusqu'à ce que la perception ait offert à notre âme l'objet qu'elle cherchait sans pouvoir le désigner. L'instinct joue un rôle important chez l'homme, surtout pendant son enfance. L'instinct suffit pour donner l'impulsion à la force motrice. Par lui, l'enfant cherche le sein de sa nourrice. Ces désirs enfantins, comme les douces inquiétudes de la puberté, sont la partie instinctive de l'âme humaine.

Suivant Fourier, parfaitement d'accord avec la nature et la vérité, suivant Fourier, parfaitement exact dans sa classification des attractions ou passions, et qui n'a eu que le tort de borner à la *passion* sa description de l'âme, Dieu a donné à l'homme, pour le guider vers l'accomplissement de sa destinée, douze passions *radicales* subdivisées en trois groupes.

Sensitives.

Cinq passions qui nous portent à rechercher les jouissances	de	LA VUE. L'OUIE. L'ODORAT. LE TOUCHER. LE GOUT.

Affectives.

Quatre passions	AMITIÉ. AMBITION. AMOUR. SENTIMENT DE FAMILLE.

Distributives.

Trois passions qui nous font rechercher les plaisirs donnés à l'intelligence par le spectacle de l'Ordre	COMPOSITE. CABALISTE. PAPILLONNE.

Les cinq passions sensitives viennent se réunir dans une tendance qui leur est commune et qui les résume, l'amour du bien-être, que nous appellerons *amour du luxe*, en le considérant dans ses aspirations les plus élevées.

Cet amour du bien-être ou du luxe, résumé de toutes les impulsions de l'homme vers le bien physique, peut être subdivisé, comme chaque passion sensitive elle-même, en deux parties : désir des objets extérieurs qui nous procurent des jouissances, et désir de conserver, d'améliorer même l'organe qui nous les procure.

Le luxe recherché par l'homme est donc à la fois *luxe externe* ou abondance d'objets agréables aux sens, et *luxe interne* ou conservation, amélioration de l'organisme en général, santé, vigueur, longévité.

Les passions affectives et distributives représentant les nobles désirs du cœur et de l'intelligence doivent être distinguées des cinq sensitives par le nom collectif d'*animiques* ou passions de l'âme.

Les quatre affectives sont nommées spécialement *cardinales*, comme étant le pivot de l'activité des âmes dans tout l'univers. L'*amitié* joint tous les membres de l'espèce humaine par un sentiment de fraternité qui peut, en vertu des circonstances, telles que services rendus, communauté de carrière, ou ce qui forme un lien plus étroit, sympathie, affinité de caractère, attacher certains individus les uns aux autres beaucoup plus intimement qu'ils ne sont unis à l'espèce humaine en général. Le sentiment, en principe, est le même; il s'élargit et se répand dans le premier cas; il se concentre et s'individualise dans le second, répondant ainsi à des vues différentes, mais toujours utiles, du créateur.

L'amitié ne suffit pas à l'homme, il faut qu'il agisse; le groupe de travailleurs s'organise, et l'*ambition* intervient. Gardons-nous de juger son essence et son but par les effets désastreux qu'elle produit si souvent dans notre monde. L'ambition est un désir de diriger, très-salutaire au travail, attendu qu'il a besoin de directeurs. Chaque homme est ambitieux, parce que chaque homme a des inférieurs à guider, et que le dernier de tous en capacité peut encore avoir des lumières pour ceux qui débutent dans son art. On n'a guère opposé à l'ambition, jusqu'à ce jour, que le contrôle individuel de la conscience. Ce contrôle est loin d'être aussi peu efficace que Fourier l'affirme ; mais, incontestablement, les efforts solitaires que l'homme doit faire contre lui-même doivent être ici, comme en toute chose, aidés par une organisation réalisant le contrôle social, et défendant à l'ambition égoïste de se faire jour en renversant tout sur son passage.

Amour. Le but et les caractères de cette passion destinée à élever, à épurer l'âme, à inspirer les actions les plus nobles, et non pas seulement à perpétuer l'espèce humaine, sont assez connus pour que nous n'insistions pas.

Famille. La famille conserve les jeunes générations, les entoure de protection, de tendresse, remplit ainsi une mission sacrée, et doit rendre aux vieillards, faibles à leur tour, les soins vigilants, l'assistance dévouée dont ils ont entouré les berceaux de leur descendance.

Les quatre passions affectives ont-elles une résultante ? se résument-elles, comme les cinq passions sensitives, en un vœu collectif, en une passion unique ? C'est vrai, en ce sens que toutes elles relient l'homme à l'homme, comme les sensitives le relient au monde physique ; mais donner un nom à ce principe d'affection qui groupe les membres de l'espèce humaine pour la cordialité, pour le travail, qui rapproche les sexes, unit les âges, ce serait faire trop de violence à la langue d'aujourd'hui. Nous nous abstenons en signalant une lacune, et nous ne risquerons pas le mot de *groupisme*, dont Fourier lui-même a fait peu d'usage, après l'avoir proposé, comme il avait proposé le mot *luxisme*, exprimant, à son avis, la tendance au luxe.

D'après le même langage, les trois distributives se résumeraient dans la passion collective *sériisme ;* mais l'expression n'est pas heureuse et nous ne voulons pas imposer de mots. Ce sera assez de faire accepter des idées. Le sériisme avait été inventé comme équivalent des ces trois mots : *amour de l'ordre*.

La tendance au luxe, la tendance au groupe, c'est-à-dire à la formation des liens dans l'humanité, enfin l'amour de l'ordre, réduisent à trois les tendances de notre âme vers l'harmonie. Ces trois passions elles-mêmes peuvent, comme toutes les couleurs se réunissent dans le blanc, ou lumière pure, s'absorber dans une passion supérieure qui naît de leur ensemble et de leur accord, l'*Unitéisme*, dont le nom restera cette fois, car il a trop de valeur expressive pour être aisé à remplacer.

L'unitéisme est l'amour de toutes les harmonies combinées, de l'unité suprême. C'est autre chose que la recherche des harmonies matérielles, affectives, intellectuelles ; c'est un sentiment religieux qui nous passionne pour toute la création, pour son auteur, nous assimile si bien à la vie universelle, que l'âme douée de ce sentiment souffre avec tout ce qui souffre et met au-dessus de tous les mobiles personnels le désir infini d'augmenter le bonheur du monde.

Il est glorieux pour Fourier d'avoir nommé, décrit, célébré cette passion. Il est honteux pour ses adversaires d'avoir caché cette partie de son système, et d'avoir laissé croire à la foule que Fourier ne reconnaissait dans l'homme que des mobiles d'intérêt personnel, avec ou sans association.

L'unitéisme qui naît de l'ensemble des passions développées avec harmonie, mais qui est autre chose que ces passions et qui peut les combattre, comme la flamme combat le foyer dont elle est issue, l'unitéisme fait accepter le sacrifice avec ardeur. Il fallait donc admettre en l'homme un principe libre et spontané ; le dévouement perdant entièrement son caractère, s'il n'est qu'une attraction fatale, une force irrésistible

comme les autres passions, l'emportant sur elles chez les âmes de nature généreuse, généreuses on ne sait pourquoi, vaincu par elles chez les âmes basses, en vertu de lois infaillibles, et qui seraient, si l'on est fidèle à la logique du système fouriériste, du domaine de la mécanique et non de celui de la morale. Le dévouement assimilé à toutes les puissances aveugles! C'était là un motif pour que Fourier dût perdre, en grande partie, le mérite d'avoir reconnu l'existence de ce principe. Ajoutons que, dans sa théorie, l'unitéisme n'a de mission bien compréhensible que pour les sociétés malheureuses, incohérentes, subversives, où l'homme doué de sentiments supérieurs accepte, recherche même toutes les privations qui peuvent diminuer la souffrance de ses semblables ou préparer leurs jouissances futures.

Mais une fois que l'incohérence sociale a fait place à l'Harmonie, que toute occasion de souffrance, sauf exception minime, est supprimée, que tout homme n'a plus qu'à jouir, sûr, en jouissant, d'être conduit avec infaillibilité dans les voies de la destinée providentielle, le sacrifice devenant inutile, ce ne saurait plus être une vertu de l'accomplir, et l'unitéisme ne sera plus qu'une résultante du bonheur universel, effet passionnel pour lequel il était parfaitement superflu d'imaginer un sentiment spécial.

L'unitéisme, dont le rôle devrait être d'autant plus important que l'homme se développe mieux selon les vues divines, est, dans l'harmonie phalanstérienne, un rouage parasite, ne donnant lieu qu'à des applications exceptionnelles et mesquines, comme le curage des fosses d'aisance (nous sommes obligé de rappeler ce

détail) proposé à la jeunesse comme un but sublime de son dévouement, de son exaltation religieuse. La véritable harmonie sociale cherchera les moyens pratiques de simplifier le travail des vidangeurs et de l'assainir. Elle réservera pour d'autres emplois l'ardeur et l'enthousiasme du jeune âge.

La vérité c'est que le dévouement ou l'unitéisme, car, encore une fois, le terme est heureux et mérite qu'on le conserve, l'aspiration vers la source du bien, vers le centre et l'Unité du monde, sera plus général et plus ardent qu'aujourd'hui en Harmonie. Il suggérera des efforts immenses, parce qu'il y aura toujours des lacunes dans le bonheur de la terre, et que, si l'on en bannit la misère avec son cortége actuel de vices et de crimes, la conscience plus raffinée se posera des problèmes nouveaux, des problèmes inaperçus de nos jours.

Abolir l'esclavage était la tâche du dévouement au temps du Christ; anéantir l'institution du servage fut une œuvre utile plus tard. A notre époque il est réservé de briser d'autres chaînes. Quand le domestique, le paysan, le soldat, l'ouvrier, auront le degré de liberté qui leur est dû, ne faudra-t-il pas les rendre éclairés et bons? Y a-t-il une limite dans ce perfectionnement de l'âme dont le type supérieur est Dieu? Toute âme est destinée à un progrès infini qui peut la porter au sommet des cieux; son raffinement ne saurait être accompli, terminé parce qu'elle aurait été emboîtée dans une société faite comme une machine, qui l'empêcherait de voler, d'assassiner, de faire des escroqueries ou des faux en lui donnant du pain; de commettre des infanticides en nourrissant les enfants que Dieu lui

aurait accordés sur terre; de violer en lui garantissant des séries de femmes faciles, et ainsi de suite.

Avec l'amélioration des institutions sociales, doit concourir l'amélioration de l'âme par elle-même, et, si les institutions améliorées doivent préserver l'homme des tentations les plus grossières, ce n'est point pour qu'il se contente d'être exempt de crime et des vices les plus brutaux, c'est pour qu'il entre dans la voie d'un perfectionnement de lui-même qui n'a pas de terme et pour lequel des exemples sublimes devront être donnés, par ceux-là surtout qui seront placés à la tête des peuples.

Que l'on ne s'effraye pas de cet avenir de vertu. La vertu véritable n'est pas rigoriste. Dieu ne torture pas; il ne veut que la réalisation du bonheur universel. Il repousse tout sacrifice inutile, mais il veut que l'élément spirituel, sans jamais détruire la matière, ni s'en séparer, la transforme et que tout s'épure. Il préfère au caillou le diamant taillé, au minerai terreux l'or poli; et ce travail d'épuration sera plein d'attrait, quand l'homme, ayant acheté cette heureuse transformation, se sentira emporté vers les régions supérieures, naturellement, comme un oiseau qui s'empare de l'espace pour la première fois et qui sent que les ailes lui sont venues.

L'idée imparfaite donnée par Fourier de l'unitéisme tient à l'absence complète de la morale dans son système tout entier; mais sa classification des passions, prise en elle-même, est parfaitement juste, en ce sens que l'homme est animé, comme toutes les âmes supérieures à la notre, par douze passions radicales, et que du développement harmonieux de ces douze passions naît

n p[illegible]cipe supérieur, inconnu aux animaux, l'*uni-tisme*, ou aspiration vers le bien, vers le bonheur de oute la [illegible]réation, vers Dieu.

Fouri[illegible] s'est borné, quant aux passions, à quelques aits gé[illegible]éraux, suffisants pour édifier sa théorie.

Ava[illegible] de chercher comment il pourrait être com-lété[illegible]r des emprunts à la philosophie, trop méprisée a[illegible]i, parce que son esprit n'y était pas propre, en-[illegible]trons ici tout ce qu'il a dit d'ingénieux et, en [illegible]me temps, de juste sur ces douze passions, éléments onstitutifs et primordiaux de la sensibilité humaine.

IDÉES INGÉNIEUSES.

Nous appelons de ce nom *les analogies*, parce que les savants ne les comprennent pas, que, pour notre part, cet élément de la théorie phalanstérienne a été, jusqu'à présent, celui qui nous attirait le moins, celui dont la révélation nous a été le plus difficile, vu la nature de notre tête, mieux préparée, à ce qu'on nous assure en ce moment, aux communications vulgairement appelées scientifiques.

Fourier constate avec justesse que les poëtes de tous les temps, de tous les pays, cherchent à exprimer leurs idées par des images, tendance des *créateurs* de poésie qui doit se retrouver à un degré supérieur chez les *créateurs* de la Nature.

Il ajoute que ces poëtes se sont rencontrés dans l'interprétation de plusieurs symboles, la rose, emblème de virginité à cause de ses fraîches couleurs, de sa grâce, de son parfum, de ses épines ; le serpent, em-

blème de la calomnie, parce qu'il mord et empoisonne en rampant; le chien, signe d'amitié fidèle; le lierre, portrait du parasite.

Cet accord lui prouve, et il a raison, que les poëtes ont rencontré juste, que l'interprétation des emblèmes naturels n'est pas une fantaisie; que tout animal, tout végétal est par sa forme, par ses couleurs, ses propriétés, ses habitudes, un hiéroglyphe au moyen duquel la nature, miroir d'elle-même, s'est plu à retracer les phénomènes les plus saillants du monde passionnel ou social. Fourier là-dessus avait des lumières exceptionnelles.

Il est certain que beaucoup d'analogies, découvertes ou à découvrir, sont un fruit de l'imagination, et que chacun est libre de voir dans l'œuvre de Dieu des rapprochements plus ou moins ingénieux sans que ce jeu d'esprit ait le caractère d'une science.

Dans ce bas monde, on fait des comparaisons qui varient pour le même objet suivant l'esprit et les connaissances de chacun. Rabelais engageant, à propos des *couleurs et livrées*, une discussion facétieuse avec l'auteur du livre intitulé *Blason des couleurs*, soutient que le *blanc* signifie joie, plaisir, délices et réjouissances, et le *bleu* choses célestes. Il fulmine contre les interprètes de la nature qui traduisent blanc par foi, bleu par fermeté; mais il est aisé de voir que Rabelais aurait soutenu cette dernière thèse aussi heureusement que la première, s'il eût voulu. En matière d'analogie, mainte invention prétendue scientifique ne s'élève pas au-dessus du *rébus*.

Mais Fourier avait le droit d'affirmer que les sept passions animiques correspondent aux sept couleurs

du prisme et aux sept notes de la gamme d'ut.

La coïncidence du nombre est un point de départ important. Le chiffre des sept passions *animiques*, c'est-à-dire affectives et distributives, étroitement liées au cœur et à l'esprit, est celui des tons de la gamme musicale, des couleurs primordiales dans le prisme ou dans l'arc-en-ciel. Ces données arithmétiques sont assez frappantes pour qu'on en tienne compte, sans pouvoir être accusé de superstition ou de minutie.

Analogies des couleurs.

Les sept passions principales sont une palette et une gamme, un élément d'harmonie sociale, comme les couleurs et les notes sont en peinture et en musique l'élément indispensable de toutes les harmonies. Mais l'analogie doit être complétée par cette idée que la couleur et la note ne deviennent pas mélodie ni peinture sans être utilisées par l'intelligence éclairée, par la volonté persistante de l'artiste, et que les douze passions livrées à elles-mêmes ne produiront aucune société *harmonieuse* ou *harmonienne* sans être employées, c'est-à-dire graduées en raison de leur valeur relative, développées ou restreintes, en un mot mises chacune à sa place, par l'intelligence et la volonté combinées de l'individu agissant sur lui-même et des organisateurs sociaux agissant sur la société.

Fourier est allé plus loin que la constatation d'une analogie évidente entre les passions et la musique. Il a fait une autre découverte, c'est que certaines passions semblent donner le ton à des modulations en majeur, et d'autres à des modulations en mineur. Il a

fait observer très-justement que deux affectives arrivent à leur développement le plus complet, le plus élevé chez le sexe masculin ; ce sont l'Ambition et l'Amitié. Il les a nommées passions *majeures*, constatant une similitude réelle entre le mode majeur en musique et la virilité dans sa puissance.—L'ambition est la plus forte des deux. Elle doit produire des effets sociaux plus brillants et donner au cœur des impulsions plus actives ; c'est la passion *hyper-majeure*, c'est-à-dire sur-majeure ; l'amitié, la moins forte des passions viriles, est *hypo-majeure* ou sous-majeure.

Les passions *mineures* ou féminines sont l'Amour et la Famille. Dans ces deux sphères la femme doit régner parce que son âme seule peut contenir le développement de ces deux passions dans leur plénitude et dans toute leur pureté. La société de l'avenir prendra modèle pour aimer sur l'épouse et sur la mère. La passion *hyper-mineure*, la dominante de l'élément féminin, est l'amour ; l'*hypo-mineure*, est le sentiment de famille.

Fourier a de plus indiqué une correspondance précise entre les douze passions et les sept couleurs élémentaires du prisme, augmentées des cinq nuances intermédiaires principales.

La voici pour les passions animiques et les sept rayons élémentaires :

Amitié,	*Violet.*	
Ambition,	*Rouge.*	
Amour,	*Bleu.*	
Famille,	*Jaune.*	Unitéisme. *Blanc.*
Composite,	*Orangé.*	
Cabaliste,	*Indigo.*	
Papillonne,	*Vert.*	

Voici la justification de ces correspondances ; nous débuterons par les plus saillantes :

Il nous a toujours paru évident qu'un lien naturel existe entre l'ambition, passion de l'organisation guerrière dans le passé, de l'organisation industrielle dans l'avenir, et le rouge éclatant.

Le bleu d'azur est, à cause de sa douceur céleste, un emblème d'amour accepté déjà.

Le violet, combinaison du rouge et du bleu, correspond à l'amitié, amour affaibli qui tend indirectement à l'organisation industrielle, et qui se fortifie par la communauté de profession, mêlant ainsi les émotions ralenties de l'ambition à celles d'un amour pâle.

Le sentiment de famille est une passion douce, tranquille, unie, à qui le jaune convient on ne peut mieux.

La composite, enthousiasme industriel, éclate comme la couleur orangée.

La cabaliste aux sombres calculs, se concentre profondément comme l'indigo.

Le vert est l'emblème réel de la papillonne, en qualité de couleur essentiellement propre aux transitions et aux raccords. Elle est plus riche que les autres couleurs en nuances distinctes. Une campagne entièrement verte n'est pas monotone. Les teintes parfaitement nettes et découpées du gazon, de la vigne et des arbres introduisent une heureuse diversité dans la nature.

L'analogie de l'unitéisme avec le blanc est évidente. Le blanc est pur comme la lumière, l'unitéisme est pur comme la vertu ; le blanc est la résultante de toutes les couleurs, et il est supérieur à elles ; l'unitéisme est un résultat divin de toutes les passions harmonieusement développées.

Analogies de la gamme.

Quant à l'analogie des sept passions animiques avec les sept notes de la gamme, Fourier la lance au milieu d'un volume, sans commentaire, et les phalanstériens qui auraient voulu s'en rendre compte auraient été arrêtés par des erreurs difficiles à reconnaître comme à rectifier : la transposition de la composite et de la papillonne, auxquelles Fourier donne pour emblèmes le *la* et le *fa*, au lieu du fa et du la; l'attribution de l'ut à l'unitéisme et au favoritisme. Disons tout de suite que l'unitéisme n'a point de note spéciale ; il constitue l'harmonie tout entière. Quant au *favoritisme*, droit exceptionnel accordé aux natures les plus sympathiques à la masse des travailleurs, et qui devrait, suivant le système phalanstérien, leur assurer des fonctions, comme des titres, au détriment du mérite réel, cette conception doit être mise au rang des chimères. La faveur est une injustice pure et simple, et non pas un ressort d'association. Les travailleurs inférieurs qui, par le charme de leurs manières, deviennent les rois du groupe d'amitié, ont une position logique et légitime, comme celle des rois du travail. Quant à l'idée de placer des favoris à la tête des armées industrielles, par le seul motif qu'un prête-nom doit garder la première place, afin de prévenir le conflit des chefs de séries les plus habiles, c'est une concession faite à l'immoralité. Le devoir des chefs, encore plus que le devoir des sociétaires inférieurs, est d'accepter et de subir les nécessités gouvernementales.

Supprimons le favoritisme avec son emblème parmi

les couleurs, le noir. Le noir est le mal et l'ignorance, comme le blanc figure le bien et la lumière. On peut faire une série du raffinement moral et du progrès intellectuel, correspondant à toutes les nuances du gris, depuis le noir jusqu'au blanc. Elle représentera le développement général de l'âme humaine, sans avoir rien de commun avec l'essor particulier de telle ou telle passion animique.

Précisons maintenant la concordance des sept passions et de la gamme. Un enseignement complet va résulter de ce rapprochement, puéril au premier aspect.

D'abord, qu'est-ce que la gamme?

Un homme aussi distingué par le courage que par une droiture exceptionnelle, M. Chevé a préparé la diffusion de la musique dans les classes populaires, et rendu ainsi un service incalculable à l'humanité, en comprenant le premier ce que c'était que la gamme.

C'est une échelle de sons, disposés avec une gradation toujours la même, avec des intervalles dont la disposition est invariable, et qui s'applique, sans modification aucune, à tous les étages de la tonalité.

Il n'y a qu'une gamme nécessaire, la gamme d'ut. Elle suffit à tous les besoins de la musique vocale; elle pourra suffire à ceux de l'instrumentation perfectionnée.

En étudiant cette gamme typique, nous reconnaîtrons que l'*ut* ou tonique, base de tous les autres sons, point de départ auquel on revient toujours, est en analogie parfaite, autant du moins qu'un sentiment de l'espèce humaine peut être assimilé à un son, avec l'amitié qui doit être la base et la tonique de toutes les relations sociales.

Ut, *mi*, *sol*, *si*, notes si liées entre elles que, dans la plupart des instruments de cuivre, elles sont engendrées les unes par les autres, dès que la puissance du souffle est augmentée, sont l'image des quatre affectives.

L'analogie du *mi*, comme du bleu avec l'amour, n'a pas besoin de preuves. Cette note est le premier élément d'accord, et sa douceur spéciale est reconnue par toute oreille intelligente.

Du mi naît le *sol*; de l'amour naît le familisme. La famille est la *dominante* sociale, et Fourier l'a trop méconnu. Bornée à l'amitié, l'humanité ne formerait que l'unisson, aussi pur qu'incolore. L'amour et le mi donnent un élément nouveau de charme et d'harmonie, la famille et le sol en complètent la richesse.

Mais l'humanité a des destinées plus hautes. Il faut qu'elle s'élève jusqu'à l'ambition et jusqu'au *si*. Comme l'hyperbole, emblème non moins juste de cette passion tourmentée par un désir d'activité insatiable, comme l'hyperbole, que nous analyserons plus tard, le si approche d'un but sans l'atteindre. C'est, de toutes les notes, celle que nous pouvons entendre le moins longtemps. Elle désire et cherche un accord sur lequel l'auditeur puisse se reposer.

Voilà l'analogie musicale des affectives.

Quant aux distributives, elles appartiennent à une autre catégorie et forment l'accord ou la série de *ré*, *fa*, *la* à elles seules.

La cabaliste s'appelle aussi *dissidente*; elle excite la lutte de chaque groupe industriel avec les éléments contigus. Le *ré* discorde avec l'ut, comme avec le mi ses voisins, plus désagréablement avec l'ut. C'est à la

concorde sociale et à la fraternité que la cabaliste est le plus contraire.

Le *fa* est la base d'un accord énergique et militaire ; il entraîne, comme la composite qu'il représente ; il réalise dans les imaginations les clairons, signal du départ, l'attelage des chariots, le déploiement des bannières, tous ces apprêts que l'industrie de l'avenir doit emprunter à nos armées et dont le charme est assez puissant pour saisir l'homme entre le mi et le sol, entre l'amour qui triomphe et la famille qui va se former.

Pourquoi, malgré l'autorité de Fourier, attribuons-nous le *la*, comme signe musical, à la papillonne?

C'est que la vie du phalanstère réformé, indépendamment du passage de chaque travailleur, de groupe en groupe et de série en série, constitue un alternat général entre la famille et le travail. La majeure partie de la nuit, comme des repas, appartient aux relations familiales, à la vie d'intérieur ; à l'ambition, c'est-à-dire à l'industrie hiérarchique, est consacrée l'autre moitié de la vie. Tel est l'essor principal de la papillonne, et le la, son symbole, se trouve placé entre le sol, qui veut dire famille, et le si, note de l'ambition.

Avons-nous complété les analogies des couleurs et celles des sons avec les attractions radicales de l'homme? Notre point de départ a été le nombre sept ; mais il y a douze passions primordiales, en comptant les cinq sensitives, et nous trouvons le même complément dans le prisme, en tenant compte des cinq nuances intermédiaires entre les couleurs franches. Nous le trouvons aussi dans la gamme, en y ajoutant les cinq demi-tons employés, tantôt comme dièzes, tan-

tôt comme bémols, sur le clavier. Faut-il dresser la liste des douze passions avec des concordances supplémentaires?

Fourier l'a fait, en mettant en regard des sensitives les cinq nuances intermédiaires que voici :

Vue,	*Jonquille.*
Toucher,	*Lilas.*
Goût,	*Brun foncé.*
Ouïe,	*Bronze.*
Odorat,	*Vert-dragon.*

Avant de justifier ce complément d'analogies avec détail, faisons observer que les arguments dont nous nous sommes servi déjà pour ce genre de démonstration ont dû paraître superficiels et subtils. L'analogie ne s'adresse qu'aux organisations délicates. Les femmes la sentent, les poëtes la devinent, les âmes dégagées du corps la perçoivent seules entièrement. Elle n'a pas d'application pratique aux usages de la terre, dans ces époques surtout où la matière prédomine comme dans la nôtre. Ce qui se voit du premier regard dans l'autre monde est difficilement perceptible pour les yeux de celui-ci. Cette précaution prise, venons à des preuves que l'imperfection de l'organisme humain et terrestre nous empêchera de donner complètes.

Parmi ces nuances, la plus lumineuse, le jonquille, qui se distingue du jaune familial par un reflet légèrement verdâtre, est consacré à la vue.

Formons une couronne de toutes les teintes de l'arc-en-ciel : du jonquille nous passons graduellement au jaune *famille*, orangé *composite*, rouge *ambition*. Entre le rouge ou l'ambition, et le violet ou l'amitié,

quel est le point de contact? C'est la poignée de main des rivaux industriels ; elle est représentée par le *toucher* et par le *lilas*.

Continuons.

Le lilas se fonce et devient violet, bleu, indigo; arrêtons-nous à cette livrée de la cabaliste. Quel est le résultat le plus utile de cette passion? C'est le raffinement des substances alimentaires; l'agriculture est la base du travail humain; elle attend son développement complet de l'organisation des séries; leurs produits perfectionnés par l'émulation sont transmis au consommateur qui les juge. De la cabaliste et de l'indigo, nous passons au *goût* et au *brun foncé*.

Arrivés aux teintes les plus rembrunies, nous sommes obligés de les éclaircir. Au festin se joint une jouissance moins matérielle, celle de la musique, complément des plaisirs gastronomiques déjà cherché par la richesse et le pouvoir. Comment pourrait-il manquer dans une société parfaite? Le brun est côtoyé par le *bronze*, emblème de l'*ouïe*, moins foncé que lui, coloré déjà par une nuance de papillonne.

Cette nuance, indiquant l'alternance de la symphonie et de la conversation durant le repas, devient plus forte dans le *vert-dragon*, qui représente l'*odorat* ou les fleurs.

L'horticulture est, de tous les travaux champêtres, celui qui admet le plus de variété; les fleurs sont sans nombre; l'art de les produire multiplie sans cesse ses procédés. C'est là que la série de travailleurs développera les ramifications les plus divisées. Il n'y a qu'un degré du vert-dragon au véritable vert, de l'odorat à la papillonne.

Le vert touche au jonquille, et le parcours des teintes va recommencer.

Quant aux demi-tons, il faut les disposer ainsi :

ut,	*amitié.*		
		ut dièze,	*toucher.*
ré,	*cabaliste.*		
		ré dièze,	*vue.*
mi,	*amour.*		
fa,	*composite.*		
		fa dièze,	*goût.*
sol,	*famille.*		
		sol dièze,	*odorat.*
la,	*papillonne.*		
		la dièze,	*ouïe.*
si,	*ambition.*		

Le toucher, *ut dièze*, comme le lilas dans la gamme complète des couleurs, unit les rivaux industriels et tempère la cabaliste par le souvenir de l'amitié; l'émulation du travailleur est équilibrée d'autre part par la *vue*, *ré dièze*, le mettant en contact avec le mi, emblème de la personne aimée, qu'il aperçoit dans le camp des adversaires. A l'enthousiasme du travail accompli succède ordinairement le repas auprès de la femme et des enfants, et le *sol dièze*, associé à l'*odorat*, se place entre les aromes de la table de famille et ceux des fleurs variées, aimées des enfants et des papillons, dont le phalanstère s'entoure. Enfin le sens de l'ouïe reçoit des instruments ou des voix le signal des mutations dans le travail; aussi il est posté avec le *la dièze*, entre la fonction qui se termine et celle qui commence, entre la papillonne et l'ambition industrielle.

Analogies des lignes.

Fourier a rapproché, à titre d'analogie, les quatre assions affectives des quatre sections du cône, dans ordre suivant :

Amitié,	*Cercle.*
Ambition,	*Hyperbole.*
Amour,	*Ellipse.*
Famille,	*Parabole.*

Ces analogies sont très-justes. Celle de l'amitié, passion de l'égalité, du nivellement, passion contraire à la hiérarchie, avec le cercle, dont tous les rayons sont égaux, dont la circonférence n'a aucun point final ni initial, est surtout frappante, ainsi que l'analogie de l'ellipse avec l'amour. L'ellipse a deux foyers, et les phalanstériens auraient dû tirer de cette comparaison, souvent rappelée par eux, la conséquence que l'amour puisé dans la nature est l'union exclusive de deux âmes qui se choisissent, et non pas l'orgie illimitée que la théorie phalanstérienne contenait en germe, et que la réalisation de cette théorie eût propagée infailliblement par toute la terre.

Pour donner à ces analogies toute leur valeur, il a manqué à Fourier et à son école de connaître l'emploi des quatre courbes que nous venons de nommer, dans le mécanisme de la création et dans les actes les plus essentiels de la puissance divine. Nous renvoyons cette explication d'ordre supérieur à notre prochain ouvrage. Il fera comprendre aussi pourquoi l'unitéisme, principe

de raffinement qui ramène toutes les créatures à Dieu, est manifesté, dans les lignes, par une spirale *sériaire* renflée à son centre et se rétrécissant vers ses deux extrémités.

Fourier avait entrevu cette courbe et l'avait divisée en deux parties, appelant cycloïde le renflement inférieur de la spirale et l'attribuant à l'unitéisme comme symbole de développement progressif, nommant épicycloïde la moitié supérieure de la même figure, pour en faire l'emblème du favoritisme ou du contraire de la justice absolue.

En réfutant la thèse bizarre qui servait de motif principal à la conception des *favoris*, nous avons rendu sans objet cette séparation de la spirale sériaire en deux parties. C'est dans son ensemble qu'elle retrace l'image de l'unitéisme. Son élargissement inférieur correspond au développement de l'organisation physique, le premier en date chez tous les êtres ; le rétrécissement qui reproduit ensuite le même enroulement de courbes en sens inverse est l'épuration animique par laquelle toute créature s'élève jusqu'à Dieu, en restreignant, à mesure qu'elle monte, ses relations avec la matière.

Encore une fois ceci est du dogme religieux plutôt que de la poésie analogique.

Nous devons pourtant aux hommes de labeur et de conscience qui se sont inclinés devant la signification donnée par les phalanstériens aux quatre sections du cône, sans parvenir à comprendre le rôle important de ces emblèmes dans le mécanisme général, de leur apprendre que deux cônes superposés, c'est-à-dire mis en contact par leur base, forment à la fois le solide qui renferme tous les contours de la spirale sériaire ;

Et la figure d'un compartiment de l'Univers contenant une catégorie de soleils ou autres étoiles.

On obtient des sections du cône en le tranchant dans toute son épaisseur, ou après l'avoir divisé préalablement en deux dans le sens de sa longueur.

Le premier mode de section donne le cercle, s'il est opéré parallèlement à la base du cône, et la signification passionnelle du cercle n'a plus besoin d'explication ;

L'ellipse, si la section est faite obliquement.

Quand le cône a été partagé d'abord en deux, la section parallèle au plan de la base donne la parabole ; la section oblique donne l'hyperbole ; ce sont le cercle et l'ellipse tronqués, ne présentant qu'une demi-circonférence. Ces figures ne se ferment pas, et leur prolongement rectiligne constitue ce qu'on appelle leurs branches.

La parabole figure la famille, parce que l'ouverture de ses branches, tout en formant une enceinte protectrice, n'offre pas la largeur aventureuse, hardie, indéfinie de la courbe d'ambition. Chaque rayon tiré du foyer de la parabole, c'est-à-dire du point où se pose le compas pour la décrire, atteint la circonférence où il se brise ; il se réfléchit ensuite parallèlement aux branches ; ces rayons, nombreux comme des rejetons, se prolongent sans dimension déterminée. C'est par la perpétuité des générations que la famille comme la parabole peuvent espérer d'arriver à l'infini.

Les branches de l'hyperbole, en s'écartant, s'éloignent de leur foyer dans une mesure incalculable ; l'ambitieux cherche à oublier son point de départ ; comme ses désirs, l'ouverture de l'hyperbole est gigantesque ; elle atteint de ses rayonnements les portions de

l'espace les plus variées. Ce sont des projets secondaires qui n'empêchent pas la branche ou ligne principale de l'hyperbole de suivre l'assymptote, droite que le géomètre emploie pour en régulariser le dessin ; chaque pas que l'écartement hyperbolique fait en avant rapproche de cette droite la branche, qui ne peut se confondre avec elle qu'à l'infini, c'est-à-dire jamais.

Il nous faut maintenant justifier les analogies géométriques des distributives telles qu'elles sont données purement et simplement dans la *Théorie de l'unité universelle*, et indiquer les emblèmes des sentitives que Fourier n'a mentionnées nulle part.

L'emblème de la cabaliste, principal ressort industriel, est la *spirale*, image d'un ressort dont on augmente la force d'élasticité en le comprimant. Les échecs subis, désastreux pour la composite, augmentent au contraire l'énergie de la cabaliste.

L'emblème de la *papillonne* est la *conchoïde*, courbe tellement allongée ou, si l'on veut, appartenant à une circonférence tellement vaste, qu'elle approche de la ligne droite ; sa forme est empruntée à la coquille bivalve elliptique, *concha*, dont la moule est le type le plus connu. La papillonne tend au repos, mais elle trouve toujours de nouveaux sujets d'activité qui empêchent l'homme de s'étendre sur le lit ; continuons indéfiniment la conchoïde, elle gardera le contour de la courbe qui est une ligne vivante, caractéristique de tous les êtres animés.

La *logarithmique* attribuée à la *composite* n'appartient pas à un cercle qui puisse être fermé ; il semble à son point de départ qu'elle soit un segment d'une circonférence restreinte, mais elle élargit son contour à

mesure qu'on la trace et représente ainsi les effets de l'enthousiasme, augmentant la puissance de l'âme dans une proportion toujours croissante et sans terme.

Arrivons aux sensitives. La lumière rayonne jusqu'à l'œil en *ligne droite;* c'est la ligne de la *vue.*

Les oscillations des ondes sonores, parvenant aux organes de l'*ouïe* sont figurées par une *curviligne* aux ondulations pressées.

Une *courbe parallèle* à une autre retrace la paume de la main et les surfaces légèrement arrondies qui sont désirées par le sens du *toucher.*

La circulation des atomes odorants dans les fosses nasales est représentée par un simple *enroulement,* ligne de l'odorat.

Les substances alimentaires divisées par la mastication, puis tombant dans l'œsophage à intervalles égaux, offrent l'apparence d'une *ligne brisée* dont les éléments sont alternativement et régulièrement longs et courts; c'est ainsi que le goût sera représenté.

IDÉES JUSTES.

Pour ne parler que du choix des mots, c'est avec un grand bonheur d'expression que Fourier a donné aux quatre affectives ces épithètes caractéristiques : L'amitié, affection *unisexuelle;* l'ambition, affection *corporative;* l'amour, *bisexuelle*, et ce terme exclut justement de l'amour toutes ces débauches contre nature, nées de la brutalité primitive de l'espèce humaine et destinées à s'effacer absolument de la terre. Enfin la famille est qualifiée d'affection *consanguine,* parce

que la communauté du sang la caractérise et conserve un lien indissoluble entre ses membres, tenus à des devoirs réciproques, alors même que la nature n'aurait mis entre eux aucune sympathie.

En fait d'idées la théorie de Fourier a été de la plus grande justesse en décrivant *le ton*, *l'entraînement*, *la critique*, dans les groupes formés sous l'influence des différentes affectives, comme en ce qui touche le dédoublement de chacune de ces passions en deux ressorts, l'un *matériel*, l'autre *spirituel*; nous devons confirmer tous ces points de vue.

Ton.

Le ton de l'amitié, c'est la confusion, le nivellement, l'oubli momentané des distinctions sociales, en un mot, l'*égalité*;

Celui de l'amour, la *déférence* de l'homme pour la femme.

Le groupe formé sous l'influence de l'ambition, c'est-à-dire de la hiérarchie, a pour ton la *subordination* de l'inférieur à l'égard du supérieur. Autant il serait inconvenant pour le monarque ou le cardinal de garder les prérogatives de leur rang dans un épanchement d'amitié avec un confident, un intime tel que Sully pour Henri IV, le père Joseph surnommé l'Éminence grise pour Richelieu, la fameuse Éminence rouge, autant il messied au camarade, à l'ami d'enfance qui se trouve lieutenant dans le régiment où son ami est colonel, avocat devant le tribunal présidé par un convive de la veille, d'afficher dans les rapports professionnels le ton de la familiarité. Tout groupe a sa pas-

sion tonique, destinée à en régir les manifestations extérieures ; le groupe est *harmonique* si la tonique est en même temps la dominante véritable, ou du moins peut s'accorder avec la passion qui est dans les cœurs ; le groupe est *faux* si l'on y fait parade, dans les attitudes et dans le langage, d'une passion contraire à l'objet véritable de la réunion, c'est-à-dire si la dominante est incompatible avec la tonique.

Le groupe est faux quand, sous le masque de l'amitié, se cachent des coalitions intéressées, quand on joue l'amour exalté près de la personne pour qui l'on n'éprouve qu'une amitié banale, quand on improvise un élan de tendresse pour un parent dédaigné parce qu'il est électeur ou possesseur d'un héritage.

Le groupe le plus faux de tous est la liaison d'amour apparente, dont le ressort véritable est l'espoir pour l'homme d'arriver aux honneurs par la femme, l'espoir pour la femme d'arriver par l'homme à l'argent.

Le ton de la famille est la *condescendance* des plus âgés pour les plus jeunes, du père et de la mère pour leur enfant, à plus forte raison de la grand'mère et du grand-père pour leur postérité.

Entraînement.

Ce que Fourier nomme entraînement n'est que le ton naturel à chaque groupe, manifesté par l'impulsion qui lui est donnée en cas d'émotion vive. Un plaisir est-il à chercher, un danger subit à fuir ?

Les amis s'entraînent en confusion, et ce pêle-mêle prend à peu près la forme du cercle.

La femme attirant par le bras l'homme qui résiste ou qui ne marche pas assez vite à son gré, donne à l'ensemble du couple la figure de l'ellipse.

Dans les groupes d'ambition, le supérieur entraîne les inférieurs. Nous ne pouvons guère observer ce genre d'entraînement que dans l'armée, quand le capitaine marche en tête de sa compagnie, le bras levé, tendu vers l'ennemi, décrivant l'hyperbole avec la pointe de son sabre, et quand son peloton le suit en *faisant ventre* vers le centre. Cette expression militaire exprime très-bien l'ardeur qui tend à faire prendre au groupe d'ambition sa figure naturelle, en dépit de la tactique rectiligne et de ses théories.

Dans la réunion consacrée au familisme, les enfants entraînent les parents, qui les suivent vers le plaisir, ou qui protègent leur retraite en s'interposant entre eux et le péril. Depuis les ailes de la poule s'ouvrant pour abriter sa couvée, jusqu'aux bras étendus du père et de la mère de famille, ce geste de protection dessine une parabole, ainsi que le groupe tout entier.

Critique.

Le ton général d'une passion se reflète nécessairement dans les observations critiques faites sous son empire.

Les hommes sont rapprochés pour qu'ils s'améliorent par des conseils, des encouragements, des réprimandes. La providence le voulait en créant les groupes, mais la critique n'est à son aise que dans les groupes d'ambition.

Le supérieur critique gravement l'inférieur.

L'ami ne saurait jouer un pareil rôle; il est de plain-pied avec celui qu'il voudrait avertir d'un défaut ou d'un écart. Où prendrait-il le droit de reproche? Il doit s'en tenir au simple conseil. Un groupe d'amis a plus de force; l'ascendant que donne l'autorité régulière lui manque, et il est réduit à plaisanter, mais il ose le faire en masse; il raille, il *absorbe*, comme on dit à l'École polytechnique, il *brime*, suivant le langage de Saint-Cyr, le camarade qui n'est pas encore formé.

Tout cela, dans une société encore grossière, offre des inconvénients, dont les *charges* appelées *d'atelier* nous présentent le type excessif; mais réduit à ses proportions légitimes, le contrôle facétieux exercé par le groupe d'amis sur tous ses membres peut et doit être utilisé.

La masse critique facétieusement l'individu. L'amour et la famille ne critiquent pas; tous deux sont aveugles. L'amour ne juge qu'en se contenant et en prenant le ton de l'amitié; il le fait avec douceur, et s'il risque la raillerie de camarade à camarade, il est obligé d'émousser la pointe de ses traits par une dose de calinerie. La famille, pour juger l'enfant qu'elle idolâtre et dont elle admirerait volontiers jusqu'aux défauts, est obligée d'emprunter le ton de l'ambition, en faisant appel pour cet effort au sentiment de son devoir. L'effort est pénible, il est obligatoire aujourd'hui. Il le sera tant que l'éducation organisée suivant les vues de la nature ne se sera pas chargée de corriger l'enfant, garantissant ainsi au père et à la mère ce droit d'idolâtrer manifestement et sans scrupule, qui n'appartient guère dans ce moment-ci qu'aux aïeules.

En constatant l'aveuglement naturel à l'amour, nous avons rappelé à la mémoire de bien des lecteurs les vers d'Éliante dans le *Misanthrope*. Si connus qu'ils soient, nous les citerons; c'est un hommage que nous voulons rendre. Molière est un génie qui, par ses écrits voués à la cause de la justice et de la vérité, se serait placé bien haut dans le ciel, si les désordres de sa vie n'avaient arrêté l'essor de son âme à la seconde région aromale. On sentira cependant que sa part est belle, quand on connaîtra mieux la constitution du monde supérieur.

Le misanthrope soutient que l'amour « éclate à ne rien pardonner » et qu'un amant doit avoir grand soin de reprocher à sa belle tous les défauts qu'elle peut avoir. Éliante répond :

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est, aux jasmins, en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

Double ressort des affectives.

Chacune des affectives rattache l'homme, non-seulement au monde moral, mais aussi à la nature physique. Leur mission est d'élever notre âme, aussi leurs inspirations d'ordre spirituel sont-elles plus nobles que leurs tendances vers la matière ; mais une affective n'est complète dans son essor que si elle nous associe aux deux grands éléments de l'univers, et la passion qui se contente des plaisirs du cœur peut être accusée de duperie, si ce n'est pas en vertu du dévouement quelle accomplit ce sacrifice.

Le ressort spirituel de l'amitié est l'affinité de caractère.

Son ressort matériel, la communauté de profession, capable de produire à elle seule une camaraderie qui se distingue peu d'une habitude.

Le ressort spirituel de l'amour est le sentiment inutile à décrire, bien qu'il soit rare dans la vie réelle, qui a pour désignation consacrée *amour platonique*. Le ressort matériel de la même passion est la sympathie des sens.

L'ambition, dans la sphère spirituelle, aspire aux applaudissements, au commandement, aux honneurs ; dans la sphère matérielle elle produit la soif des richesses.

Enfin, la famille est un sentiment dont le principe est spirituel, car il arrive à s'illusionner assez pour se contenter de l'adoption ; mais l'adoption n'est qu'une pâle image du familisme complet, unissant à cette affection protectrice que la différence des âges fait

souvent naître le ressort matériel de la famille véritable, la communauté du sang.

La famille ne crée pas les âmes, Dieu les envoie ; mais l'organisation matérielle et surtout nerveuse que le père et la mère lèguent à leurs enfants suffit pour expliquer les ressemblances héréditaires de caractère ; la qualité du cerveau, sans dénaturer les facultés animiques, influe sur leur mode de manifestation et d'exercice ; ajoutons que la sympathie des âmes est, dans les plans divins, une des conditions de formation du groupe familial. Disons enfin que, dans les sociétés incohérentes surtout, la maxime *tel père*, *tel fils* souffre de trop nombreuses exceptions pour qu'on l'invoque à l'appui du système athée qui ferait de notre âme le résultat fatal d'une copulation charnelle.

On le voit, si la psychologie de Fourier, réduite aux douze passions radicales ou primordiales, a besoin d'être complétée, dans ces limites restreintes, elle est conforme à la nature. Le côté faible et même désastreux pour la propagation de la théorie phalanstérienne, c'est le développement exagéré de l'amour et l'amoindrissement correspondant de la famille dans les institutions sociétaires. Nous sommes chargé de corriger ce double vice, et nous n'abandonnerons pas l'analyse de l'attraction passionnelle, sans consacrer deux chapitres spéciaux aux deux passions mineures ; mettre à la réforme la pleine liberté d'amour, faire à la vie de famille une place respectée dans l'association, tels sont les objets les plus essentiels de la mission qui nous est donnée par le ciel.

DÉTAIL A ÉCARTER.

Fourier était dans le vrai en mettant l'amitié, l'ambition, sous le patronage du sexe mâle, qui en sera le type complet; l'amour et la famille, sous le gouvernement de la femme, car l'épouse, en règle générale, sait aimer plus que l'époux, la mère est plus tendre que le père. Il était encore dans le vrai, en comparant les quatre affectives au point de vue de leur développement successif dans les différents âges. Ce tableau est complété par de charmantes analogies naturelles, qui ne sont pas des comparaisons ni des emblèmes, mais des rapprochements de l'ordre le plus scientifique entre les mêmes phases de la vie, prises dans le végétal et dans l'homme.

Dominance alternative des groupes.

En phase antérieure	ou enfance,	0 à 15 ans,	Amitié,	Bouton.
En phase citérieure	ou jeunesse,	16 à 35 ans,	Amour,	Fleur.
En phase foyère	ou virilité,	36 à 45 ans,	Amour et Ambition.	
En phase ultérieure	ou maturité,	46 à 65 ans,	Ambition,	Fruit
En phase postérieure	ou vieillesse,	68 à 80 ans,	Famille,	Graine.

Les indications d'âge présentées en chiffres dans ce tableau sont calquées sur l'état actuel de l'humanité : elles ne s'accordent pas avec les gradations de l'âge en harmonie sociale, telles que nous les ferons connaître un jour.

Pour être fidèle à la leçon que lui donnait ici la nature, Fourier aurait dû sentir que l'amour, dans son élément sensuel du moins, ne convient pas à la vieillesse, que le royaume du vieillard, c'est la famille, où

il doit apparaître comme une providence respectée. Nous ne faisons pas ici du rigorisme, et nous nous bornons à suivre une inspiration de la nature en disant que le vieillard, éclairant son entourage par son expérience, gardant la dignité de son caractère et reportant ce que son cœur enferme encore d'affections vives sur la compagne de sa vie, si la Providence la lui a laissée, et sur sa nombreuse descendance, se place, en fait de noblesse morale, d'utilité sociale, et même de bonheur individuel, au-dessus du vieux pacha dans son sérail ou de nos vieillards débauchés, exploités, bafoués par des intrigantes cupides. Fourier, prenant exemple sur les mœurs patriarcales et barbares d'Abraham, de David et des musulmans, pose en principe que le vieillard ne renonce pas volontiers à l'amour des sens, que, s'il n'y renonce pas, le créateur a voulu évidemment lui ménager des satisfactions de cet ordre, et qu'il doit exister, au service de la vieillesse des deux sexes, des corporations de jeunes garçons et de jeunes filles tout disposés à remplir une étrange mission, partie par singularité dans les goûts, et partie par dévouement à l'humanité souffrante.

En soutenant cette opinion, Fourier ne tenait aucun compte de la répugnance qu'elle inspire à toute personne qui n'est pas encore fascinée par la théorie phalanstérienne, et cette répugnance est un fait bien considérable. Elle prouve que le désordre des mœurs, régnant encore aujourd'hui en fait, n'est plus accepté du moins par la société française comme un principe. Les amours lascifs des vieillards, d'Anacréon, de Silène, ne choquaient point l'antiquité au même degré qu'ils choquent la conscience moderne. Fourier devait

en conclure que l'humanité marche au progrès par trois voies :—l'action moralisante de l'homme sur lui-même,—l'action de l'organisateur social sur la société,—et enfin l'action plus élevée de la Nature intelligente qui améliore, à chaque génération, le type des âmes humaines. S'il existe encore des vieillards ne sachant pas résister à leurs sens, ni conserver la calme dignité de leur rôle, ce ne sont pas là des types de belle nature. Leurs instincts brutaux sont en contradiction avec l'appauvrissement matériel de leurs organes, et leurs actions sont si peu conformes à la volonté divine, que leurs amours, incapables de produire des rejetons sains et vigoureux, ou demeurent stériles, ou donnent le jour à des êtres étiolés, et, dans tous les cas, poussent vers la mort l'insensé qui s'y abandonne.

Quant à la jeunesse des deux sexes, elle peut assurément éprouver des affections vives pour les vieillards qui en sont dignes, mais ces affections se rapprochent plus du sentiment filial que de tout autre. C'est les dépraver que leur donner un autre caractère. La bizarrerie des sens qui porterait aujourd'hui quelques jeunes gens à rechercher la vieillesse ne serait qu'une maladie exceptionnelle, comme l'humanité en éprouve aujourd'hui. Car Fourier n'a jamais eu le sentiment du progrès de la nature humaine dans son essence. C'est l'homme d'aujourd'hui, avec toutes ses imperfections, toutes ses tares morales et intellectuelles, prises par lui pour des conditions immuables de l'être humain, qu'il voulait faire entrer dans son moule d'harmonie.

AMOUR.

La première jeunesse a généralement de l'amour une conception noble, élevée; elle admet instinctivement que toute âme a, dans l'humanité, son complément sympathique; elle le rêve, le cherche; elle s'enflamme d'avance d'une passion où le cœur a la meilleure part; elle attend la rencontre de l'être prédestiné. Les deux existences doivent se confondre pendant la vie tout entière, enchaînées par la fidélité, par le dévouement mutuel et absolu. La mort même ne saurait briser cette chaîne qui se renouera dans les cieux.

Avec le temps, plus d'une brèche est faite à cet idéal; la société n'en tient pas compte dans sa pratique. Elle ne sait pas unir des âmes, elle marie des positions, des fortunes. Le jeune homme et la jeune fille qui pourraient remplir les conditions exigées par la nature pour un lien d'amour, mais non pas celles qui sont ajoutées par les hommes, languiront dans l'attente et seront portés par leur situation fausse à oublier l'amour vrai pour l'amour éphémère, sensuel ou calculateur.

Il en résulte un désordre assez général, mais qui du moins, et la conscience ici conserve ses droits, est considéré par le plus grand nombre de ceux qui s'y livrent comme un désordre, comme une atteinte aux principes de pureté qui doivent maintenir l'homme au-dessus des espèces animales. On se laisse entraîner, on s'excuse soi-même d'avoir failli, mais on sent qu'on déchoit, et l'on conserve, au fond de son âme, la notion du véritable amour, avec un vague désir de remonter jusqu'à lui.

La théorie de Fourier, et c'est pour cela par-dessus tout que le sentiment de l'humanité l'a rejetée, est venue, non pas augmenter en fait les ravages de l'amour capricieux, matériel ou cupide, ravages qui ne pouvaient guère s'accroître, non pas fournir à chaque pécheur des excuses tirées de sa situation personnelle, mais réhabiliter en principe l'amour inconstant et matériel, en faire la science, en affirmer le dogme, anéantir les remords par le sophisme, inaugurer en un mot le code de la brute, comme on nous l'a dit à nous disciples, et comme l'auteur de ces lignes a fini par en être persuadé.

Pourquoi des esprits droits se laissaient-ils fausser par la théorie de Fourier, dans une matière aussi importante, et au sujet de laquelle les inspirations de la conscience se trouvent confirmées par les désirs poétiques de la première jeunesse?

C'est que la théorie de Fourier renferme, sur l'organisation générale de l'univers et sur l'organinisation future de notre globe, des aperçus grandioses et lumineux, donnant au système, dans tout son ensemble, le prestige qui s'attache aux révélations divines;

C'est que les idées de Fourier sur l'amour dans les générations à venir offraient le caractère, non d'une peinture lascive inspirée par l'instinct de la débauche, mais de conséquences scientifiques, froidement déduites par un esprit loyal et convaincu;

C'est que Fourier, d'ailleurs, avait soin de faire valoir l'impossibilité de donner carrière dans la société actuelle aux amours tels qu'il les comprenait, démontrant par des arguments excellents, quoique trop exclusivement tirés de l'ordre matériel, les inconvénients de

ce qu'il appelait *liberté d'amour*, au milieu des institutions présentes, réservant l'application de ce principe à un avenir très-lointain, la subordonnant à la réalisation de plusieurs réformes, telles que le travail lucratif assuré aux femmes et les préservant de la vénalité, la vie et l'éducation garanties à tous les enfants par la société. Il déclarait même que, dans le monde *harmonien*, où toutes ces conditions seraient réunies, le signal de la liberté en amour ne serait donné, s'il y avait lieu, qu'après examen et par les maris, pères et tuteurs, gardiens aussi vigilants qu'intéressés de la moralité publique.

Avec ces données, il était facile d'opposer aux adversaires de la théorie une argumentation tellement captieuse que jamais ils n'ont eu le dernier mot en discutant ces matières, et que le genre humain a été préservé de la contagion des amours phalanstériennes, beaucoup moins par le raisonnement que par une répugnance instinctive.

La réfutation des idées avancées par Fourier, en fait d'amour, offrait d'autant plus de difficultés que cette partie même de la théorie phalanstérienne étincelait de vérités neuves, impérissables; qu'il eût fallu, pour être juste, non la rejeter, mais la soumettre au contrôle de la conscience et de la pudeur humaines, pour dégager l'or pur de l'alliage qui le ternissait.

Nous allons essayer de faire ce partage.

En fait d'amour, Fourier a émis, non-seulement des idées vraies, mais des idées éminemment fécondes et salutaires, en affirmant :

1° Que la passion amour, destinée à relier les sexes, en subordonnant le sexe fort à l'influence du sexe le plus gracieux et le plus épuré, doit avoir pour carac-

tère général, non l'asservissement ni la subordination de la femme, mais la déférence du sexe fort, déférence dont il faut chercher, sinon la réalisation, du moins l'idéal, dans la courtoisie chevaleresque.

2° Que l'amour n'est, pour aucun des deux sexes, un moyen légitime de s'enrichir ; que le désintéressement est essentiel à cette passion ; que toute vénalité la flétrit, la dénature, et que le travail des femmes doit être un jour assez rétribué, assez honoré pour que, puisant ses ressources matérielles et sa dignité dans ses œuvres, la femme ne satisfasse dans ses amours, comme l'homme lui-même, qu'un vœu du cœur absolument dégagé de tout calcul.

3° Que les charges prévues du ménage et la nécessité d'y pourvoir ne doivent jamais préoccuper les jeunes gens qui vont s'unir, ni les parents qui les conseillent et les protégent, attendu qu'un état bien ordonné dispense la famille des premiers frais d'éducation qui doivent être avancés par lui, comme des semences dont il recueillera le produit. Laisser l'éducation première à la charge des parents, c'est imposer lourdement le père de famille et lui faire subir une gêne croissante à la naissance de chaque enfant, comme pour le punir de n'avoir pas imité le célibataire égoïste. Laisser les frais d'éducation à la charge des parents, c'est mesurer sur l'aisance des familles la nature et le degré de l'enseignement ; tandis qu'il est d'une justice et d'une sagesse évidente de le mesurer aux aptitudes natives de chaque intelligence enfantine ; —c'est enfin paralyser complétement l'influence providentielle des sympathies et avilir le mariage en lui donnant le caractère d'une association pécuniaire, qui

ne peut se constituer sans actif, puisqu'elle aura presque infailliblement un passif. Cette critique phalanstérienne de nos mœurs est indestructible, et l'avenir en tiendra le plus grand compte.

4° Fourier était encore bien inspiré, en excluant de l'amour le mensonge, les surprises, en exigeant qu'on pût se connaître avant de s'unir. — Déférence pour la femme, désintéressement garanti par l'émancipation industrielle de la femme, et par l'éducation des enfants mise au compte de la société, loyauté parfaite des deux parts, ces caractères de l'union des deux sexes ont été tracés par lui, comme si le Créateur eût guidé sa main.

Louons encore Fourier d'avoir toujours senti, alors même qu'il ouvrait la plus large porte à la licence amoureuse, que la pudeur de l'enfance était sacrée, et d'avoir montré, pour prolonger la sainte ignorance du premier âge, une sollicitude à laquelle les mœurs et les institutions actuelles sont loin d'atteindre.

Louons le d'avoir glorifié la virginité, non cette virginité stérile dans laquelle aujourd'hui languissent, sans profit pour la société, de longues existences, mais la virginité de la jeunesse en sa fleur, le retard courageux apporté à la satisfaction des sens par les adolescents de l'un et l'autre sexe. Charmante conception, qui eût recueilli plus d'éloges si les mots de *vestales* et surtout de *vestels* n'eussent fourni aux esprits légers des prétextes pour la tourner en ridicule.

Où commence l'erreur, et, par suite, la dépravation dans la théorie phalanstérienne de l'amour?

Le système de Fourier, très-riche d'ailleurs en vérités, est vicié dans un grand nombre de ses parties par

les conséquences ou les ramifications de trois erreurs principales.

1° Il a considéré l'attraction, qui prend le nom de *passion* chez l'homme, comme l'unique mobile des actions humaines, mettant de côté la *conscience* qui juge les conseils de la passion, la *volonté* qui se détermine librement; omission grave, car ces deux éléments modifient si bien les impulsions de l'attraction passionnelle, que les actions de l'homme ne peuvent jamais être prédites, à coup sûr et dans tous leurs détails, même par les âmes supérieures à l'humanité. Cette prévision leur serait pourtant bien facile si l'attraction seule agissait sur l'homme avec la rigueur et le caractère fatal de la gravitation qui détermine la chute des corps et le mouvement des astres.

2° Il a considéré les passions de l'humanité comme devant conserver leur état actuel à travers les générations futures. Ainsi Fourier, ne tenant pas plus de compte du progrès moral de l'espèce dans son ensemble, que des progrès moraux de l'individu pendant la durée de sa carrière, appelant à grands cris l'amélioration des institutions sociales, négligeant celle du type humain, a souvent pris des imperfections, propres aux races aujourd'hui vivantes, des tendances grossières, des goûts bizarres, attestant que l'éducation collective de l'humanité n'est qu'ébauchée, pour des besoins essentiels de la nature humaine, qu'il faudrait satisfaire dans tous les temps. Il a prescrit au législateur de les respecter indistinctement et de modeler les institutions sur tous les désirs actuels de l'homme, ces désirs étant justifiés suffisamment par le fait seul de leur existence. En croyant prêcher le respect de la na-

ture humaine, Fourier n'a prêché plus d'une fois qu
le respect de ses maladies, et la conservation, non de
tous ses organes, mais de toutes ses infirmités.

3° Il a cru, cette erreur naît immédiatement de la
précédente, que la transformation du globe, c'est-à
dire la suppression de la misère et de l'ignorance
l'inauguration d'un régime universel d'harmonie, pré
sentait une extrême facilité et pouvait s'opérer en pe
d'années, au moyen d'un groupe de disciples et d'u
autre groupe de millions. La réalisation de l'harmoni
sociale est facile si les hommes d'aujourd'hui sont de
éléments d'harmonie ; mais s'ils ont besoin, comm
nous en sommes profondément convaincu, de s
transformer, de s'harmoniser eux-mêmes, s'ils son
ignorants, grossiers, cupides à ce point que, san
parler des luttes politiques, le commerce, chez eux
dégénère en vol et en trahison, l'amour en prostitutio
et en orgie, que ferez-vous en les accumulant san
précaution dans un phalanstère, si ce n'est concentre
la contagion? Fourier, guidé en cela par la nature e
la vérité, avait conçu nettement qu'une société transi-
toire, intermédiaire, baptisée par lui *Garantisme*, de-
vait se placer entre la Civilisation actuelle et l'Har-
monie, comme phase de demi-association, donnant
aux intérêts matériels, non pas une pleine satisfaction
par l'association universelle, mais des garanties contre
la banqueroute, l'agiotage, la concurrence effrénée,
garanties assurées principalement par l'intervention
d'une administration forte et protectrice, période con-
servant encore, en grande partie, la séparation des
ménages pour le travail domestique.

Cette conception, qui eût dépouillé le système de

Fourier de son caractère fantastique si on l'eût présentée au monde comme le but immédiat des efforts de l'école phalanstérienne, a été dédaignée par Fourier. Bercé de ce rêve qu'il devait lui-même, de ses propres mains, réaliser l'harmonie entière, non pas en France seulement, mais sur le globe, il a, dans ses écrits, précisé des dates pour la réalisation du premier canton sociétaire — la fondation d'un gouvernement pour l'Europe harmonisée — l'adhésion des barbares et des sauvages au nouveau régime — la création de l'administration *sphérique*, ayant son siége à Constantinople, toutes merveilles enfantées en quatre ou cinq années. Cette perspective fabuleuse le séduisait tellement qu'il a détruit les manuscrits consacrés par lui à la description complète du *Garantisme* et des moyens d'y introduire graduellement l'humanité.

Si l'on rétablit ce principe, méconnu jusqu'ici par Fourier et par son école,

Que la Providence exige, indépendamment des améliorations sociales, très-brillamment et très-fidèlement décrites dans la plus grande partie des œuvres de Fourier,

Une amélioration de l'individu, opérée par lui-même.

Une amélioration de la race humaine, conservée dans ses facultés physiques, morales et intellectuelles fondamentales, mais épurée dans toutes ses tendances,

On sentira la nécessité d'ajourner les plus splendides effets de l'Harmonie jusqu'au moment où l'espèce humaine en sera digne, et de concentrer tous les efforts des âmes de bonne volonté sur la réalisation du régime intermédiaire, seul possible. D'assez

longues déceptions doivent l'avoir prouvé à tous et aux phalanstériens les premiers.

Ignorance des conditions de l'amélioration individuelle, ignorance des conditions et de la nécessité de l'amélioration générale, impatience de réaliser subitement un degré d'harmonie dont la terre n'est pas encore capable : voilà les trois omissions qui ont engendré le vice le plus répulsif de la théorie, c'est-à-dire la grossièreté, le matérialisme du système phalanstérien en ce qui touche les relations d'amour.

Si les passions humaines, dans leurs aspirations présentes, sont des éléments d'harmonie auxquels nous ne saurions porter atteinte sans commettre un sacrilége, une fois l'être humain parvenu à l'âge où l'amour lui est permis par la nature, il doit suffire, pour déterminer ce que l'amour doit être, de déterminer ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il conseille. On constatera que, si l'amour exclusif et fidèle est le rêve de la première jeunesse et doit demeurer, Fourier le concède, le dieu de certaines âmes, pendant tout le cours de leurs vies, il est des hommes et des femmes qui se lassent bientôt des objets de leurs affections et sont poussés au changement, aux engagements successifs ; d'autres même ne trouvent de saveur qu'aux intrigues compliquées, à la pluralité simultanée des amours. Si Fourier, en nous présentant ce tableau, ne l'avait offert que comme une esquisse du temps présent, un fidèle portrait d'une société qui n'a pas réalisé encore les conditions de l'amour pur, il eût été dans le vrai, comme l'est Georges Sand, dans ces lignes de *Lélia* que nous reproduisons comme peinture de l'état du cœur, et non comme la base d'une théorie.

« A mesure que je vis, je ne puis me refuser à recon-
« naître que les idées adoptées par la jeunesse sur
« l'exclusive ardeur de l'amour, sur la possession ab-
« solue qu'il réclame, sur les droits éternels qu'il
« revendique, sont fausses, ou tout au moins funestes.
« Toutes les théories devraient être admises, et
« j'accorderais celle de la fidélité conjugale aux âmes
« d'exception. La majorité a d'autres besoins, d'autres
« puissances. A ceux-ci la liberté réciproque, la mu-
« tuelle tolérance, l'abjuration de tout égoïsme jaloux;
« —à ceux-là de mystiques ardeurs, des feux long-
« temps couvés dans le silence, une longue et volup-
« tueuse réserve;—à d'autres enfin, le calme des
« anges, la chasteté fraternelle, une éternelle virgi-
« nité.—Toutes les âmes sont-elles semblables? Tous
« les hommes ont-ils les mêmes facultés? Les uns ne
« sont-ils pas nés pour l'austérité de la foi religieuse,
« les autres pour les langueurs de la volupté, d'autres
« pour les travaux et les luttes de la passion, d'autres
« enfin, pour les rêveries vagues de la poésie? Rien
« n'est plus arbitraire que le sens du *véritable amour*.
« Tous les amours sont vrais, qu'ils soient fougueux
« ou paisibles, sensuels ou ascétiques, durables ou
« passagers.—Croyez-moi, Sténio, cette déification
« de l'égoïsme, qui possède et qui garde cette loi du
« mariage moral dans l'amour, est aussi folle, aussi
« impuissante à contenir les volontés, aussi déri-
« soire devant Dieu que celle du mariage social l'est
« maintenant aux yeux des hommes. »

Voilà, précisé dans une page bien écrite, le point de départ des amours phalanstériens. Tous les amours sont bons, tous les types du passé, Alcibiade et Phryné,

doivent revivre et trouver leur cadre dans les institutions de l'avenir. Cette variété, cette promiscuité d'amours qui semblait désordre, devient un élément d'ordre social. Il suffit pour cela de classer les diversités de caractère, de constituer des groupes et des séries, préconisant chacun leur manière de comprendre et de pratiquer l'amour, luttant entre eux de déférence pour la femme, de désintéressement, de loyauté, mais aussi de jouissances, et mettant leur émulation dans le raffinement des plaisirs.

Cette idée séduit, quand on a déja reconnu le caractère lumineux et fécond de la loi sériaire, son importance dans le plan de la Création, sa puissance pour la transformation de l'industrie répugnante et stérile en industrie attrayante et prospère. Et pourtant, cette idée n'est pas juste.

La Série est un principe d'ordre. Elle constate, elle classe, mais c'est un instrument de classification *mathématique*, et, dans la sphère morale, cet instrument ne peut être appliqué utilement que s'il est guidé par la *justice* ou conscience du bien. La méthode sériaire nous permet de ranger par divisions et subdivisions tous les vices et tous les crimes. Fourier a tracé, comme échantillon des maladies sociales d'aujourd'hui, la série des *Banqueroutes*. Un médecin pourra esquisser la série des lésions organiques, et de tels travaux auront leur utilité, car il faut éclairer le mal pour le guérir. En ce sens on peut assurément dresser la série de toutes les déviations, de toutes les hérésies contre nature attachées à l'amour, tel qu'il est encore aujourd'hui, malgré le Christ et les progrès introduits par lui dans notre monde. Mais ces maladies de l'âme

une fois classées, il fallait en chercher le remède, au lieu de les accepter comme immuables et d'en faire la règle de l'avenir.

Un principe passionnel est condamné par la conscience et ne peut entrer que dans la série des vices quand, indépendamment des maux évidents qu'il entraîne dans la société actuelle et dont il est plus difficile qu'on ne croit de le dégager, il énerve l'homme, le détourne du travail par des combinaisons de plaisirs multipliées au préjudice des jouissances du cœur, introduit inévitablement par l'intrigue galante le mensonge, enlève enfin à la majorité des enfants la sollicitude et la tendresse éclairée d'un père.

Accepter comme légitime toute manifestation de la passion, c'est autoriser tout, excepté la violence que la doctrine phalanstérienne n'autorise jamais en principe, mais à laquelle ses maximes conduiraient, car, tout en respectant, à ce qu'il croit, l'homme tout entier, Fourier lui enlève la jalousie, en lui prêtant une indifférence sur l'origine des enfants et sur la certitude de la paternité, qui ne sont pas dans la nature et n'y seront jamais. Des exemples sanglants auraient fini par démontrer dans le phalanstère que tous les caractères n'acceptent pas la mise en commun de l'amour et de la postérité.

La mise en commun n'est pas ce qu'on montre d'abord. L'âme pure qui doit absorber graduellement la contagion des amours phalanstériens est subjuguée par la majesté de la loi sériaire, dont on fait ici la plus fausse application, et ensuite par ce sophisme : que l'amour fidèle demeure, dans cette théorie, le plus élevé de tous; que la liberté donnée à toutes les na-

tures a pour objet de dégager le pur amour d'un grossier alliage et d'introduire plus de sincérité dans les vœux de constance, en dispensant les natures inconstantes de prendre un masque et de simuler, comme à présent, des qualités qui leur manquent.

C'est par cette voie qu'on débute dans l'acceptation de la théorie des amours; mais on ne doit pas s'arrêter là, car il est dans la logique du système d'accepter, de réhabiliter les amours changeants ou multiples, non comme une part faite au feu, comme un mal indispensable, mais pour eux-mêmes, parce qu'ils sont des attractions, et des attractions d'autant plus précieuses qu'elles tendent à répandre plus de jouissances, à nouer plus de liens dans l'humanité.

A ce point de vue, qui est bien celui de Fourier, et auquel tout esprit logique arrive, en suivant sa trace, l'amour fidèle est un amour inférieur, d'un rayonnement limité; c'est l'amour des natures étiolées, les dernières dans la série d'amour où priment les Richelieu, les Lauzun, les Laïs, les Marion, les Ninon, flammes grossières, qui ne pouvaient briller que dans des époques ténébreuses, types élégants parfois, au point de vue de leur siècle dont un juge impartial ne les séparera pas, mais que la société de l'avenir condamnerait comme sensuels, cupides ou vaniteux. Fourier, cependant, espérait le retour de ces personnages avec des développements nouveaux en sensualité et en intrigue galante, pour en faire des présidentes et des présidents de Cour d'amour.

Sa théorie a legitimé les amours, simples ou multiples, durables ou capricieux, sous prétexte de respecter la *Série* qui, dans l'ordre moral, classe les faits,

mais laisse à la notion de la justice éternelle la mission plus haute de les juger.

On devait, par une erreur analogue, admettre aussi que le groupe d'amants le plus divin était celui où l'on pratiquait ce que Fourier nomme *phanérogamie*, mot de son invention qu'il traduit ainsi : *fidélité composée*. —La fidélité *simple* est la fidélité vraie dont il fait très-peu de cas; la fidélité *composée* est le lien d'un homme et d'une femme qui demeurent passionnés l'un pour l'autre, tout en associant à cet amour *pivotal* d'autres liens de degrés différents, les uns assez durables et sérieux, les autres de plus en plus frivoles, jusqu'aux simples caprices et *occasions*, qu'on se ferait scrupule de perdre. L'homme se composerait ainsi une gamme, une échelle très-bien assortie de sentiments, et la femme l'imiterait, tout en lui demeurant fidèle *en mode composé*. Une citation de Fourier va déterminer cet idéal :

« Tout caractère de haut titre, bien équilibré, doit « avoir, en Harmonie, des amantes pivotales ou « amants pivotaux, non compris le courant, c'est-à- « dire les amours de passions successives, et le fretin « ou amours de passade, qui sont très-brillants en « Harmonie, vu les passages de légions, d'un et d'autre « sexe. Ils donnent lieu à tous les couples d'amants « de conclure des trêves de quelques jours, lesquelles « trêves ne sont point réputées infidélité. Elles sont « enregistrées en chancellerie de la Cour d'amour. « Chez nous on a ennobli la populace amoureuse, les « titres, bourgeois ou solitones et l'on a avili les offi- « ciers passionnels, les polytones. »

La *populace amoureuse*, les *solitones* sont les gens

qui se bornent à une seule relation d'amour. Les *polytones* doivent en cumuler le plus grand nombre possible.

Ces tableaux ont révolté le sentiment public, mais cette répugnance n'est pas une réfutation acceptée par les esprits nourris de la science phalanstérienne. A ceux-là nous ferons observer, encore une fois, que la Série, dont on peut faire usage tant qu'on voudra pour classer les difformités physiques et morales des sociétés inférieures, ne peut être appliquée aux inspirations des passions de l'homme en Harmonie, qu'après une opération préliminaire de la conscience, ayant pour objet d'admettre ce que la nature épurée admet, de rejeter ce qu'elle rejette ; et que, pour l'âme parvenue à son plein développement, il existe impossibilité morale de cumuler plusieurs épouses, comme il y a toujours eu impossibilité physique de cumuler plusieurs mères pour le même enfant.

Les nuances et les gradations doivent se trouver, non dans les sentiments éprouvés par un homme pour des épouses de plusieurs degrés et de plusieurs titres, ce qui serait une rétrogadation de la civilisation jusqu'au harem, mais dans les sentiments, de plus en plus vifs et chaque jour mieux sentis, de l'âme aimante pour une seule âme, qui sera son complément providentiel.

On voit que dans cette analyse, faite au ton du raisonnement, nous n'avons pas fait entrer en ligne de compte la répugnance de l'humanité pour le dévergondage. Cette répugnance deviendra cependant un élément de réfutation pour tout le monde, quand nous aurons fait observer qu'avec cette règle unique : tous les sentiments sont bons, à la condition de les classer en Série ; on justifie pleinement la prostitution, l'in-

ceste, la sodomie, sans avoir même un seul argument solide contre la bestialité, si elle se produisait aujourd'hui, comme elle s'est produite chez les Égyptiens de Mendès, chez les Hébreux, à leur imitation, et dans certains éléments de la population grecque et romaine.

Non-seulement dans les écrits de Fourier, ces conséquences sont en germe et la logique les en tire, mais lui-même en admet expressément la plus grande partie.

Prostitution. Fourier la supprime dans ses désirs et par des affirmations tranchantes, mais, à côté de ces affirmations, il admet des groupes de *bacchantes* et *bacchants*, *bayadères* et *bayaders*, toujours disposés à se livrer matériellement, sans aucune préférence de cœur, et à consoler par des satisfactions des sens les peines morales de tous les membres de l'humanité, s'ils en éprouvent. N'est-ce pas là de la prostitution ? Non, répondra-t-on. Il y a bien là métier si l'on veut, mais non pas métier lucratif. Les bacchantes et les bayadères se donnent sans contrainte et sans intérêt.

S'il vous faut absolument, pour voir la prostitution dans Fourier, des femmes qui se vendent à beaux deniers, lisez dans *la Fausse industrie*, son dernier ouvrage, ce portrait d'*Orythie*, l'une des sept filles de *Damon*, père de famille harmonien, et vous verrez cette négation radicale de la conscience humaine, qui corrompt la majeure partie de la théorie, conduire l'auteur à contredire sa thèse première du désintéressement dans l'amour.

« Elle est antipathique à la chaîne du mariage :
« fille impérieuse, la plus belle des sept, Orythie a

« pris, en amour, une direction très-philosophique,
« elle est devenue *amie du commerce;* mais avec la
« prétention de régénérer le trafic, fonder *une nou-*
« *velle philosophie du commerce*, alliant constam-
« ment le négoce avec la vertu.

« Son père, pour essayer de l'en détourner, lui fit
« lire Sénèque, sur le mépris des richesses, et autres
« moralistes civilisés qui disent de si belles choses
« contre les *vils métaux nommés or et argent.* Mais
« quand elle eut appris que ces charlatans tenaient
« une conduite opposée à leurs doctrines, et que
« Sénèque, pour sa part, avait pillé et accumulé
« 120 millions, elle jeta avec mépris les livres de
« morale, et jura de suivre la route opposée à celle
« que conseillent ces histrions, ennemis de la nature.

« Elle résolut d'amasser des richesses par la voie
« la plus prompte, d'embrasser le commerce, et adop-
« ter la branche la plus honorable qu'interdisent les
« moralistes. Avilisseurs du sexe féminin, ils veulent
« que la femme paye l'homme pour le décider à coha-
« biter avec elle. Orythie résolut de ne jamais payer
« aucun homme, et se faire au contraire bien payer par
« eux; ne se donner qu'à beaux deniers, comme font
« les épouseurs civilisés, qui exigent strictement la
« somme demandée.

« Orythie méprise toutes les faussetés mercantiles
« protégées par les philosophes, surtout la vente de
« sa conscience et de son vote; négoce honteux qui
« est le résultat inévitable du système représentatif
« prôné par ces sophistes.

« Ennemie des ruses d'agiotage, frelatage et trom-
« peries ignobles, Orythie ne veut commercer qu'en

« restant fidèle à la vérité et à la liberté ; elle négocie « ses appas, qui ne sont point trompeurs ; elle les en- « gage à loyer, à terme, et jamais en cession perpé- « tuelle, en aliénation ou mariage indissoluble.

« Elle tient religieusement ses promesses ; a-t-elle « traité pour une semaine, elle est strictement fidèle « une semaine.

« Elle allie toujours la justice et la vertu au com- « merce ; elle proportionne les prix à la fortune con- « nue des amants admis. Elle fait des concessions « gratuites, dont s'honorerait toute faquiresse ; aussi « les vieillards, émus de ses vertus, l'ont-ils surnom- « mée *chevalière de miséricorde, régénératrice des* « *saines doctrines du commerce* ; plusieurs l'ont « inscrite pour des legs.

« Elle prétend qu'il n'y a point de sots métiers, « qu'il n'y a que de sottes gens ; elle pense, avec « Napoléon, que les philosophes civilisés n'ont rien « compris au commerce, et qu'il est bien plus hono- « rable de commercer sur ce qui est à nous, en pro- « priété naturelle, en don de nature, que sur des « denrées et farines qui appartiennent au public, et « dont les accapareurs privaient le public pour les « vendre à double valeur au peuple qui les avait pro- « duites.

« Après quatre années de commerce, son dernier « inventaire s'élevait à 540,000 fr., elle atteindra « 600,000 fr. sous peu de mois, car sa beauté, ses « vertus et sa haute renommée attirent à elle tous les « potentats et les crésus. Elle sera millionnaire dans « peu d'années, parce qu'elle a beaucoup d'ordre.

« Son père, en voyant de si beaux inventaires, dit :

« Je l'avais dissuadée de prendre cet état ; mais tout
« considéré, avec sa nouvelle philosophie, elle n'est
« pas la plus sotte de mes sept filles. Elle sait ennoblir le commerce, elle est digne de fonder une nouvelle secte de *commerce archiphilosophique.* »

Inceste. La théorie de Fourier, impuissante à condamner ou à prévenir tout acte dont l'homme peut tirer un plaisir quelconque, si brutal et avilissant qu'il puisse être, ne peut nous présenter l'horreur attachée à l'inceste que comme un résultat de nos habitudes et de nos lois, habitudes et lois bien regrettables sans doute, s'il faut en juger par cet extrait de *la Phalange*, de janvier 1849 (*Publication des manuscrits de Fourier, page* 12) :

« Les hommes de toutes les races créées furent « exempts de préjugés à l'époque de leur création et « ne songèrent nullement à déclarer crime la liberté « amoureuse. Leur vigueur et leur longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, *aux incestes* et aux coutumes les plus lubriques. Lorsque « les hommes avaient, en terme commun, 128 ans « d'existence et par conséquent cent années à donner « à l'amour, comment aurait-on pu leur persuader, « comme aux benoists civilisés, qu'ils devaient passer « les cent années d'amour avec la même femme sans « en aimer d'autre? »

Cette société primitive a laissé, d'après Fourier, des vestiges dans l'île d'Otahiti, où elle a failli se perpétuer. Laissons parler encore l'auteur (*Même numéro de la Phalange, page* 19) :

« J'ai dit qu'on aurait pu trouver, à Otahiti, la « société primitive dans son plein, dans sa seconde

« phase (série d'âges gradués). Cela aurait eu lieu si « l'île eût été deux fois plus grande et égale en surface « à l'île Majorque. Dans ce cas, la Création y aurait « donné beaucoup plus d'espèces d'animaux et de « végétaux ; leur variété aurait favorisé le développe- « ment des séries passionnelles ; leur mécanisme eût « été garanti par quatre préservatifs, qui manquèrent « bientôt chez les hommes primitifs :

« 1° Par l'absence de bêtes féroces et venimeuses ;

« 2° Par l'absence de voisins dangereux et belli- « queux ;

« 3° Par la coutume des repas copieux ;

« 4° Par la coutume *de l'infanticide* qu'on y a « trouvée établie.

« Ces quatre circonstances, qu'on a trouvées réu- « nies à Otahiti, y auraient infailliblement produit le « mécanisme primitif, les séries passionnelles simples, « si l'île avait été plus grande et plus variée en pro- « ductions. Ainsi le salut du globe a tenu à peu de « chose en cette affaire, » etc., etc.

Cette justification de l'infanticide a été déjà opposée aux disciples de Fourier par un organe de la presse périodique. Nous avons répondu par de vaines subtilités, en déplorant, au fond de l'âme, que Fourier eût écrit ce passage, mais nous jetant dans les interprétations et les distinctions pour le disculper, parce que nous sentions qu'il y avait, dans l'ensemble de son système, des vérités essentielles de premier ordre injustement méconnues, et que nous craignions de trahir la défense de ces vérités en frappant une ligne quelconque de Fourier d'un désaveu absolu. Il nous fallait apprendre, du temps et de la réflexion, que la part du mal

et du bien, du vrai et du faux, peut être aisément faite, et que la théorie d'amour de Fourier doit être amputée comme un membre gangrené, capable de corrompre le corps tout entier.

Une apologie, ou, si l'on aime mieux, une excuse pour l'INFANTICIDE! cette contradiction de Fourier avec lui-même paraîtra plus surprenante encore que son portrait complaisant et facétieux de la prostituée Orythie. L'infanticide, c'est la violence, le crime sanglant, bien inconciliable avec ce principe que nul être humain ne doit être violenté. Mais la Providence a voulu que Fourier signât ce passage, pour enseigner aux hommes que la licence complète de l'amour sensuel conduit au mépris absolu de la créature humaine, et que les excitations de la débauche amènent insensiblement celles du meurtre.

Sodomie. Fourier n'a pas admis explicitement les relations contre nature, dans le sexe masculin, mais il ne les a pas réprouvées; il en parle avec indulgence, comme d'un goût bizarre, et ne les justifie qu'indirectement, par l'apologie qu'il fait des goûts bizarres en général, des *vilains goûts*, c'est son expression, et de leur importance comme lien social.

Il est plus explicite, en ce qui touche les femmes, les écolières de Sapho, qui cherchait l'amour dans son propre sexe :

« Dans toute gamme passionnelle, » dit-il, en établissant une correspondance entre les tons de la musique et les degrés d'amour ou d'amitié, « un « accord heptamode, ou septième, est toujours une « sorte de déviation, un empiètement sur les attributs « d'une autre passion; par exemple, en amour, il y

« a *ultragamie* entre deux femmes *saphiennes*. Ce « lien sort des attributions de l'amour, qui comprennent les unions bisexuelles. Dans ce cas les deux « ressorts de l'amour engrènent dans la passion d'a-« mitié ou affection unisexuelle. »

Avant nous la presse a dénoncé tous ces textes, mais presque toujours elle servait ainsi une tactique, et se préoccupait moins d'un danger moral à prévenir que d'une école, d'un parti naissant à flétrir, que d'un rival d'influence à neutraliser. Jamais ces citations n'ont été produites par un homme aussi dévoué que nous aux vérités que l'humanité doit extraire de la théorie de Fourier quand elle en aura sévèrement sondé et purifié toutes les parties.

Sa théorie d'amour ne vivra pas, pas même comme une hypothèse réservée à l'examen et à la décision de l'avenir. Si plausible que fût cette réserve, la conscience publique ne s'en est pas payée et le Créateur n'a pas voulu que sa créature fût pervertie par ce sophisme. La solution des questions qui touchent à l'amour ne peut être laissée en suspens, attendu que les sens ne se taisent pas, qu'ils plaident avec plus ou moins de vivacité, suivant les natures, mais avec persistance, la cause de l'orgie. Fourier célèbre un régime d'amour qu'il déclare divin dans une société meilleure, et pernicieux aujourd'hui. Pourquoi? par des raisons presque toutes étrangères à la conscience et à la dignité humaines, telles que les malheurs qui résulteraient de la jalousie, passion inférieure que les bacchants et bacchantes, faquirs et faquiresses, bayaders et bayadères ne connaîtront plus—les embarras pécuniaires amenés par la naissance des enfants—les

maladies contagieuses propagées aujourd'hui par toute la terre, etc.

Cela veut dire qu'au fond la pluralité des relations d'amour n'a rien de blâmable, et s'il faut attendre une organisation sociale nouvelle, ou même de nouvelles générations, pour lâcher pleinement la bride à tous les instincts, à tous les appétits sensuels, un phalanstérien qui arrive, ou croit arriver à prévenir, en ce qui le concerne, les inconvénients matériels de la licence, a le droit de se dire : la société de l'avenir est réalisée quant à moi, dans mon rayon, dans ma sphère. Dieu ne défend aucun plaisir, et si celui-ci ne me coûte pas trop cher, inaugurons chez nous le nouveau monde.

Nous ne voulons pas tolérer, dans cet examen, le moindre atome d'injustice. Nous avons dit en le commençant que Fourier débutait, dans ses considérations sur l'amour, par des idées justes, et nous les avons énumérées. Il a raison d'imposer à l'amour la loi d'être courtois, désintéressé, véridique, et d'ajouter que l'émancipation industrielle de la femme, ainsi que l'avance des frais d'éducation par l'État, permettront le développement d'une affection entre les sexes, à peu près inconnue actuellement ; mais cette affection sera l'amour de chaque homme pour sa compagne, de chaque femme pour son époux ; cet amour pur admettra l'union des sens et la raffinera, mais en faisant des sens les esclaves du cœur et en conservant dans ses satisfactions, ce respect de la créature de Dieu que Fourier mettait en oubli. N'aurait-il pas dû, en parlant des rapports contre nature, être forcé à les condamner, à les flétrir, n'eût-ce été qu'en songeant

aux lésions d'organes et aux déplorables infirmités qui en sont la suite!

La véritable harmonie des cœurs est ennemie de l'orgie comme du célibat; elle aime à compléter toute nature par une nature de l'autre sexe, attendu que l'homme et la femme réunis constituent seuls devant Dieu l'être humain tout entier.

Quand les créatures sympathiques se seront mutuellement reconnues, rapprochement auquel les mœurs actuelles apportent des obstacles souvent invincibles, l'union se perpétuera, garantie des atteintes de l'âge par la consolidation du lien moral et par la richesse des souvenirs. S'il arrive un jour que cet amour perde la notion de la jalousie, ce ne sera point qu'il ait cessé d'être exclusif, c'est que les unions formées par la Nature et Dieu seront trop respectées de tous pour que les femmes, qui ne peuvent pas, dans nos grandes villes, sortir le soir, ni s'engager impunément dans la foule, aient encore besoin de se défendre ou d'être défendues contre une galanterie insultante. L'amour se personnifiera pour chacun dans un seul être, et le cœur, élargi par une éducation généreuse, saura, sans s'épuiser, verser encore des trésors d'affection pure sur la famille, les amis de tous les sexes, de tous les degrés, les compagnons d'art et d'industrie, les concitoyens, l'humanité.

SENTIMENT DE FAMILLE.

En ce qui touche la famille, Fourier n'a commis qu'une faute grave en théorie : comment a-t-il pu dire

que les groupes mineurs (amour et famille) sont moins nobles, *parce que le matériel y domine?* Cela reviendrait à soutenir que la femme, âme de ces deux groupes, est moins noble et plus matérielle que l'homme, âme de l'amitié et de l'ambition. Cette assertion est tout à fait contraire à l'appréciation de Dieu, et ne prouve qu'une chose, attestée au reste par tous les écrits de Fourier, c'est que, personnellement, il sentait faiblement le sentiment de famille, avouant plusieurs fois, dans ses ouvrages, qu'il n'aimait pas la societé des enfants.

Elle prouve encore que Fourier, comme théoricien, ne comprenait de l'amour, il l'a également avoué, que le côté matériel.

Les quatre affectives sont également nobles. La famille est un admirable principe de dévouement; l'amour bien compris est tout ce que l'espèce humaine peut ressentir de plus divin, et la femme est un être plus élevé que l'homme sur l'échelle universelle. Elle est faible, au point de vue matériel, dépourvue dans son corps, et même dans son esprit, de cette énergie propre aux actes et aux conceptions du sexe masculin; moins apte que lui à la science humaine, elle y paraît encore au-dessous de ce qu'elle est réellement, parce que la société l'étouffe et la comprime au lieu de la développer par une éducation bien entendue, et qu'on l'avilit par la sujétion et la misère. Mais elle est plus près de Dieu que l'homme,—au point de vue physique, en ce quelle est plus riche d'électricité et de tous ces fluides, agents de communication de l'humanité avec les puissances supérieures,—au point de vue moral, en ce qu'elle est plus riche d'amour, et que l'amour

est le lien de la création. Si la femme arrive rarement à ces découvertes de la science terrestre que l'homme achète par le labeur de sa tête et de ses bras, elle est mieux disposée que lui à ces découvertes d'ordre bien supérieur, qui procèdent de l'inspiration; elle y deviendra de plus en plus propre, à mesure que la nature humaine se perfectionnera et que le rôle providentiel de chacun de ses éléments se dessinera mieux.

En dépréciant le sentiment de famille, Fourier cédait à des considérations temporaires, produites par l'état social particulier dans lequel il vivait. Il sentait que la famille, comprise d'une manière étroite, était un obstacle aux développements sociaux, à l'extension brillante du principe d'association. Il était choqué en outre du caractère de contrainte qui règne dans la composition de la famille, dont les éléments, immuables tant que dure notre vie, nous sont imposés par la nature, sans aucun égard pour nos sympathies ou antipathies, et ne peuvent être ni librement choisis, ni librement quittés, comme les objets de notre amitié, de notre amour, comme les auxiliaires de notre ambition, c'est-à-dire de notre travail; l'ambition, telle que Dieu la veut, n'étant que le zèle pour l'industrie, organisée avec une certaine hiérarchie.

Mais il existe, entre l'union de la famille et les plus magnifiques développements sociaux, une conciliation que Fourier n'a pas assez cherchée, sacrifiant la famille à la société, presque autant qu'on avait sacrifié, sous ses yeux, la société à la famille. Quant au rapprochement incohérent et forcé, sous le même toit, de plusieurs personnes unies par le sang et non par la

sympathie, c'est là, pour le groupe de famille, une imperfection temporaire, résultat de l'enfance de l'humanité. Toutes les affections sont libres dans les êtres d'un raffinement supérieur. Après chaque vie terrestre, les âmes se retrempent dans un monde plus élevé, plus voisin de Dieu, où le groupe de famille est formé par la sympathie, ou par l'attraction, comme tous les autres. Les âmes se choisissent pour ces liens, ou plutôt elles sont attirées à les former avec tels ou tels êtres de préférence, en vertu des affinités de leur essence. La sympathie native dans les familles est réservée sur terre à l'humanité, quand l'humanité s'épurera. Les relations de famille, résultant des relations d'amour, en prennent la teinte et ne peuvent être libres, quand l'amour est remplacé par des liens de cupidité, d'habitude, ou de prétendue convenance. La sympathie complète et pure entre le père et la mère doit attirer des régions supérieures d'autres âmes sympathiques destinées à devenir leurs enfants.

Tant que la famille donnera des résultats éloignés de l'harmonie naturelle, le conflit des intérêts et des caractères doit être prévenu et peut être, en grande partie, pallié par de meilleures institutions. Les souffrances que le progrès de l'organisation sociale ne pourra guérir à lui seul seront acceptées, principe peu phalanstérien, mais conforme à la notion éternelle du bien, comme des occasions d'amélioration intérieure, d'épreuves et de sacrifices individuels devant contribuer à l'épuration et au progrès vers Dieu de toutes les âmes.

Sauf les rectifications que nous venons de faire, les idées émises par Fourier, sur ce chapitre, ont été saines

et vraies. Son système, appliqué littéralement, conduirait à l'anéantissement de la famille, promptement absorbée dans le mélange sans nom des âges et des sexes ; mais cette conséquence résulte uniquement de ses erreurs sur l'amour. Il est facile de comprendre qu'en dénaturant cette passion, source de la famille, on dénature et on dissout la famille entière, quelle que soit la justesse du point de vue sous lequel on l'envisage elle-même. Le père et la mère sont d'abord amant et amante, et l'on ne sauvera pas la famille, on n'y fera pas régner l'ordre, si les liens d'amour, abandonnés aux caprices de la sensualité, doivent se nouer, se rompre, se croiser chez l'homme, comme dans certaines espèces animales.

Fourier classe le sentiment de famille parmi les douze passions radicales. C'est l'une des affectives. Elle est justement considérée par lui, ainsi que l'amour, comme développée à son plus haut degré dans le sexe féminin, à qui la suprématie appartient naturellement dans les relations d'amour et de famille, l'homme ayant le pas sur la femme dans les relations d'amitié et d'ambition, ou d'organisation industrielle hiérarchique.

Entre l'amour et la famille, Fourier constate cet autre rapprochement, que, sous l'influence de ces deux passions, le fort s'incline devant le faible. En amour, il faut que l'homme courtise la femme ; dans la famille, une inversion analogue, mais non pas identique, se présente. La famille est formée surtout dans l'intérêt de l'enfant. Il n'y commande pas directement, mais il ne doit pas y être comprimé. La conservation et le développement de sa frêle nature constituent la

mission des père et mère, qui trahissent le mandat de la Providence en exerçant sur lui des sévérités sans objet, en le considérant comme un esclave, né pour leur procurer le plaisir d'être obéis. C'est dans cet esprit qu'il faut interpréter l'idée de Fourier : le ton véritable du groupe de famille, c'est la condescendance des plus âgés pour les plus jeunes, des parents pour leur progéniture. Il serait faux et dangereux d'en conclure que l'enfant doit régner en maître, que ses caprices sont des lois du ciel, et que le père ne peut jamais s'égarer en se complaisant dans sa progéniture, au point de la flatter en tout et de lui montrer cette complaisance servile, appelée *gâterie* par la langue de tout le monde.

L'instinct paternel et maternel d'aujourd'hui ne doit pas être considéré, plus que l'amour, comme un sentiment parvenu, dès à présent, à son progrès définitif. Il s'est épuré, dans une immense proportion, depuis les premiers siècles de notre terre, et les parents chananéens ou carthaginois, qui brûlaient leurs enfants tout vifs, afin d'obtenir quelque faveur du dieu Moloch, avaient le cœur autrement organisé que les pères et mères de notre temps. Le sentiment maternel et paternel doit se perfectionner encore, gagner en tendresse et en dévouement, en même temps qu'en fermeté et, s'il se peut, en clairvoyance. A cette épuration du sentiment dans le genre humain concourront les efforts de tous les parents disposés à respecter, à favoriser l'être faible qui leur est confié, dans l'épanouissement de toutes ses facultés, mais prêts à réprimer au besoin et ne comptant pas sur les fantaisies de leur enfant, comme sur une révélation divine, à laquelle ils doivent

abandonner aveuglément le soin de former son corps et son âme.

Avec la vigilance des parents, agissant de leur mieux pour remplir une haute mission providentielle, doivent converger les réformes sociales, auxquelles Fourier, ici comme partout ailleurs, attribuait une valeur trop exclusive, mais dont nous sommes loin de vouloir contester l'efficacité, l'urgence. Il a parfaitement décrit les avantages de l'éducation collective, le développement des crèches, salles d'asile, écoles professionnelles et autres institutions qui peuvent, dans une société meilleure, initier les enfants au travail et à toutes les nécessités de la vie, sans les séparer de la famille. Il a montré combien les attractions naturelles de l'enfant simplifieraient la tâche de l'instituteur, si on connaissait l'art de les utiliser. C'est seulement à propos de l'enseignement que ces détails trouveraient leur place naturelle.—Nous les ajournons.

Fourier est encore dans le vrai quand il demande que la mère de famille soit affranchie, par un régime d'association, d'une foule de corvées où son existence est usée sans profit, quand il insiste sur la nécessité de reporter sur la société les frais d'éducation, si onéreux pour les père et mère, quand il indique la possibilité de prévenir ces cruelles séparations qui s'appellent entrée à l'école, au pensionnat, au collége, et de concilier pour les jeunes générations la vie de famille avec l'apprentissage de l'agriculture, du travail domestique, de l'industrie, des sciences. En un mot, il eût admirablement traité la question de la famille, s'il avait aussi bien compris et résolu le problème de l'amour.

Mais, pour protéger la famille, il faut d'abord qu'elle

existe, et les mœurs *phanérogames* que Fourier présente, non comme une exception dans l'humanité, mais très-formellement, comme la destinée des deux tiers *au moins* des femmes, suppriment, à l'égard de la filiation paternelle, non-seulement toute espèce de certitude, mais toute base pour des présomptions, même légales. Répétera-t-on sérieusement qu'en Harmonie, la terre étant au grand complet de population, la durée de la vie humaine étant prolongée par le bien-être universel, les naissances deviendront plus rares; que les femmes seront rendues inféconds par l'habitude du luxe, effet produit dans les fleurs doubles de nos jardins qui perdent leurs organes reproducteurs transformés en pétales par la culture, effet produit chez les bestiaux, qu'une nourriture trop succulente empêche de concevoir, et soutiendra-t-on, par analogie, que la femme, semblable à la fleur double ou à la jument de race, n'enfantera plus sans s'y préparer par un changement de régime?—Que le nombre des naissances soit petit ou grand, l'intérêt de constater la filiation reste le même; la stérilité produite par la vigueur n'est pas un fait assez démontré pour qu'on y compte. Avec quel avantage ces hypothèses ne seraient-elles pas remplacées par la fidélité de l'homme à la femme, de la femme à l'homme, fidélité destinée à devenir beaucoup plus attrayante qu'on ne le pense, quand la société facilitera, autant qu'elle les entrave, les unions vraiment sympathiques et désintéressées.

La conclusion pratique de nos observations sur les sentiments d'amour et de famille, c'est que le phalanstère, tel que Fourier l'a conçu, ne doit pas se réaliser, et que le principe inattaquable de l'association prendra

des formes différentes de celles qu'il a précisées. Les phalanstériens disaient : l'association, la vie collective d'abord, les convenances de la famille ensuite. Il faut retourner la proposition et dire : les mœurs dignes et pures, la sainteté du foyer d'abord, le développement de l'association ensuite. On doit produire en grand, avec toutes les économies que le régime sociétaire procure, en ce qui touche les approvisionnements, la conservation des denrées, la production agricole, industrielle, etc. Rien n'est à retrancher de ce que Fourier enseigne, quant à l'emploi des machines, mises par l'association au service de tous, quant à la suppression des commerçants intermédiaires inutiles, et autres parasites sociaux. Il y a plus, et l'on doit tirer grand parti dans l'avenir de l'organisation du groupe de travailleurs, tel qu'il le dépeint, avec tous les éléments d'enthousiasme qu'il y a placés, spécialement avec la rivalité des deux sexes, réunis dans un grand nombre de travaux.

Mais à cet idéal on ne peut arriver que progressivement. Pour quiconque a souci de la dignité humaine, spécialement de la dignité de la femme, gardienne de la pureté sociale qui n'a pas le droit de s'avilir, même volontairement, le rapprochement permanent des sexes n'est pas admissible. Sortons un peu du monde des illusions, regardons ce qui se passe en tout lieu, sous l'inspiration de la nature non disciplinée, nous verrons que le danger de la contagion morale et matérielle commence dès l'enfance.

Assurément il y aurait excès de rigorisme à séparer complétement les enfants des deux sexes qui doivent se rencontrer, non-seulement dans la famille, mais dans

des réunions plus vastes, surveillées par elle. Nous ajouterons que, dans un grand nombre de travaux, les filles et les garçons doivent être mis en présence, comme ils le sont déjà dans les salles d'asile et les catéchismes, c'est-à-dire comme deux groupes formant contraste, spectateurs de leurs efforts mutuels et se renvoyant une émulation réciproques—mais sans mélange et sans contact.

Il faudra conserver le même principe dans les relations d'adultes, tout en donnant aux réunions générales, telles que bals, spectacles, concerts, ou travaux agricoles d'ensemble, une place plus grande que dans l'existence des enfants. Les deux sexes doivent se rapprocher comme coopérateurs industriels; ils doivent se voir assez facilement pour que les sentiments d'amour et d'amitié puissent éclore; mais le mélange sans règle et sans limite que Fourier voulait introduire ne saurait être accepté. La seule concession à faire, c'est que le progrès de l'espèce humaine, en fait de décence et de dignité, peut rendre, avec le temps, bien des précautions superflues, et permettre, en vue du travail comme des plaisirs purs, une facilité de rapprochement beaucoup plus grande qu'aux débuts de la réforme sociale. Mais cette liberté doit être achetée par une éducation morale qui fait aujourd'hui défaut, qui fera défaut longtemps encore, et l'humanité, une fois entrée dans sa véritable voie, attachera toujours plus d'importance à la dignité des mères de famille, à la pureté des enfants, qu'aux avantages matériels résultant de telle ou telle combinaison sociétaire.

Ce que nous disons des relations des sexes dans l'association s'applique tout spécialement à la table. Fourier, dans son amour de l'économie et de l'unité d'or-

ganisation, n'est cependant pas allé jusqu'à proposer aux habitants de son phalanstère la vie de dortoir. Il aurait pu, se plaçant au point de vue exclusivement matériel, calculer combien d'épargne sur le régime actuel de morcellement une grande association pourrait faire, en supprimant complétement les logements individuels, en donnant aux hommes, femmes et enfants des dortoirs immenses, éclairés, chauffés suivant toutes les règles de la science.

Fourier n'a pas tracé ce tableau. Il a senti que la nature humaine répugnerait absolument à ce casernement universel; il a décrit, dans le phalanstère, les logements individuels ou de famille, communiquant avec les salles de réunion générale, mais ne se confondant nullement avec elles.

Il résulte aussi de sa théorie, loyalement comprise, que le repas en commun n'a rien d'obligatoire pour personne, et que l'on peut s'en isoler pour des repas de famille, d'amitié, de corporation, auxquels des salles particulières seront réservées.

Mais le réfectoire n'en est pas moins la règle générale, non pas imposée, mais établie par l'architecture du phalanstère, par la préférence évidente de l'auteur, et par la logique de tout son système.

Eh bien, la société actuelle, composée avant tout de familles, et qui tient à cette organisation comme à une question fondamentale d'existence, considère le repas comme le lien de la famille. Chacun veut être chez soi, en principe général, exceptionnellement en repas public, si bien que, retournant la proposition de Fourier, nous disons : la famille a repoussé l'enseignement de la doctrine phalanstérienne, littéralement

conservée; elle entrera volontiers dans un système d'association qui respectera sa vie intérieure, spécialement son foyer et sa table, sauf à ménager aux repas d'amis, de corporations, aux réunions plus vastes encore, des facilités qui n'existent pas aujourd'hui.

La vie de famille ne doit pas faire obstacle à la formation de grandes associations pour achat, conservation de denrées, préparation d'aliments, travail collectif, mais elle restera la base de la vie humaine, et tout ce qui compromettrait son existence sera écarté avec le plus grand soin, les richesses morales devant passer avant les autres.

Écarté, disons-nous, écarté par qui? Fourier, ne laissant dans l'âme individuelle aucune place au gouvernement de soi-même, ne devait laisser, pour être logique, aucune place au gouvernement de la société. Le gouvernement phalanstérien, sauf un rôle transitoire qui lui était accordé dans le *garantisme*, a pour mission d'éclairer, de répandre la lumière, de donner des indications sans agir, l'attraction, mobile envoyé par Dieu, devant faire le reste. Mais l'homme n'a pas seulement en lui des passions qui le poussent aveuglément, il n'a pas seulement une intelligence pour examiner, juger, éclairer, en un mot, sa vie intérieure. Il a le pouvoir limité, mais le pouvoir réel, d'entraver l'essor de la passion, c'est-à-dire de lui résister, non pas toujours en vertu d'une passion plus forte, mais aussi en vertu d'une passion plus noble et plus élevée. Les nations doivent avoir aussi leur volonté collective, c'est le gouvernement. Se formera-t-il, à tous les degrés de la hiérarchie universelle, par l'élection seule?

L'élection ne confère aucun pouvoir. Elle est impuissante à créer des autorités, elle les constate seulement. C'est la Nature qui fait des maîtres ; maîtres en intelligence, maîtres en vertu, maîtres en rouerie, suivant le caractère de chaque temps et de chaque pays. Celui-là régit, que la Providence a fait le plus fort. Cette force qui, dans une époque de calme et de raison, doit consister, non dans l'art de dominer et d'exploiter les événements, mais dans la supériorité de l'âme, l'élection ne la donne jamais et ne peut être appelée qu'à la constater, ce dont elle s'acquittera plus ou moins bien, suivant l'état moral et intellectuel des électeurs.

Or il se passera des générations avant qu'il existe un corps électoral capable d'apprécier et de proclamer les qualités nécessaires à un directeur du globe, et même, sans aller si loin, d'une nation comme la France.

Les idées de Fourier sur la compétence universelle de l'élection, sur son application future à tous les degrés de la hiérarchie, depuis le moindre groupe de travailleurs jusqu'à l'administration de la terre entière, sont vraies ; mais elles sont vraies comme un idéal réservé à l'avenir, et qui ne conduira, si on veut le réaliser dans le présent, qu'à l'anarchie et à l'impuissance. Il serait bien temps de s'éveiller après un si long rêve et de se demander si l'on veut, profitant d'une pénible expérience, présenter au monde une doctrine acceptable et vraiment pratique, avec l'espoir sérieux de la faire passer dans les faits, ou se complaire, au milieu d'un groupe, chaque jour moins nombreux et plus oublié de tous, à formuler des axiomes

phalanstériens qui n'excitent plus nulle part ni sympathie, ni curiosité, ni même inquiétude.

Le principe d'élection se généralisera sur le globe quand les hommes auront assez de lumières et de vertu pour reconnaître et pour élever au-dessus d'eux ceux que la nature a fait leurs guides. Aujourd'hui, cette éducation est loin d'être faite, et, pour nous borner à parler de la France, l'élection, qui semait des germes amers de dissentiment dans la plupart des associations ouvrières ébauchées sous nos yeux, inspire à la grande masse de la population tant de crainte instinctive, elle y voit si nettement en germe la brigue, la cabale, le choc des partis, et, par contre-coup, la ruine de son bien-être, qu'armée du suffrage universel en Février, elle s'en est servie avec empressement pour le tuer. Elle ne veut pas gouverner elle-même en confusion ; elle entend qu'on la régisse, et l'on ne sera homme pratique qu'en sachant comprendre ce besoin. Les contre-poids indiqués par Fourier comme devant régulariser l'élection et désarmer l'ambition individuelle ont assurément une grande valeur ; mais l'emploi, le succès de ces moyens nécessitent une France qui n'existe pas. Une pareille organisation présuppose des travailleurs intelligents, capables de discerner toujours la supériorité réelle, de la juger à l'œuvre, de la proclamer, sans accorder la moindre influence aux cabales, sollicitations, à la camaraderie, à la corruption, sans faire payer au candidat son triomphe par des exigences et des humiliations de toute espèce, sans lui retirer jamais son mandat par caprice ou puérile rancune.— Ces électeurs-là, où sont-ils?

Un grand ressort de l'élection phalanstérienne, res-

sort conservé par nous comme une espérance légitime de l'avenir, c'est la courte durée des séances de travail qui permettra au même individu de prendre part aux fonctions de plusieurs séries, le rendra moins sensible aux échecs de son ambition dans une de ses diverses carrières, à cause des compensations que ses autres emplois pourront lui offrir. Il est encore vrai que la pluralité des groupes organisés pour exercer une même branche de travail est un remède aux erreurs de l'élection, et que l'homme supérieur, méconnu dans un atelier, dans une réunion active quelconque, peut être appelé à la tête d'un autre atelier, d'une autre série si on veut, stimulée par la rivalité industrielle à profiter des fautes de ses concurrents.

Ces idées sont justes; mais, attendu l'élément libre et spontané de l'activité humaine, il ne faudra jamais dans l'avenir le plus lointain, dans l'Harmonie la mieux ordonnée, compter sur un mécanisme social qui puisse dispenser les hommes de modération, de fermeté, de sagesse. Des calculs reposant uniquement sur l'effet des institutions seraient souvent déjoués. Quant à présent, les garanties que nous venons d'indiquer contre les dangers de l'ambition et les défauts du système électif ne peuvent avoir aucune efficacité. Elles reposent sur une division du travail, sur une organisation du groupe et de la série industriels, sur un développement d'aptitudes multiples chez le même individu, résultats que ne peut aucunement offrir la masse actuelle des travailleurs.

Étant donné le milieu humain dans lequel il faut opérer, milieu fort éloigné d'un régime aussi nouveau, comprenons que l'élection à tous les degrés, pour

toutes les fonctions—élection par les hommes, par les femmes, par les enfants, à la Commune, au Département, à la Région—introduit partout la lutte anarchique des prétentions, des cupidités, des partis. Veut-on essayer de l'association en petite échelle, non pas avec des masses sans préparation, mais avec des adeptes parfaitement imbus d'une doctrine sociale particulière, c'est alors que les candidatures à la direction donneraient à l'association, qui doit avoir une tête si elle veut vivre et marcher, le caractère d'une hydre se dévorant elle-même.

Les chefs naturels sont créés chefs; ils doivent diriger en vertu de leur organisation, comme la tête dirige le corps de l'homme, et l'élection n'étant pas capable de les découvrir aujourd'hui, il faut s'en rapporter pour le gouvernement suprême à la décision de la Providence.

Cette opinion peut sembler étrange à tous ceux qui espèrent soumettre la politique à des calculs purement humains; mais ici encore nous invoquerons l'expérience. Essayez d'imposer un régime de gouvernement ou un homme, et vous n'y réussirez jamais en vertu de combinaisons logiques. Pourquoi la population de Paris a-t-elle chassé Charles X, irritée par des atteintes à la liberté, bien légères à côté d'une confiscation complète de la liberté, patiemment subie en d'autres temps? Qui prévoyait, il y a dix ans, après Louis-Philippe, Cavaignac? après Cavaignac, Louis-Napoléon? Qui s'est jamais rendu compte, au point de vue du raisonnement humain, de ces révolutions subites et profondes déterminées par les causes les plus futiles, de ces victoires remportées par une poignée de

malheureux peu ou point armés sur des bataillons, des escadrons, des batteries? On sent vaguement que les grands changements politiques n'appartiennent pas à l'action réelle mais limitée de la volonté humaine. On y reconnaît instinctivement la part de Dieu, électrisant les vainqueurs, aveuglant, démoralisant les vaincus. Eh bien! il faut remplacer à l'avenir ces soupçons par une idée nette : l'homme ne dispose pas de la direction des sociétés. Les gouvernants sont envoyés et les gouvernés les adoptent ou les renversent quand il plaît à Dieu, voilà le vrai.

S'il y a de mauvais gouvernements, ceux-là ne sont pas de l'homme plus que les autres. On a généralement des idées si confuses sur la création, qu'on ignore l'existence des créateurs intermédiaires entre nous et l'âme suprême, et qu'on attribue arbitrairement à ce qui vient du ciel le caractère de la perfection absolue. Tout travaille, au-dessus de l'homme comme au-dessous ; il n'y a point de travail sans tâtonnement, sans ébauches, et l'œuvre imparfaite est encore divine relativement à nous, s'il est invinciblement prouvé que nous ne pourrions en réaliser une semblable.

Si la Providence, qui n'est pas un mot, se prononce en ce moment pour une réforme sociale, les travaux de l'intelligence humaine pourront la préparer dans les esprits, beaucoup d'efforts individuels y concourront, mais des individus sans caractère public ne réuniront jamais assez de ressources matérielles et d'autorité pour l'accomplir. Un pouvoir stable et fort la dirigera, sans tenir compte d'autre chose que des intérêts véritables de la population, et, quelque puisse être un jour la valeur de l'élection dans l'humanité régénérée, ce

pouvoir en sera si peu esclave qu'il choisira tous le chefs de direction de quelque importance, leur donnan mandat de nommer aux commandements subalternes, et ne reconnaissant, à aucun degré de la hiérarchie, la validité d'aucune élection, que sous réserve de son bon plaisir.

COMPLÉMENT NÉCESSAIRE

à la psychologie de Fourier.

Fourier traitait la morale avec insulte et la philosophie en masse avec ironie.

Les moralistes en particulier, les philosophes en général, donnent large matière à la critique ; mais ils n'en représentent pas moins la manifestation la plus élevée de l'intelligence humaine livrée à elle-même, et cherchant le vrai sans inspiration de Dieu. Ce rôle a sa grandeur, et les efforts tentés dans cette voie, secondés par la révélation indirecte offerte à tout observateur par le tableau de la nature, ont produit des résultats qui méritaient plus de respect.

La philosophie compte peu de résultats en ce sens qu'elle n'a pas recueilli, dans la même proportion que les sciences physiques, des faits précis, démontrés, admis universellement comme vérités; mais ses tendances sont bonnes. Elle combat pour la liberté de la pensée, et, si la liberté de la presse politique doit subir les inconvénients des luttes politiques provoquées par elle, le savant qui cherche le vrai avec l'esprit impartial de la science doit être inviolable, non-seulement dans sa pensée elle-même, mais dans les manifestations extérieures de sa pensée.

La philosophie a eu ses martyrs, doublement héroïques, en ce que la force humaine de la conviction les soutenait seule et que le rayon d'en haut ne les électrisait pas. Si Fourier les a méprisés, c'est qu'une faculté manquait à son âme ; il ne les a jamais compris, il l'avoue en plus d'un passage. A défaut d'aveu, son petit traité sur *le libre arbitre* ferait preuve complète d'inaptitude aux questions de métaphysique élevée.

La philosophie ne réduit pas les facultés de l'âme à la passion. Elle dit vrai.

La philosophie, en général, reconnaît à l'homme plus de douze passions. Elle dit vrai.

Mais Fourier, ébloui, enivré par l'inspiration que son âme avait peine à contenir, s'en est tenu à sa psychologie incomplète, par la raison qu'elle se composait d'éléments sûrs quoique insuffisants, que les douze passions radicales lui apparaissaient ce qu'elles sont, les ressorts principaux de la sensibilité humaine, et que ces ressorts lui suffisaient parfaitement pour construire son édifice social.

Il a très-bien observé que la sensibilité tout entière n'était pas là; mais, l'inspiration ne le guidant plus, il s'est perdu, pour expliquer la complication des phénomènes moraux et la diversité des caractères, dans des affirmations obscures, formulées en chiffres auxquels nul de ses disciples n'a jamais rien compris, et qui nous représentent le teneur de livres, la tête farcie de calculs, écrivant encore quand la Providence ne dicte plus.

L'unitéisme est la passion du dévouement, le mobile supérieur des âmes épurées.

Dans ce ressort qui résume les autres, en les raffi-

nant, on peut distinguer par l'analyse une tendance à l'harmonie entre l'homme et la nature physique — ce sont les cinq passions sensitives — une tendance à l'harmonie entre les hommes par les affections — une tendance à l'harmonie entre les œuvres de l'homme et celles de Dieu, par la satisfaction donnée aux distributives.

Mais l'observation de l'homme le plus illettré constate beaucoup d'autres mobiles. Qu'est-ce que l'indépendance, la confiance en soi-même, l'amour des louanges, l'amour du pouvoir? Est-ce l'ambition telle que Fourier l'a décrite? Ce sont des passions d'ordre secondaire, inégalement développées suivant les individus et dont la réunion forme le groupe désigné en masse par Fourier sous le nom d'ambition, quand il envisage le côté *spirituel* de cette passion, car il lui attribue avec raison un côté *matériel*, qui est l'amour des richesses.

Cette indication suffira quant à présent, et puisque nous sommes loin de dédaigner les travaux des philosophes, nous ne leur disputerons pas la mission de compléter le cadre des passions auxiliaires qui seraient de quatrième degré, si l'on veut comparer l'unitéisme à une souche et considérer les autres subdivisions de la sensibilité retracées plus haut comme les second et troisième degrés de ramification dans l'*arbre passionnel*. Cette expression phalanstérienne a sa valeur.

Il ne suffit pas de compléter l'arbre passionnel. La passion n'est pas tout dans l'âme. L'âme est une flamme qui a sa chaleur dans la sensibilité, sa lumière dans l'intelligence. Par le sentiment, l'homme jouit ou souffre; par l'intelligence il connaît, et la raison la

moins cultivée ne confondra pas ces deux phénomènes. Nous savons très-bien que, voir un objet, apprendre une nouvelle, sont des faits semblables pour tous les hommes, et que l'émotion agréable ou pénible, occasionnée par la vue de l'objet, par la connaissance de l'événement, constitue un autre fait dont le caractère variera suivant les dispositions morales de chacun. Ce n'est pas dépeindre l'âme que laisser entièrement dans l'ombre sa faculté de connaître considérée en général, c'est-à-dire son *intelligence*.

L'intelligence est indécomposable ; on ne pourrait la diviser sans lui retirer la vie, et si quelques-unes des facultés que nous allons désigner, la mémoire, par exemple, paraissent éteintes chez les vieillards ou chez les fous, tandis que les autres facultés se perpétuent, c'est un effet uniquement produit par le mauvais état des organes matériels sans lesquels l'intelligence ne peut agir en ce monde.— Elle est une, mais ses éléments, qui ne peuvent être séparés en fait, peuvent être distingués par l'observateur. Les voici :

1° *Perception extérieure*. Elle met l'âme en rapport avec la nature physique, par l'intermédiaire des cinq sens dont chacun, indépendamment des sensations de plaisir ou de souffrance qu'il nous procure, donne à l'esprit certaines notions, bases des sciences physiques.

Au moyen du tact, considéré comme organe de l'intelligence et non plus comme élément de sensibilité, nous percevons des étendues plus ou moins nombreuses, plus ou moins grandes—des résistances plus ou moins intenses — une température plus ou moins élevée—des formes, dont la comparaison nous suggère l'idée de la position relative et du mouvement.

La vue, à l'exception de la température, dont elle ne donne pas l'équivalent, fournit des notions parfaitement correspondantes dans le monde visible.

Nous devons à l'ouïe la notion du son, diversifiée par les caractères de durée, intensité, tonalité, articulation, timbre, et ces phénomènes en se combinant donnent naissance aux effets matériels de la versification ainsi qu'à ceux de la musique, où la mesure et le rhythme sont complétés par la mélodie et l'harmonie.

L'odorat et le goût nous donnent des perceptions peu étudiées par les psychologues, qui ont trouvé sans doute les perceptions de l'odorat trop subtiles et celles du goût trop méprisables pour les analyser avec soin. Cette analyse doit être faite, car l'homme, en se raffinant, attachera plus d'importance aux émanations dont se charge l'atmosphère et que le roi de la création est loin de percevoir aujourd'hui avec autant de finesse que le chien. Quant au goût, il a trop de valeur, non pas comme satisfaction individuelle égoïste, mais comme contrôleur de la production agricole et comme entremetteur de liens sociaux, pour que l'étude en doive être négligée. L'odorat et le goût reçoivent des perceptions de saveurs et de parfums graduées comme les tons de la musique et capables, par conséquent, de produire quelques effets d'harmonie. Sans préciser ici les tons de la gamme, soit des parfums, soit des saveurs, nous dirons que l'odorat et le goût joignent aux notions de durée et d'intensité un élément correspondant à la tonalité. La liaison de ces deux sens est, au surplus, si étroite, que *sentir*, *flairer* des mets, c'est véritablement les goûter en petite dose.

2° *Perception intérieure* ou sens intime. C'est l'œil

que l'âme ouvre sur elle-même, la faculté d'observer et de suivre, non plus les phénomènes du monde physique, étranger à nous, mais nos idées, nos sentiments, nos résolutions, dont nous avons parfaitement conscience, alors surtout que nous augmentons la lucidité du sens intime par l'*attention*, qui n'est pas une faculté, mais un acte, une intervention de la volonté dans l'ordre des faits intellectuels.

3° *Mémoire*. Faculté qui permet à l'intelligence de renouveler ses perceptions antérieures, espèce de bibliothèque, rangée dans le cerveau, suivant un ordre correspondant à la date d'acquisition de chaque idée. Toutes les notions enregistrées par la mémoire ne sont pas inscrites dans l'intelligence elle-même ; le cerveau en conserve une bonne partie, et, quand il cesse d'être propre à ce service, les acquisitions primitives, celles qui remplissent les premiers rayons de la bibliothèque, n'en demeurent pas moins parfaitement intactes. On peut l'observer chez beaucoup de vieillards, dont le cerveau trop plein et trop usé pour garder longtemps les impressions de date récente, retient les souvenirs profondément enfouis de l'enfance et de la jeunesse avec autant de fidélité que le sarcophage de la momie égyptienne garde, prêtes à germer encore, les graines qui lui ont été confiées.

Le cerveau conserve des sensations devenues souvenirs, et l'âme peut les consulter sans en demeurer constamment chargée. En quittant le corps elle y abandonne une partie de ce bagage. Elle a, dans l'autre monde où nous arriverons, le souvenir de sa vie terrestre, des principaux événements qui l'y ont frappée, des affections qu'elle y a inspirées ou ressenties ;

mais, en entrant dans une sphère d'activité bien supérieure à la nôtre, inondée de perceptions nouvelles et de sentiments nouveaux, elle serait inutilement embarrassée de mille notions terrestres, exclusivement relatives aux petites fonctions qu'elle a pu exercer dans ce bas monde.

4° *Induction*. La perception, extérieure ou intérieure, constate des faits. Ce sont des faits primitivement observés que la mémoire conserve, avec plus ou moins de fidélité, de ténacité, suivant les organisations intellectuelles et physiques. L'induction, précieux instrument de découverte, introduit dans nos connaissances un élément nouveau : elle conclut par analogie du connu à l'inconnu. Si vous assistez à la guérison d'une maladie par certains remèdes, vous n'avez d'abord que la perception de la maladie et des remèdes employés ; plus tard les mêmes notions, plus ou moins affaiblies, resteront dans votre esprit comme souvenir. Une faculté nouvelle intervient dès le moment où vous induisez du succès d'un remède observé par vous, que le même remède, employé dans une maladie semblable, en déterminera la guérison. Notre intelligence est organisée pour présumer, pour conjecturer, pour conclure de ce qu'elle sait à ce qu'elle devine ; il est dans sa nature d'admettre que des faits perçus par elle, à l'état de connexité entre eux, seront liés toujours, et cette tendance est une intuition vague de l'organisation unitaire de l'Univers.

Inutile d'ajouter que nous pouvons induire à faux, et que l'induction, tant qu'elle n'est pas confirmée par des expériences directes, est en état de suspicion devant les savants qui la nomment alors *hypothèse*. Cette

ıculté ne donne par elle-même aucune certitude; ıais ses résultats, si douteux qu'ils soient, ont un aractère infiniment plus brillant que les constatations e la perception extérieure ou intérieure. C'est l'inuction qui s'appelle génie chez les esprits transcenants, si bien organisés pour comprendre la nature et our y saisir les véritables analogies, qu'ils décourent, sur de simples indices, des lois générales inconues à tous, et dont l'exactitude résiste ensuite à 'épreuve de toutes les expériences.

L'induction puisant dans les souvenirs, pour les ondre, les amalgamer, et pressentir l'effet dramatique u pittoresque résultant de ces combinaisons, vieilles ans leurs éléments, neuves dans leur forme, est nomnée *imagination* par le langage usuel.

5° *Raison pure*. C'est le terme le plus généralenent admis, car la philosophie n'a pas de langue ixée, pour désigner une faculté perceptive d'ordre supérieur, correspondant à la passion unitéisme, et ui fournissant des aliments, comme la perception extérieure, servie par les organes des sens, est en cor'espondance avec les cinq passions sensitives. La perception, extérieure ou intérieure, donne à l'âme la notion des faits présents, la mémoire celle des faits passés, l'induction celle des faits à venir, autant du noins qu'on peut appeler notion de simples conjecures. La raison pure, absorbant les distinctions du passé, du présent et de l'avenir, nous fournit, dans la limite bornée de notre nature, la notion de ce qui est éternel, le *vrai*, le *beau* et le *bien*. Elle nous rapproche de Dieu par la connaissance, comme l'unitéisme nous en rapproche par l'amour. La notion éternelle du

vrai, dégagée de toutes les circonstances éphémères qui ont donné à nos facultés la simple occasion de la concevoir, c'est la perception de Dieu, comme substance universelle, espace infini, temps éternel, cause toute-puissante. Cette perception, confuse encore dans les esprits, ne donne guère qu'une idée précise, c'est qu'il y a une substance, un espace, un temps sans limites, une puissance indépendante de toute autre; que ces idées sont absolument *nécessaires*; que des suppositions contraires nous seraient impossibles. C'est à peu près tout ce que l'esprit humain, dans l'état actuel de l'humanité, peut savoir.

L'idée du *beau*, élevée au-dessus de ses manifestations dans les créatures, n'est pas chez nous beaucoup mieux saisie. Nous savons pourtant que le vrai, le beau absolus ont la même source, qu'ils rayonnent du même être, que cet être est Dieu, dont la forme nous est inconnne, mais qui nous laisse admirer pourtant la mer, le ciel et les constellations, comme les plis traînants de sa robe.

La raison pure nous fait connaître le bien, et si l'on veut distinguer dans les éléments de cette faculté supérieure, on trouvera que la perception du *bien*, réduite aux proportions de notre conduite en cette vie, constitue ce que la langue ordinaire appelle conscience, comme il existe dans les éléments spéciaux de la passion unitéisme, composée aussi d'amour pour la science, pour les arts, pour le merveilleux, pour la religion, un sentiment moral proprement dit, correspondant à la faculté intellectuelle conscience, récompensant les belles actions chez leur auteur même par la satisfaction du devoir accompli, punissant le malfaiteur par le remords,

décernant l'estime aux gens de bien, nous indignant contre les coupables.

Le Créateur nous a donné la conscience, comme un instrument de précision, qui peut être altéré, faussé, rendu impropre au service. Elle se perfectionne par l'usage chez l'individu; elle s'améliore par degrés dans l'humanité intelligente. Il n'est pas de crime odieux qui n'ait été déclaré vertu chez quelque peuple, sous la pression de quelque intérêt spécial de nation, de caste, ou de parti. Mais la conscience n'en gravite pas moins, dans son développement, vers des principes sûrs. Elle enseignera plus clairement chaque jour, à mesure qu'on la consultera mieux, non les macérations et sacrifices inutiles (Dieu n'appréciant pas les efforts en vertu de la difficulté qu'on s'est créée soi-même, sans but social),

Mais le développement intégral de toutes les facultés physiques, morales et intellectuelles de chaque individu, développement harmonieux, ne détruisant aucun élément de l'homme au profit d'un autre,

Et soumis à cette double règle de subordonner les sens à l'âme, la recherche du plaisir individuel à celle du bonheur collectif.

De la volonté.

Cette faculté de l'âme, la seule spontanée, la seule vraiment active, la seule responsable, et par conséquent la seule qui, dans l'estime de Dieu et dans celle des hommes, puisse nous élever ou nous faire déchoir, n'est pas seulement omise par Fourier, comme il a

omis l'intelligence; elle est supprimée. Le vice essentiel de son système est dans cette suppression. Nous n'avons pas besoin de nous engager dans une longue dissertation sur la nature et les fonctions de la volonté. Chacun la sent en soi-même et distingue si clairement ses décisions d'une peine ou d'un plaisir éprouvés, comme d'une idée nouvelle acquise, que nous nous contenterons de rétablir ici la place et le nom de cette faculté, pour aborder des questions plus neuves.

VIE COLLECTIVE DE L'HUMANITÉ.

Une âme humaine est un principe de vie complet, aux yeux de ceux qui ne possèdent pas la notion de la vie générale et qui, voyant chaque individu dans le cours d'une seule existence terrestre, ignorent les liens qui le rattachent à un organisme plus général. Les religions enseignent bien que notre destinée ne se borne pas à la carrière parcourue ici-bas, chacun le repète machinalement; mais le Chinois voit dans son empire céleste *du milieu* le monde presque entier; l'Européen, se croyant plus sage, se plaît à penser que la petite Terre est seule habitée dans l'Univers, et tout homme se persuade que son être actuel, avec ses penchants, ses souvenirs, ses affections, son sexe, forme un élément complet, invariable, éternel.

L'immortalité de l'âme est une vérité, mais non pas dans ces conditions étroites. Toute âme est liée au monde des âmes : plus spécialement, tout élément de

l'humanité terrestre appartient à cette humanité, est solidaire de ses progrès, de ses souffrances, et a joué des rôles, beaucoup plus différents entre eux qu'on ne le suppose, dans le développement successif du genre humain.

L'humanité forme un être collectif appelé, comme l'âme individuelle dans chacune de ses incarnations, à fournir sur le globe une carrière, où l'on retrouve les phases suivantes, conformes à la loi de la série.

Apogée
maturité

Aile ascendante — Aile descendante
jeunesse — *declin*

Aileron ascendant — Aileron descendant
enfance — *caducité*

Transition antérieure — Transition postérieure
naissance — *mort*

L'humanité n'est pas sortie de l'enfance; elle n'a pas encore défriché, peuplé tout son globe, n'a pas fondu ses divers dialectes en une seule langue, comprise d'un bout de la terre à l'autre; et, bien loin d'être parvenue à réunir tous les peuples sous une administration unique et centrale, condition sans laquelle son activité ne peut s'exercer avec ordre, économie, avec le caractère de raison propre à l'âge mûr, elle n'est pas bien sûre, et tant s'en faut, d'avoir aboli la guerre dans le continent européen et d'y avoir posé les bases d'une entente un peu durable entre les nations.

Suivant Fourier, que nous reprenons ici pour guide, parce qu'il est guidé lui-même ici par la nature et la vérité, l'enfance de l'humanité offre elle-même des phases diverses, des périodes soumises à des formes

d'organisation sociale différentes, et dont les unes appartiennent au passé, les autres au présent, les dernières à l'avenir, si bien qu'il est donné à l'esprit non pas de les décrire comme réalisées, mais de les pressentir, de les prévoir, comme résultat naturel du développement acquis à l'humanité pendant les périodes antérieures.

Edenisme — État sauvage — État patriarchal — Barbarie — Civilisation — Garantisme — Harmonie ébauchée

Telles sont les sept formes de société qui se dessinent dans la carrière de l'humanité encore enfant. L'ordre matériel dans lequel nous plaçons leurs noms a pour objet de rappeler qu'il y a décadence de l'Édénisme à l'État barbare, en fait de bonheur et de liberté, progrès au contraire, sous ces deux rapports, de la Barbarie à l'Harmonie, destinée du genre humain, dont l'enfance de l'humanité renferme l'ébauche, comme transition de l'enfance à la jeunesse.

Nous allons esquisser le tableau de ces différentes formes sociales, en suivant de près Fourier, en le complétant le mieux que nous pourrons par des exemples historiques, et en osant le rectifier autant de fois que la vérité l'exigera.

ÉDENISME.

Un des grand services rendus par Fourier, dans sa description parfaitement juste du développement des

formes sociales en ce monde, a été de combattre cette idée, produite à la fin du XVIII siècle, et d'après laquelle l'humanité suivrait une ligne progressive continue, semblable à la ligne droite. On s'est plu à croire, à cause du progrès dont on était spectateur, et du tableau de la civilisation, se perfectionnant à vue d'œil en détruisant l'ordre féodal, que la même marche avait toujours été suivie et que le commencement du monde correspondait à l'état de brutalité le plus grossier. Cela n'est pas vrai; l'humanité, comme tous les êtres vivants, offre, dans les phases de sa carrière, une gradation beaucoup plus rapprochée, si l'on veut employer les comparaisons géométriques, de la ligne courbe que de la ligne droite. L'humanité aurait débuté par le degré le plus bas de l'ignorance, de l'abrutissement et de la misère, si l'humanité était seule dans l'univers; mais elle est fille de Dieu, qui a dû soigner le berceau de son enfant. Le père ne dit pas à son enfant: tu es faible, tu ignores tout et tes organes ne peuvent pas encore servir ton âme. Eh bien! je t'abandonne à tes forces qui n'existent pas; tâche de te défendre contre tous les dangers et de gagner ta vie si tu peux.—Voilà pourtant ce que le Dieu des partisans du progrès indéfini et continu de l'humanité aurait dû dire, et la nature en est révoltée. Il faut être athée pour ne pas comprendre que le premier groupe humain a été préservé des maux contre lesquels il ne pouvait pas lutter encore. La tradition s'accorde ici avec le bons sens. Les Grecs et les Romains admettaient comme un dogme de leur poésie, si ce n'est de leur religion même, que l'humanité était descendue d'un état de bonheur primitif, appelé âge d'or, aux âges

d'argent, d'airain, de fer. Le christianisme est infiniment plus précis dans ses affirmations, et, à la condition de les interpréter, on les trouve exactement vraies. L'homme a été placé dans un jardin, c'est-à-dire dans une région tempérée, arrosée par de grands fleuves, abondante en végétation naturelle. L'homme n'y travaillait pas, attendu que les productions spontanées de la terre suffisaient à sa subsistance, et que ses sens peu développés ne connaissaient que des besoins extrêmement restreints. L'homme y vivait en bon accord avec tous les animaux; cela signifie que, dans cette région, éloignée des pôles et qui n'est pas non plus sous l'équateur, les bêtes féroces ne se rencontraient pas plus que les intempéries excessives et les plantes vénéneuses, productions des climats excentriques. On vivait librement des fruits abondants du sol, sans avoir besoin d'en régler le partage. Il n'y avait donc ni pauvres ni riches. Les hommes vivaient en paix, non pas en vertu d'un développement intellectuel et affectif, réservé aux générations qui ne sont pas encore nées aujourd'hui, mais parce que leurs intérêts ne pouvaient jamais se heurter. L'idée de verser le sang, même le sang des animaux, ne leur était pas venue. Ce sont les besoins de la chasse qui ont suggéré l'invention des premières armes, et dans l'ordre social, ébauché seulement, que Fourier nomme très-ingénieusement *édenisme*, on ne chassait ni les bêtes féroces, parce qu'on n'en rencontrait pas, ni le gibier, parce que les végétaux se présentaient partout à la main de l'homme.

L'humanité n'étant pas encore arrivée, même aujourd'hui, à l'état d'unité administrative, qui corres-

pond, chez elle, au plein développement de l'organisation physique et morale dans l'individu, les différentes nations n'ont pas traversé jusqu'à présent toutes les phases sociales avec ensemble. Il y a eu des traînards attardés dans l'état sauvage, patriarcal ou barbare, pendant que la tête de colonne du genre humain entrait en civilisation, plus ou moins avancée. L'édenisme s'est perpétué lui-même, en se dénaturant et en se mélangeant avec plusieurs caractères de la sauvagerie. C'est ainsi que les navigateurs modernes en ont trouvé un dernier vestige à Otahiti, où l'abondance matérielle, résultant de la multiplication de l'arbre à pain, prévenait la férocité des mœurs, développée dans les autres parties de la mer du Sud.

Nous faisons cette observation, après Fourier, afin de rappeler aux moralistes que la morale ne suffit pas à tout, et que si nous avons protesté contre la foi exclusive des phalanstériens dans le jeu de ce qu'ils appellent mécanisme social, ce n'est point pour que les directeurs du peuple se croient dispensés de faciliter l'exercice de la vertu par l'abondance universelle.

On a tiré de la parole du Christ des conséquences d'une austérité exagérée, aboutissant dans leur application à de grandes hypocrisies. On a tiré de la science sociale de Fourier la destruction de toute idée d'obligation, de devoir, de sacrifice. La justice veut que ces deux enseignements se concilient. Ils seront conciliés, quand les fouriéristes renonceront à sauver de la destruction tout le système de Fourier, et quand les chrétiens auront plus de foi dans l'Évangile que dans les altérations faites de ce livre par des interprètes sans mission.

L'édenisme ne présentait qu'un développement minime de l'être humain, sous le rapport de l'intelligence et du cœur. Il réalisait plus de bonheur et de liberté que les périodes suivantes, à cause de la protection divine et nullement à cause des qualités de l'âme humaine encore à l'état de germe. Les relations sexuelles n'y offraient qu'un mélange confus et n'y respectaient pas les prohibitions qui conservent le sentiment de famille; mais cette promiscuité, dont la Bible a gardé l'indication en mentionnant les mariages des premiers fils d'Adam avec leurs sœurs, ne doit jamais être présentée comme excusable aux hommes civilisés, plus éclairés et plus rapprochés, non plus éloignés, de la véritable nature.

ÉTAT SAUVAGE.

Cette forme sociale rudimentaire naît de la décomposition de l'édenisme, qui ne peut se prolonger, aussitôt que les fruits spontanés du sol diminuent par la consommation imprévoyante et l'absence de culture, aussitôt que les animaux malfaisants qui se propagent sur le globe, arrivant des climats extrêmes, viennent attaquer l'homme et lui suggèrent à la fois l'invention des armes, la passion de la lutte et le goût du sang. On tue l'animal dangereux, puis on le mange; puis on chasse l'animal innocent lui-même, pour s'en nourrir. On arrivera bientôt à tuer aussi les hommes avec lesquels on se trouve en conflit pour les cantons de chasse, et l'habitude de dévorer ce qu'on a tué rend l'anthropophagie à peu près universelle chez les

sauvages qui n'ont pas eu de contact avec des races supérieures.

Il est inutile de faire observer que l'état sauvage serait rangé au-dessus de l'édenisme, si l'on comparait les états sociaux divers au point de vue du progrès de l'humanité en fait d'art et d'industrie, et qu'il doit être rangé au-dessous, au point de vue du bonheur et de la liberté, base d'appréciation que nous avons préférée.

Nous ne traçons ici l'esquisse des formes sociales que très-superficiellement, nous bornant aux lignes générales; les détails viendront en leur temps. Chacun d'ailleurs peut développer ces indications sommaires en étudiant les historiens et les voyageurs.

Le caractère dominant de l'industrie sauvage, si l'on appelle industrie tout essor utile de l'activité humaine, c'est la chasse ou la pêche suivant la configuration géographique des contrées. On y joint la cueillette des fruits naturels, vestige des habitudes édentiques, transition entre les deux premiers états sociaux et la domestication des animaux sur une petite échelle, engrenage de cette période avec la suivante, l'état patriarcal, qui fonde principalement sur les troupeaux l'alimentation humaine.

DU DROIT NATUREL.

Nous nommons très-souvent Fourier, parce que ses ouvrages représentent la science sociale au degré le plus avancé jusqu'ici, et qu'ils ont seuls une valeur appréciable au milieu du déluge de contrefaçons qu'on appelait, il y a deux ans, socialisme.

Chacun sentira que si Fourier, mêlant dans ses écrits le bien et le mal, n'avait pas été acquis à la cause du bien par ses intentions, le dieu qui est son supérieur immédiat ne l'aurait pas nommé lui-même dieu ou gouvernant d'un groupe d'âmes. Ne confondez pas le *groupe* d'âmes avec la *couche* d'âmes. Les âmes dégagées des liens du corps sont classées, d'après leur degré de raffinement et d'épuration, en couches, disposées concentriquement autour de notre globe. Le groupe est un groupe de travailleurs formés d'âmes prises dans toutes les couches et participant à l'*industrie* collective, à des degrés hiérarchiques.

Fourier cependant a commis des fautes graves, et nous sommes obligé de lui reprocher l'illusion qui lui a fait annexer à la description de l'état sauvage, comme renfermant une théorie sérieuse de la liberté, le tableau que nous reproduisons ici :

GAMME DES DROITS NATURELS AVEC ANALOGIES.

		Droits.		*Passions.*	*Couleurs.*	*Courbes.*	
1.	Cardinaux ou industriels.	Cueillette.	Passions cardinales.	Amitié.	Violet.	Cercle.	Ut.
2.		Pâture.		Amour.	Azur.	Ellipse.	Mi.
3.		Pêche.		Familisme.	Jaune.	Parabole.	Sol.
4.		Chasse.		Ambition.	Rouge.	Hyperbole.	Si.
5.	Distributifs.	Ligue intérieure.	Distributives.	Cabaliste.	Indigo.	Spirale.	Ré.
6.		Insouciance.		Papillonne.	Vert.	Conchoïde.	*Fa.*
7.		Vol extérieur.		Composite.	Orangé.	Logarithme.	*La.*
Y		MINIMUM.		UNITÉISME.	BLANC.	CYCLOÏDE.	Ut ♯
⋈							
λ		*Liberté.*		*Favoritisme*	*Noir.*	*Épicycloïde*	♭ Ut.

On a beaucoup ri dans l'autre monde, où l'on aime à rire et où le ton de la conversation, comme nous avons pu en juger souvent, est la plaisanterie sans amertume, des efforts infinis des phalanstériens pour donner un sens quelconque à tous les éléments de ce tableau. La *conchoïde*, emblème de l'*insouciance*, et cette ligne formidable, *minimum*, *Unitéisme*, *Blanc*, *Cycloïde*, *Ut H*, auraient encore donné la torture à bien des esprits s'il ne s'en trouvait pas un pour affirmer ceci :

La dernière ligne relative au favoritisme est à supprimer comme nous l'avons déjà dit.

Effaçons ce double signe resté jusqu'à présent à l'état de logogriphe Ut H, c'est-à-dire Ut d'en Haut, annexé à l'unitéisme, aussi bien que B *ut*, c'est-à-dire *ut* d'en Bas, annexé au *favoritisme* et à la *liberté*; l'unitéisme n'a pas de note qui lui soit consacrée.

Quant aux autres analogies, toutes sont justes et déjà interprétées par nous ; leur exactitude sera complète si l'on restitue le *fa* à la composite et le *la* à la papillonne, conformément aux explications que nous avons données.

Mais les écrits de Fourier ne présentent nulle part une traduction complète de ces symboles ; aussi la gamme des droits naturels est-elle restée indéchiffrable jusqu'à présent.

L'originalité de ce tableau, son but et sa pensée ne sont pas dans ces correspondances d'emblèmes rendus obscurs par leur accumulation et leur laconisme ; c'est dans la première colonne exclusivement qu'il faut chercher une intention de l'auteur.

La cueillette, la pâture, la chasse, la pêche, sont bien les industries du sauvage ; mais Fourier attachait

beaucoup plus de prix comme invention à la *ligne intérieure*, à l'*insouciance*, au *vol extérieur*, qui sont les œuvres mal réussies d'un inspiré cherchant à compléter, sans lumière d'en haut, le travail providentiel.

Avant de les détruire et d'effacer ensuite le *minimum*, constatons la réalité des quatre analogies : cueillette *amitié*, amour *pâture*, familisme *pêche*, ambition *chasse*.

Les fruits de la terre se cueillent en édenisme par bandes confuses formées par l'amitié seulement et dans lesquelles n'est constitué aucun pouvoir dirigeant.

Les animaux pâturent au printemps quand l'herbe verdoie, quand les fleurs s'ouvrent, quand les oiseaux chantent, dans la saison de l'amour universel.

Le poisson poursuivi par le pêcheur est la fécondité même.

L'ambition est née chez les sauvages avec l'organisation des grandes chasses.

Ces analogies en font entrevoir de plus larges, affirmées par Fourier, sans explication, suivant sa méthode habituelle :

Amitié	*terre*	
Amour	*arome*	UNITÉISME
Ambition	*air*	*Feu*
Famille	*eau*	

La planète Terre est un symbole d'amitié ; encore un fait dont nous renvoyons le développement à notre prochain ouvrage.

L'élément supérieur des fluides humains, l'arome

l'homme et de la femme, est l'élément physique de mour.

Gall a constaté chez les ambitieux une tendance à lever très-matérielle ; chez l'aigle, elle prend possion des airs, elle construit chez l'homme les degrés trône et l'architecture des palais.

L'eau pour la terre entière est un principe de fertié, elle nourrit les animaux et les plantes.

L'unitéisme est le lien de la création, comme la chair vitale.

Examinons maintenant les droits nouveaux dont urier, malgré la loyauté qui ne l'abandonne jamais, est servi pour exalter un peu trop l'état sauvage et ur offrir une prime à la paresse.

Nous revenons sur la loyauté de Fourier, parce que ous avons reçu le mandat de retrancher de sa doctrine utes les parties gangrenées et que, dans l'accomplisment de ce mandat, il nous faut concilier la fermeté rec la reconnaissance due à un maître. Fourier a été otre maître en science sociale. Ce mot nous conduit à re en passant que toutes les idées philosophiques adapes par nous à la psychologie de Fourier ont été emuntées à la science de M. Adolphe Garnier, après un ntrôle des plus attentifs. M. Adolphe Garnier, notre icien professeur et notre ami, qui occupe une place evée dans l'enseignement, a porté dans le domaine la philosophie une certitude et une précision dont opinion publique n'a pas tenu jusqu'à présent assez e compte.

Ligue intérieure! Qu'est-ce à dire? les ligues et s cabales, bien évidemment, sont un essor de la caaliste; mais en quoi cet essor diffère-t-il, pendant la

phase d'état sauvage, de ce qu'il est dans une autre société? S'il y a des ligues et des intrigues dans la horde sauvage, il y en a dans la tribu partriarchale, dans la nation barbare, et surtout dans les assemblées civilisées, politiques ou autres.

Insouciance! Le droit d'insouciance est si plaisant, par son titre seul, qu'il prend, de son ridicule même, un faux air profond, et qu'on est porté à soupçonner ici des mystères. Le sauvage est insouciant à l'égard de beaucoup de besoins qu'il éprouve à peine. La tente, la hutte, l'arbre ou le rocher pour habitation, la pelleterie ou le simple tatouage pour vêtement, le poisson, le gibier pour nourriture, lui suffisent; mais il vaudrait mieux qu'il eût plus de souci de lui-même, et la civilisation ne tend à lui enlever rien de regrettable en lui disant : préoccupe-toi de l'hygiène, de la pudeur, de l'art, du confortable; ne te laisse pas exterminer par la petite vérole, faute d'avoir souci de la vaccine, comme la tribu des Mandans dans l'Amérique du Nord. L'insouciance n'est jamais un droit, c'est l'état de l'âme qui manque de ressort. Elle est toujours à regretter ou à blâmer, soit qu'elle provienne de l'intelligence courte, des besoins peu développés ou satisfaits. L'homme doit aspirer toujours à la plus grande extension possible de ses facultés et de ses désirs; les besoins matériels seuls peuvent trouver un jour des garanties à peu près complètes, mais sans donner droit à l'insouciance qui serait alors la destruction de l'homme moral. Il faut plaindre au lieu de justifier une situation qui endort le sauvage dans sa sauvagerie : L'Harmonie elle-même ne donnera jamais une insouciance complète et légitime. On y sera sans inquiétude quant

ı faim et à ces besoins de première urgence qui sont
instruments de torture continuelle pour tant de
vres civilisés; mais on éprouvera des besoins plus
vés, on se préoccupera très-vivement de les satis-
e par le travail, et si l'on ne s'en préoccupait pas,
n'y aurait plus rien dans les têtes ni dans les
ırs.

Vol extérieur! Voilà le plus étrange de tous les
its, le droit de voler! Nous allons ôter encore une
ne du pied des phalanstériens, en les dispensant de
tenir que Fourier avait raison d'ériger le vol en
it naturel. Les sauvages volent tous les objets de
venance européenne qu'ils peuvent saisir à bord des
vires, parce qu'ils ont des instincts d'enfant et que
r conscience, à peine à l'état de germe, ne peut
îtriser leurs convoitises; mais, en disant que le vol
bituel constituait un droit auquel le sauvage ne pou-
t être obligé de renoncer sans une compensation
rement acceptée par lui et fournie par la société qui
ıdrait le rendre honnête homme, Fourier a mis,
ıs raison sérieuse, un obstacle de plus à la propa-
tion de sa théorie.

Existe-t-il véritablement des droits naturels? Dieu
donne aux âmes, en les envoyant dans ce monde à
ır naissance, et quand leur créateur les a retrempées
raccommodées selon leur état de dégradation et
ivant son habileté, qu'un seul droit, celui de vivre.
la est si vrai que, dans tous les temps, dans tous les
ys, la conscience la plus grossière se soulève, lors-
'un homme est tué sans cause légitime, ou qu'il pé-
faute de secours; mais la satisfaction de toutes les
ndances de l'homme n'est pas un droit pour lui. Ce

développement, qui entre incontestablement dans les plans de Dieu, ne saurait être exigé dans tous les états sociaux. Ce qui devient exigible, c'est la part de satisfaction qui, par suite du perfectionnement des institutions sociales, peut être obtenu par tout le monde et forme ainsi un élément du domaine commun. Un esclave n'avait pas le droit de revendiquer sa liberté dans Rome, où la faible proportion d'ordre public, réalisée par les institutions, avait pour base indispensable l'esclavage. Cet esclave était un révolté que la société combattait dans un intérêt de conservation légitime.—Mais un serf du moyen âge avait le droit de prendre les armes pour empêcher qu'on le replongeât dans l'esclavage antique, ou même qu'on le retînt dans les liens du servage féodal, après l'époque où les progrès de l'intelligence générale permettaient à l'agriculture et à l'industrie de se passer de la sujétion des serfs.

Le développement complet de l'être humain ne devient un droit, fournissant une juste cause de revendication par toutes les voies, que dans la pleine Harmonie sociale, où l'ordre public, loin d'être compromis par l'expansion de toutes les forces morales et physiques, est fondé tout entier sur cet épanouissement.

Dans un pareil état de choses, essayer de réduire un homme ou un groupe au développement incomplet qui serait la part de droit d'un civilisé et qui dépasserait celle d'un barbare, ce serait un acte de violence coupable et de tyrannie. La formule des droits naturels est celle-ci : l'individu n'a pas d'autre droit que celui de vivre, en jouissant des avantages garantis à tous

par la forme sociale au sein de laquelle il accomplit sa carrière ; — son devoir naturel est d'accepter les limites imposées à son intérêt privé par l'intérêt général de la société.

Pour les gouvernants, le droit naturel est de repousser par tous les moyens, même par la force, la revendication d'un développement physique ou moral de l'être humain, inconciliable avec les ressources de l'organisation sociale qu'ils dirigent ; — leur devoir naturel est de laisser absolument libre, non pas la prédication politique, ambitieuse, inintelligente et subversive, mais l'étude impartiale et scientifique des problèmes d'amélioration générale, et de travailler avec un dévouement, une ardeur illimités à la création d'institutions qui rendent possible un développement des facultés humaines, de plus en plus étendu.

Voilà la théorie du droit naturel. Ce sujet a suggéré à Fourier la *gamme* de fantaisie, annexée par lui, nous ne saurions dire pourquoi, à la description de l'état sauvage. Ce qu'on pouvait dire avec vérité de la liberté du sauvage et de ses droits, c'est qu'il possède, en vertu de la simplicité de son mécanisme social, un degré de bien-être et de liberté supérieur à la situation des civilisés pauvres, qui n'ont pas comme lui la mer, les rivières, les forêts ouverts, et dont les besoins, au lieu d'être endormis, comme ceux du sauvage, sont éveillés, excités, aigris par le spectacle continuel des jouissances les plus recherchées. Aussi voit-on le sauvage, assez intelligent pour faire cette comparaison, se refuser avec la ténacité la plus invincible à échanger ses flèches et son casse-tête contre la bêche de nos paysans, tandis que le soldat, le matelot, le prolétaire

de la civilisation en un mot, pourra bien déserter la cause de cette civilisation marâtre et considérer son admission dans quelque horde comme le signal de sa délivrance. On a vu des exemples de cette transformation, et Louis XIV a été obligé d'interdire aux colons du Canada les voyages dans l'intérieur des tribus indiennes sous prétexte d'achats de peaux de castor. On partait souvent de la colonie pour n'y plus revenir.

DU MINIMUM.

La liberté du sauvage est insuffisante, a dit Fourier, et ne saurait être un but pour les aspirations de l'homme, parce que la femme n'y participe pas, et *que* cette liberté produit la paresse, au lieu d'enfanter une activité vraiment productive. Rien de plus juste *que* cette double observation; mais nous ne pouvons accepter, dans son ensemble, la comparaison de la liberté du sauvage avec celle qui est réservée aux époques d'Harmonie.

Le sauvage, dit Fourier, n'est pas vraiment libre, parce qu'il éprouve des privations dans ses besoins les plus essentiels (il n'est donc pas aussi insouciant et aussi heureux de son insouciance que Fourier le disait un peu plus haut;—continuons). La vraie liberté n'existera pour l'homme que s'il est vraiment et complétement insouciant, c'est-à-dire s'il est assuré de *ne pas* souffrir comme souffre le sauvage, et si la satisfaction des premiers besoins lui est garantie par la *société*, soit qu'il travaille, soit qu'il ne travaille pas. Le nécessaire, garanti par la société sous le nom de *mi-*

nimum, est un droit de nouvelle espèce qui sera proclamé par les sociétés bien constituées, et qui formera la base des compensations offertes au sauvage, quand on voudra le décider à abandonner librement la ligue intérieure, le vol extérieur, etc., etc.

Si le *minimum* consiste dans l'assurance donnée à l'homme qu'on ne le tuera pas et qu'on lui donnera autant de secours que possible quand des maladies, des infirmités, des accidents le rendront incapable de travail, le *minimum* n'est que le droit naturel de vivre, existant dans toutes les sociétés, et à propos duquel il n'y avait aucun contraste à établir entre les sociétés bien organisées et les sociétés qui ne le sont pas.

Mais Fourier voyait dans son *minimum* toute autre chose; il y voyait l'obligation, pour une société bien faite, de garantir à l'homme, non-seulement la vie, mais un degré de satisfactions de toute espèce, croissant avec la richesse sociale. Il prétendait de plus que ce *minimum* devait être attribué à tous, sans aucune espèce de distinction entre l'infirme ou le valide, le laborieux ou le paresseux. La régence du phalanstère, dans sa comptabilité, était tenue, avant toute répartition des produits sociaux, d'affecter un prélèvement à la nourriture, à l'entretien, aux plaisirs même de tous les membres de l'espèce humaine.

Faisant ici quelque part à la nécessité de proportionner les droits de l'individu à l'organisation et aux ressources de la société, Fourier sentait que la proclamation d'un pareil principe mettrait à la charge du gouvernement des millions de bouches inutiles; il appréciait ce qu'il y a de concluant dans l'exemple de

l'Angleterre, qui a augmenté le nombre de ses pauvres en proportion des efforts qu'elle a tentés pour anéanti la mendicité, par une taxe devenue bientôt la liste ci vile de l'oisiveté. Aussi distinguait-il ici, comme dan ses amours, entre les conditions de la société présent et celles de la société future. Le *minimum* est un droi sans doute, assurait-il ; mais nous sommes obligés d reconnaître que, l'homme ayant pour unique mobil son intérêt ou son plaisir, on préférerait en masse aujourd'hui une bonne rente, payée par la société, san être achetée par aucun labeur, aux travaux de la culture ou de l'industrie, si répugnants pour le travailleu en général.

Il est donc indispensable de rendre le travail attrayant pour tous. Dans ces conditions, la moisson, la vendange et toutes les fonctions du champ ou de l'atelier devenant les plus vifs de tous les plaisirs, on aimera bien mieux cumuler avec la jouissance de travailler la rétribution due au travailleur, que de s'engourdir et de s'ennuyer dans l'inaction avec une rétribution moindre.

Le travail rendu attrayant, nous proclamerons le droit de tous au *minimum*. En fait, on n'en profiter guère, et si l'on devait en profiter beaucoup, nous n le proclamerions dans aucun temps; mais une minorit en revendiquera le bénéfice, et le principe de cette institution garantira la vraie liberté de tous. Est-on libr quand on est obligé de travailler pour vivre? Assurément non. L'homme libre est celui qui peut se dire: croisons-nous les bras, dormons au soleil si cela nou amuse; travaillons si la fantaisie nous en prend. Dan tous les cas, nous sommes des membres de l'humanité

logés, nourris, vêtus, amusés même par elle, car elle nous conduit gratuitement au spectacle, dans tout phalanstère bien installé.

En résumé, Fourier disait : il n'est point de liberté réelle sans *minimum*, en d'autres termes, sans possibilité pour l'homme de travailler ou de se reposer, suivant son caprice ;

Point de *minimum* réalisable, en dehors du travail attrayant ;

Point de travail attrayant, en dehors de mon attraction et de mes séries.

C'était une manière ingénieuse de rattacher sa théorie aux idées libérales, fort en crédit de son temps, et de conduire au phalanstère par une définition de la liberté.

Mais cette définition n'était pas juste, et le droit de vivre sans rien faire ne sera jamais accepté comme un élément légitime de la liberté. Les civilisés le sentaient bien. Ils argumentaient contre la théorie du *minimum* et même contre celle du travail attrayant, en demandant timidement s'*il n'y aurait pas toujours des paresseux*. Aveuglés par l'esprit de système, nous levions les épaules, et nous avions tort. Il y aura toujours des paresseux, et le travail attrayant, dont Fourier a donné la description et indiqué les mobiles avec une autorité souveraine, ne saurait avoir d'autre effet que d'utiliser toutes les forces morales, à la condition qu'elles existent. Elles n'existent pas toujours et chez tous.

Il y a peu d'objections sérieuses contre la théorie de Fourier qui n'aient été produites avant ce livre. L'école phalanstérienne en a tenu très-peu de compte. C'étaient pourtant des inspirations du sens commun et de

l'expérience usuelle. S'il était possible à un disciple fanatisé d'ouvrir l'oreille à toutes les vérités qui contrarient ses vues, nous aurions été touché, nous en particulier, de l'éloquence et du cœur avec lesquels un jeune professeur de l'université de Louvain, M. Schollart, a lutté contre nous, en séance publique, dans sa ville natale, lors d'un voyage de propagation que nous accomplissions en Belgique. Il avait le tort de combattre à l'aveugle une théorie qu'il n'avait jamais étudiée, et aux beaux côtés de laquelle il aurait rendu plus de justice, s'il avait parlé avec plus de préparation; mais il a fait preuve, dans ce combat courtois, d'une chaleur de sentiment et d'un talent de parole auxquels nous sommes heureux de rendre hommage.

S'il doit exister toujours des paresseux, la société n'est certainement pas obligée de les entretenir, et un pareil principe n'est justifié par aucune raison plausible. En *Harmonie sociale*, nous conservons le mot, la société réalise assez de richesses pour que le droit naturel attribue à chaque individu le plein développement de ses facultés et de toutes les jouissances honorables. Mais il n'existera jamais de prélèvement en faveur de l'oisiveté.

Dans le cours des publications dont celle-ci est la préface, et qui justifieront notre titre, en offrant un ensemble de solutions dont le salut du genre humain peut sortir, nous proposerons des modes de répartition correspondant aux divers degrés de progrès social. Nous plaçant ici, avec Fourier, au point de vue de la pleine Harmonie réalisée, nous disons que, dans une association parfaite, les produits du travail collec-

tif sont répartis entre les individus de la manière suivante :

Du pain, à tous les membres de l'humanité ;
Du travail, à tous les travailleurs ;
Du plaisir, à tous les travailleurs méritants ;
Du bonheur, à tous les travailleurs exceptionnels.

Le pain, garanti à tous les membres de l'humanité, ne doit pas être confondu avec le *minimum* de Fourier. L'humanité forme une grande phalange de travailleurs, chargée de compléter, dans la création, l'œuvre divine, en appliquant, dans la sphère de sa propre activité, la loi sériaire, que nous avons définie : *Plan, tracé par Dieu, de l'organisation universelle.*

Ceux-là sont membres de l'humanité, ceux-là seulement, qui s'associent, au moins intentionnellement, à la mission du genre humain dans le monde. Celui-là ne restera pas dans l'humanité, qui refuse le travail ; il déchoit de son caractère, il efface son titre ; il est dans la voie qui conduit, des rangs glorieux du genre humain, dans l'ordre des créations inférieures. *Il perd son âme*, dit la langue religieuse, usant ici d'une expression plus littéralement vraie qu'on ne pense. Les membres de l'humanité, c'est-à-dire les êtres ayant droit à la garantie du pain, sont les auxiliaires de Dieu et tous ceux qui n'ont pas refusé de l'être : les travailleurs en activité, ou écartés de leurs fonctions par accident, infirmité, maladie ; — les vieillards, parce que leur carrière active est finie ; — les enfants, parce qu'elle n'est pas commencée.

Quant aux hommes capables de préférer, sciemment et volontairement, l'inertie à l'accomplissement de

leurs devoirs, la société qu'ils trahissent ne leur doit absolument rien. Peut-elle, en bonne justice, les faire nourrir par les travailleurs sur la part desquels cette rétribution serait extorquée?

Hâtons-nous de dire que, si Fourier proclamait le droit au *minimum*, en Harmonie sociale, pour l'honneur du principe de liberté, fort mal entendu, bien plutôt que dans l'intérêt d'une minorité imperceptible, c'est principalement dans l'intérêt d'un autre principe, celui des droits et de la dignité du travailleur, que nous refusons le pain à l'oisif. Il n'est pas à croire, en fait, que beaucoup d'hommes refuseront le travail, dans un état de choses qui joindra comme stimulant, à l'enivrement bien réel de la série de travailleurs organisée, la grande voix de la conscience, développée par une éducation supérieure, et des idées nettes sur la responsabilité de l'homme devant Dieu, dans cette vie et dans toutes les autres.

Du travail à tous les travailleurs. Ce droit, dont la réalisation n'appartient qu'aux époques d'Harmonie, a été revendiqué très-prématurément de nos jours, sous le nom de droit au travail.

La formule *droit au travail* exprime une idée parfaitement distincte du *droit de travailler*, qui serait une niaiserie, si l'ancien régime industriel, sapé par les idées économiques de Turgot, n'avait osé prohiber jusqu'à la liberté du travail. Le *droit au travail*, c'est le droit de vivre en travaillant, ou, en d'autres termes, avec la double garantie des instruments de travail nécessaires et d'un emploi constamment rétribué. Cette formule a été lancée dans le monde par Fourier; elle constate une aspiration de notre siècle,

une tendance nouvelle, un besoin de justice sociale, et tous les hommes de cœur doivent être émus de la position navrante de l'ouvrier, de l'ouvrière surtout, demandant en vain qu'on utilise leurs bras, victimes du chômage, de l'absence de crédit, de la destruction de leurs outils, victimes dont le Souverain Maître entend la voix et qu'il va secourir, car il pleure, au milieu de toutes ses gloires, quand il voit l'homme de bonne volonté, tendant aux passants la main qui voulait manier la bêche; car il se voile la face, en voyant la femme, sa créature de prédilection, l'image de sa pureté, poussée dans la fange, en dépit de son désespoir, parce que les travaux de sa profession lui manquent, parce qu'elle a froid, parce qu'elle a faim, *parce qu'elle est* MÈRE!

Le droit au travail a rallié des âmes généreuses, mais il a groupé en même temps, sous sa bannière, des ambitieux et des intrigants du plus bas étage. Ce qui était véritablement saint comme un désir et comme un objet d'efforts énergiques, mais gradués, devenait faux et dangereux, présenté comme un droit qui s'imposait à une société, incapable d'en procurer la réalisation prochaine. Cette question sera facilement jugée, en vertu des principes émis plus haut sur l'extension du droit naturel, subordonnée au développement de la richesse morale et matérielle des sociétés. Du travail à tous les travailleurs, voilà une devise d'avenir, une des bases de la régénération harmonienne; mais, en Février, demander à la France qu'elle fermât immédiatement toutes les plaies, qu'elle improvisât des capitaux, des travaux en activité, une méthode de répartition pour les fonctions et pour le salaire de la

population tout entière, c'était l'erreur de bien des honnêtes gens.—Ce fut aussi le thème exploité avec mauvaise foi par des charlatans ambitieux qui ne craignaient pas de fouler aux pieds la raison, et de compromettre toutes les libertés pour acheter une popularité lucrative.

Qu'est-il résulté d'une maxime de l'avenir, violemment introduite dans les flancs d'une société incapable de la contenir? Il en est résulté l'épouvantable lutte de juin 1848, combat sans précédent, et qui, si les Français font preuve en ce moment de foi religieuse, restera unique dans l'histoire de l'humanité.

Ce n'était pas un combat, c'était une scène d'horreur infernale sur laquelle nous ne voulons pas insister, car Dieu, en nous visitant, nous a communiqué, à un degré bien inférieur assurément, sa sympathie pour tous les malheurs de l'humanité. L'âme de la terre ne sera consolée de ce désastre que le jour où, sur son globe soumis à la loi d'amour, au milieu des peuples régénérés, un monument expiatoire, consacré à toutes nos erreurs sanglantes, portera cette devise : *Aux victimes des guerres civiles*, *de tous les temps*, *de tous les partis*.

Pourquoi cette lutte? Il y a eu, sur la terre, des hommes égarés, désespérés ou criminels. Il y a eu, dans les conseils de la Providence, la résolution d'entraver la marche de la révolution de février. C'est là que son armée a été détruite ; c'est le sang, perdu par elle à si larges flots, dans les journées de juin, qui l'a rendue insensible à toutes les atteintes postérieures. Après avoir créé les hommes, Dieu vit qu'il s'était

trompé, dit la Bible, et il envoya le déluge.—Après cette révolution de février, à laquelle les hommes avaient coopéré moins qu'à toute autre, Dieu fut enthousiasmé de cette œuvre, comme il l'avait été aux premiers jours de l'humanité. Sa joie se répandit, sur la France entière, en rayonnements électriques, dont l'influence a été bien sentie. La presse périodique et les manifestations électorales de cette époque indiquent une transformation des esprits, inexplicable par les raisons vulgaires du calcul ou de la peur. Tous les regards cherchaient une aurore; les royalistes adoraient la république, et les catholiques le socialisme. On a reproché trop vivement ces démonstrations à leurs auteurs. Ils avaient la folie divine. Dieu lui-même était républicain.

Il accomplissait un effort sublime, pour effacer de notre belle terre l'indigence, la fourberie, l'oppression, le carnage, les intempéries, les maladies provoquées, le cercle vicieux, c'est-à-dire le conflit perpétuel de nos institutions, de nos idées et de nos mœurs, enfin l'égoïsme et la duplicité d'action, double pivot de cette série d'infortunes. Il avait jeté la terreur partout, non pas l'odieuse terreur de juin, mais une crainte salutaire, car elle était produite par une faible effusion de sang et rendait les hommes disposés au bien ; il avait répandu aussi l'amour, et les partis, image éphémère de la conciliation réservée au temps actuel, si nous le voulons, ont fraternisé sincèrement pendant quelques jours.

Voilà ce qu'avait fait Dieu.—Restait la part de l'homme, à qui Dieu laisse un rôle indépendant, à charge de responsabilité devant lui. L'homme avait à

profiter des événements, pour fonder une société nouvelle, qui ne rencontrait plus d'obstacle. Qu'une théorie d'organisation, conciliante, pacifique, d'un caractère à peu près pratique, fût posée en France, c'était assez pour changer la face du monde, dont les tressaillements révolutionnaires, à cette epoque, ne s'expliquent pas mieux, au point de vue purement humain, que les conversions subites, si contagieuses dans notre pays. Tous les trônes tombaient ; le sol de tous les royaumes se crevassait, traversé par les sillons de la charrue divine.

On n'attendait plus que le semeur.

Mais les hommes les plus avancés ne possédaient, en fait de théorie sérieuse, que celle de Fourier. C'est elle qui eût triomphé avec le temps, si la république de février avait eu la puissance de vivre, et les phalanstériens avaient un juste instinct de la situation, quand ces républicains improvisés dépassaient, en enthousiasme révolutionnaire, les républicains de la veille, si embarrassés de leur triomphe.

Le système phalanstérien contenait des erreurs qui eussent rendu sa victoire fatale ; il supprimait la conscience, et le créateur qui, dans son sublime travail, examine, retouche, perfectionne son œuvre, a subitement arrêté le mouvement démocratique. Il n'a pas fait le mal, mais il a laissé les éléments d'anarchie se développer ; il a permis à des ambitieux, essayant de racheter leur ignorance en science sociale par la hardiesse aventureuse de leurs déclamations, de lancer au vieux monde des déclarations de guerre, telles que la formule du droit au travail immédiatement exigible.—Et le vieux monde,

réveillé par cette attaque, a su écraser le nouveau.

C'est un temps d'arrêt. Ce n'est une ruine définitive que pour la liberté illimitée de la presse, pour le droit illimité d'affichage et de colportage, pour le droit illimité de réunion, pour le suffrage universel immédiat, pour toutes les arches saintes du libéralisme dépourvu de véritable science et d'amour. La théorie du progrès social renaît en ce moment. C'est la théorie de l'association et du bonheur, avec la Religion, avec le Pouvoir, avec la Famille, avec la Propriété. Cette fois elle ne pourra servir de thèse à l'ambition égoïste, et nulle opinion consciencieuse n'y trouvera des sujets d'alarme fondée.

Du plaisir à tous les travailleurs méritants !

Du bonheur à tous les travailleurs exceptionnels !

Égalitaires de bonne foi, qui êtes bien rares, égalitaires par spéculation et hypocrisie, qui êtes l'un des fléaux les plus dangereux de notre temps, vous allez apprendre que Dieu ne veut pas de l'égalité. Il ne l'a mise nulle part, et les institutions sociales ne vivent qu'en s'ajustant au plan de l'édifice universel. Le plaisir et le bonheur sont deux degrés dans la rémunération, comme le mérite et l'exception ne désignent ici que deux degrés dans les titres. Le principe est le même. Il s'agit de savoir, et la question est presque ridicule à poser, si la Providence entend que le salaire soit proportionné aux œuvres.

Ici paraît la nécessité d'élever ses regards vers le monde supérieur, si l'on veut comprendre les lois de la Nature, auxquelles nous sommes soumis sur la terre. La révélation qui suivra celle-ci sera intitulée Religion. Elle ouvrira des sphères infinies ; prenant pour sujet

l'histoire des dogmes et des cultes, elle doit conclure à leur conciliation, et ne laissera aucun regret dans l'esprit des hommes, qui abandonneront complétement les superstitions, ébranlées par le coup terrible que Dieu leur porte en ce moment.

Cet ouvrage débutera par un développement complet de la loi sériaire, dont nous n'avons donné dans la présente publication que des exemples, sans remonter jusqu'à la source même de ce principe. Il fera connaître, autant que Dieu le permettra, l'organisation du monde des âmes. Nous donnerons aussi, sur la législation administrative et même sur la jurisprudence qui régit actuellement les matières religieuses, des détails dont la minutie n'étonnera pas, attendu que tout se rattache à Dieu, et que la vie universelle, bien comprise, anime tout, sans exception, dans le monde.

Quand on aura lu cette seconde publication, bien des problèmes impénétrables, pour des yeux tournés exclusivement vers la terre, seront résolus avec une clarté qui en rendra désormais la discussion inutile.

Dieu donne du plaisir à tous les travailleurs, sous la seule condition d'une aptitude et d'une activité ordinaires, parce que tous les hommes sont des exilés, et que la générosité divine a des consolations pour l'exil. On plaint les morts, et c'est une erreur causée par notre manque de foi dans l'immortalité de l'âme. Les morts sont plus heureux que les vivants ; ils ne regrettent même pas leur famille en quittant la terre, et lui gardent un souvenir qui n'a rien de pénible. Au milieu des travaux qu'ils exécutent, des liens affectueux qu'ils forment, ils trouvent des compensations qui les empê-

chent de regretter la vie, ou plutôt le sommeil, car on vit là-haut, ici nous dormons. Ils abandonnent avec joie leurs corps, et ne sont touchés des honneurs qu'on peut lui rendre, que comme d'une marque d'affection, quand cette affection est sincère. Cette matière, en elle-même, leur devient absolument indifférente et étrangère.

Nous les appelons des morts, et cette expression n'est, à leurs yeux, qu'une preuve de notre ignorance en fait de questions religieuses. Dans le monde d'en haut, les âmes les moins épurées sont placées, comme retenues par leur poids, dans les couches les plus voisines de la terre et, par un effet de cette tendance, elles y reviennent plus fréquemment que les autres. La vie terrestre est une corvée expiatoire, dont on doit sortir plus épuré, si l'on a su mettre à profit pour son amélioration les épreuves qu'on y a subies. On remonte alors et l'on conserve cette nouvelle place, à moins d'en déchoir par un effet naturel et nécessaire des fautes commises dans l'un des deux mondes.

Quand une âme s'est raffinée par un assez grand nombre de douleurs, subies à titre de châtiment, ou acceptées volontairement par le dévouement, qui a porté des âmes du plus haut titre à venir sur la terre pour y remplir des missions de salut, cette âme acquiert des tendances trop élevées pour que la terre puisse la revoir. Elle est alors parfaitement heureuse, ou du moins elle possède tout le bonheur réalisable dans les dépendances de notre globe.

La théorie de Fourier est remarquablement conforme à la vérité, en ce qui touche les habitants de l'autre monde, et les disciples ont eu tort de considérer comme

une hypothèse brillante cette description qui renferme très-peu d'erreurs; mais Fourier n'a pas vu deux choses : la première, c'est que la conscience, le devoir, le sacrifice, le dévouement, la responsabilité sont des réalités, injustement exclues par lui de l'harmonie supérieure comme de l'harmonie inférieure; la seconde, c'est que le bonheur absolu, placé par lui dans l'harmonie terrestre, ne s'y rencontrera pas, et qu'il n'est vrai, pour les âmes du ciel, que d'une manière relative. Toutes les âmes tendent à un perfectionnement moral, produit, dans toutes les sphères, par l'action de la volonté, subissant de longues épreuves, ou les acceptant avec une fermeté inébranlable, ce qui a souvent la même valeur devant Dieu. Il sait juger si une bonne résolution est durable et, dans ce cas, il en tient compte, à peu près aussi généreusement que si le sacrifice offert avait été réalisé.

Les âmes éprouvent ainsi le besoin de s'élever, noble besoin d'être meilleures, désir approuvé par Dieu d'élargir le cercle de leurs jouissances. Ainsi nous ne posséderons jamais sur terre la vertu et le bonheur absolus; on ne les possédera jamais, dans les couches des plus élevées des âmes qui entourent notre planète, invisibles pour nous, mais souriant à nos efforts vers le bien. Si, dans ces couches, on pouvait être absolument pur et absolument heureux, on ne serait plus stimulé à monter encore, par la conscience et par le désir du bonheur; la dernière voûte du ciel serait atteinte, et cette voûte, où est-elle?

Quand nous avons interrogé directement l'âme de la terre, en lui demandant où se trouvait le Dieu suprême, elle nous a répondu : « Je vois au-dessus de moi des

« cieux magnifiques; mon père en voit de plus larges « et de plus brillants; le père de mon père en dé« couvre encore de plus splendides; quant au père de « tous, au centre vivant de l'univers, à l'âme des « âmes, au Dieu des dieux, comment pourriez-vous « savoir où il est? La science humaine ignore encore « où est le soleil pivot du vôtre. »

Dieu donne du bonheur aux travailleurs exceptionnels. Dans ce bonheur il comprend la gloire, afin d'inspirer aux travailleurs secondaires une ambition utile à tous. Il a voulu que la gloire eût des charmes, et il est permis de les savourer. Mais l'épuration de ce sentiment et le progrès d'une intelligence désintéressée changent l'orgueil et la vanité qui rapportent la gloire de l'homme exceptionnel à lui-même en jouissance procurée par le spectacle du bonheur qu'il généralise sur la terre, et en reconnaissance pour Dieu, dont il se reconnaît le porte-voix.

Insurgez-vous, basses jalousies; essayez de nous démontrer encore qu'Homère peut vivre avec un morceau de pain, qu'il ne faut pas à Newton, pour être vêtu, plus d'étoffe qu'au moindre manœuvre. Essayez de ressusciter votre devise envieuse: *de chacun selon ses facultés, à chacun suivant ses besoins.* Concluez-en, si vous le pouvez encore, que le génie doit à la société les créations lumineuses de sa nature supérieure et que la société l'en recompensera, d'une main d'autant plus avare, que ses goûts auront été restreints davantage par sa modestie et sa vertu! Avant même que nous eussions été transformé par des communications célestes, nous repoussions instinctivement cette

thèse. Nous la sentions fausse, et incompatible avec les tendances des cœurs généreux, qui ne marchandent pas les ovations ni les trésors aux bienfaiteurs de l'humanité. Mais il nous manquait, pour la réfuter, des arguments tirés du fond des choses. Nous ne pouvions lui opposer que l'intérêt de la société à être juste, intérêt manifeste, sans contredit, car les efforts du travailleur le plus zélé sont paralysés par l'ingratitude de ceux qu'il sert, et la pratique avait obligé presque toutes les associations ouvrières, étudiées par nous de très-près, à déserter les formules de répartition égalitaires ou communistes, pour se rallier à la rétribution de l'ouvrier, suivant le nombre et la qualité de *ses pièces*.

On nous embarrassait quelque peu quand on nous disait : rétribuez la bonne volonté, payez les efforts soutenus, l'ardeur au travail, nous vous le passons;— mais pourquoi payer le génie? L'ouvrier sans talent doit-il être puni par des privations d'une infirmité de nature? n'est-il pas assez malheureux d'être né avec une intelligence inférieure? ajouterez-vous à cette infortune le chagrin que vous ferez naître en lui en accordant une rétribution privilégiée à l'homme dont il partage tous les besoins, et qui a reçu du créateur le talent ou le génie, comme l'oiseau en a reçu l'éclat du plumage ou de la voix?

L'analogie est très-acceptable, mais elle condamne les égalitaires envieux. La Providence est juste à tous les degrés de la création. Elle a des raisons pour donner au faisan doré son beau plumage; ce n'est pas sans jugement qu'elle va loger telle âme inférieure dans le corps immonde du crapaud, accordant à cette

autre les formes suaves de la gazelle ou du cheval. Les animaux se raffinent par la souffrance.

Quand vous écrasez un insecte qui ne vous faisait aucun mal, votre âme fait une perte morale très-légère, c'est parfaitement vrai, mais réelle, et l'insecte tué fait un bénéfice. Il a souffert, et nulle souffrance imméritée ne restera sans compensation au tribunal du souverain juge. O vous qui lisez ces lignes, ne tuez jamais, ne tuez rien au monde; vous ne savez pas ce que c'est qu'un assassin devant Dieu ! Détruisez l'animal dangereux, nourrissez-vous de l'animal destiné par le Créateur à vous nourrir, et ne craignez pas de lever les épaules quand on vous dira, dans un ridicule élan de sensiblerie, que l'homme doit se nourrir de végétaux et respecter tout ce qui a vie. Le boucher, le chasseur, le cuisinier sont des meurtriers légitimes, et Dieu place l'espèce humaine à un tel degré d'élévation au-dessus de toutes les espèces animales, qu'il ne condamne même pas les cruautés ayant pour objet de rendre un aliment meilleur. Mais, dans tous les cas où il est permis de tuer, point de tortures sans but; écrasez le reptile, mais d'un seul coup. Plusieurs animaux qui ont souffert et qui s'élèvent ainsi, non par le mouvement vital, par l'ascension animée de l'être humain, déployant comme des ailes, mais par une loi naturelle à peine supérieure à celle qui fait monter la séve dans les végétaux, constituent, en réunissant leur groupe, une âme animale d'espèce supérieure.

Et ces âmes s'élèvent toujours, en se groupant avec d'autres âmes, toutes les fois qu'il s'agit de franchir un étage de la Création.

Les quatre derniers échelons ainsi franchis, pour

atteindre la nature humaine, correspondent à la formation des âmes animales suivantes :

Oiseau — daim — âne — chien.

Nous ne dirons pas qu'un chien est presque un homme. Un véritable abîme existe entre eux, et il serait impie de plaisanter au moment où nous dévoilons une partie des secrets les plus cachés de la nature ; mais l'intelligence du chien et la conformation de sa tête le distinguent de l'animalité ordinaire, par un intervalle beaucoup plus grand que les autres séparations d'étage.

Quand on arrive à l'homme, non-seulement l'étage est d'une élévation prodigieuse, non-seulement il s'agit de grouper en faisceau toutes les forces organiques et instinctuelles de la création terrestre; mais Dieu fait tomber, sur le mélange qui s'agite, un rayon tout spécial : c'est la conscience qui émane de lui. C'est elle qui donne à l'être humain son caractère, car l'homme est un vrai miroir de Dieu.

Pourquoi donc cet oiseau a-t-il un plus beau plumage, une voix plus éclatante que les autres, et dont il jouit très-réellement, par son organe musical? C'est qu'il a mérité ces avantages, comme les âmes animales peuvent mériter. Il ne les a pas gagnés par des sacrifices volontaires, le dévouement n'est pas dans ses facultés, et le chien se dévouera pour son maître, par un instinct d'amitié qui n'est pas libre ;— mais il a reçu le prix des souffrances subies par lui dans des existences antérieures.

Quel doux frémissement a répondu dans tout mon être, quand l'Ame de la Terre, après m'avoir parlé de Dieu, qui porte une robe toute brodée de planètes et

de soleils, m'a dit : « Sais-tu qu'il y a des principes de « vie naissante dans une foule de substances que vous « croyez parfaitement inorganisées? vos microscopes « ne descendent pas à tous les degrés de la nature « animalculaire, il s'en faut bien. Du liquide de ton « encrier, je vais tirer l'âme d'une araignée que tu « verras tendre bientôt sa dentelle noire sur ta fenêtre. « Les tissus de cette ombrelle contiennent des millions « d'animalcules, dont je formerai, sais tu quoi? l'âme « d'un ver à soie. »

Que sont donc les hommes de génie? seraient-ce des assemblages formés d'un groupe d'âmes ordinaires? Non pas. L'homme de génie appartient à l'espèce humaine, et ce que forment les âmes humaines en se groupant, ce sont des âmes d'astre. L'homme de génie est envoyé par Dieu, afin qu'il dirige les autres hommes. Il a mérité cette distinction, par des dévouements exécutés ou résolus dans des existences antérieures.

Lui refusera-t-on maintenant le bonheur, tout le bonheur que la terre peut contenir? est-ce là de la justice? Aura-t-il été insulté, banni, mis dans les maisons de fous, galérien, esclave, pour être réduit à la ration de l'homme que Dieu laisse inintelligent, parce qu'il a démérité déjà, ou parce qu'il n'a pas mérité encore?

PATRIARCHAT.

Le patriarchat est la phase d'organisation sociale qui succède immédiatement à l'état sauvage ; elle restreint plus encore que lui le bonheur et la liberté des

premiers âges; elle donne à l'industrie, à la scien
humaine quelques éléments nouveaux. Son nom con
state que son caractère essentiel est le despotisme ab
solu du père et le développement exagéré du princi
de famille, absorbant tous les droits des êtres humain

Nous allons faire l'esquisse de cette phase, esquis
amenée ici par le plan de cet ouvrage. Il n'est pas diffi
cile à nos lecteurs de constater l'enchaînement de no
idées, et l'oracle n'est pas entouré d'obscurités qu
puissent dérouter l'intelligence de l'homme. Nous se
rons encore plus rigoureux, en fait de classificati
des matières, et nous admettrons beaucoup moins d
digressions quand nous aborderons les parties techni
ques et spéciales du grand ouvrage médité par nou
toute notre vie.

Mais dans une préface comme le présent écrit, l'au
teur a le droit de saisir toutes les occasions qui lui son
offertes pour jeter incidemment dans les esprits les no
tions les plus essentielles. Nos dernières digressions
qui nous ont conduit au droit naturel, au *minimum*, l
la répartition de la richesse dans l'avenir, à propos d
l'état sauvage, étaient justifiées d'ailleurs par l'exem
ple de Fourier, premier auteur de la liaison conservé
par nous entre ces matières. Nous ferons tous nos
efforts pour éviter l'incohérence, les répétitions, les
obscurités impenétrables dont Fourier est justement
accusé; mais nous étions obligé en commençant de
marcher pas à pas dans sa trace. La science sociale doit
avoir ses traditions, comme les autres sciences. Venant
après Fourier pour le compléter, le rectifier, et pour
sauver ce que sa doctrine a de précieux, en détruisant
à jamais le reste, nous étions forcé de nous engager

ɜ les détours de son labyrinthe. Notre critique ɩit le sonder avec scrupule, et ne sonder que lui ɩlument parmi les socialistes. Il les résume tous, et œuvre a été jusqu'à présent l'œuvre la plus élevée 'esprit humain.

ɪn d'autres temps, cette déclaration eût vivement ɩé tous les voleurs qui n'ont pas rougi de se tailler manteaux de philosophe avec le linceul de Fourier, ɪui se sont fait passer pour des chefs d'école en lui ɔbant, les uns telle idée, les autres tel mot. Ils seront ins piqués maintenant, parce qu'ils voient l'œuvre Fourier passer dans le domaine de l'histoire. Leur contentement s'attaquera-t-il à notre personne? ɩs n'essayerons pas de le savoir. Ce que nous savons, ɜt que nous serons l'objet des dissertations les plus anges. On dira : Victor Hennequin est au diable; dira : Victor Hennequin est à Dieu. Il a été dominé dirigé par le fluide magnétique, etc., etc. Nous ions désolé d'empêcher ces conversations dont on déjà dans le ciel, et sur lesquelles nous comptons ɪn, comme sur un des principaux divertissements ɪables de nous récréer pendant une mission plus ɩorieuse qu'on ne l'imagine.

On peut rire, on peut dire de loin tout ce qu'on vou-a. Que pourra-t-on imprimer? quelles caricatures ront permises? Ceci n'est pas de notre ressort, mais ɩ ressort du gouvernement, qui est chargé de la po-ɛe, et dans les affaires duquel nous ne songeons pas à ɩtervenir le moins du monde.

Revenons à l'état patriarcal.

Les productions spontanées du sol, qui nourrissaient homme pendant la période édenique, ont cessé d'être

la ressource alimentaire de l'humanité. La chasse et la pêche ont dominé comme industrie, jusqu'au jour où le sauvage a vu le gibier et le poisson rares à leur tour, dénûment qui se produit plus ou moins vite, suivant les contrées.

L'homme alors est obligé de se montrer inventif, le besoin triomphe de l'insouciance. On captive quelques espèces animales pour les apprivoiser, les reproduire et, sans exclure la richesse que nous appellerons sauvage, la richesse pastorale se développe. Il se forme au sein des steppes asiatiques, des troupeaux de chevaux qui fourniront au Scythe, indépendamment d'un excellent service, leurs crins, leur lait, jusqu'à leur chair. Les Hycsos, ou Arabes pasteurs, dont les Hébreux ne furent à leur origine qu'une famille, s'entourent de bœufs et de brebis, le Lapon domestique le renne. Cette dominance de la richesse pastorale aura de l'influence sur les mœurs et les institutions des phases postérieures. Elle donnera naissance, dans la religion, aux sacrifices d'animaux, dans la pénalité, aux lois spéciales contre le vol des bestiaux; l'image du bétail, empreinte sur la monnaie romaine primitive, lui vaudra le nom de *pecunia*; la corne du bœuf deviendra le vase à boire des Abyssins et des Gallas; les Grecs et les Romains, plus artistes, boiront dans des cornes de marbre et d'albâtre; l'image de la corne décorera l'autel des Juifs et la tête des principaux chefs, en Judée, en Abyssinie.

En édenisme, en période sauvage, la vie n'était pas exclusivement sédentaire; les hommes de l'Eden, réunis en *séries confuses*, parcouraient les bois; la horde sauvage se déplaçait, suivant les saisons de chasse et

de pêche, mais sans s'éloigner d'un certain rayon, et les populations encore sauvages de l'Amérique du Nord se renferment dans des régions indiquées par la géographie. L'homme, en substituant à la richesse des sauvages les produits de l'existence pastorale, devient nomade généralement. C'est par familles d'abord, ensuite par tribus, qu'il se rassemble pour voyager. Son habitation est la tente. Attiré nécessairement par les pâturages, il s'en éloigne après les avoir épuisés.

Les Hébreux, depuis Abraham jusqu'à Joseph, sont le type le plus complet de cette période, celui que l'histoire a le plus vivement mis en relief. La tribu arabe présente encore un état patriarcal assez pur.

Dans cette période, le mariage s'opère par voie d'achat. L'homme qui veut obtenir une femme l'achète au père par des présents et n'est limité par aucune règle dans les acquisitions de cette espèce. La polygamie est un des traits caractéristiques de cette époque. Esclave de l'homme, la femme n'a pas le droit de le quitter; mais il la répudie quand cela lui plaît. Le prix qu'il a payé au père s'appelle *prix de la virginité*. C'est d'une virginité que le mari a entendu faire emplette, et s'il est trompé dans son achat, sa vengeance peut entraîner la mort de la femme. Aussi les parents conservent-ils, pour la justifier en cas de besoin, le drap qu'elle a taché la nuit de ses noces, usage nègre, hébraïque et abyssin.

De ce mariage naît la famille, qui est tout dans le *patriarchat*, c'est-à-dire sous le gouvernement du père. Le père devient un maître absolu, seul pontife, seul juge, seul propriétaire, absorbant en lui tous les droits de ses enfants sans exception, acquérant ce

qu'ils gagnent par leur industrie, ayant le droit de les tuer de sa propre main, ou de les vendre comme esclaves à des étrangers, sans que personne s'en formalise. Continuateur de la vie sociale, dont le chef de famille était l'unique représentant, le fils unit à son nom le nom de son père, *un tel, fils d'un tel,* usage abyssin, hébreu, grec, arabe, etc.

La transmission des biens à l'aîné pouvant seule conserver cet état de choses, le père fait à l'aîné une part privilégiée dans son héritage. Quant aux femmes, elles sont exclues des successions. La loi pénale est en harmonie avec le reste. C'est le plus proche parent d'une victime qui est chargé par les mœurs de se mettre à la poursuite de l'assassin et d'en devenir le bourreau.

Cette société, dont nous venons d'esquisser l'organisation très-logique, est amenée par le besoin d'unité sociale et par le défaut d'intelligence, qui ne permet pas d'organiser le pouvoir autrement qu'en prenant pour base la filiation et la transmission du sang. Le père n'avait pas ce pouvoir chez les sauvages, parce qu'ils sont organisés pour la guerre. Les hordes, agglomérées dans les cantons de chasse et de pêche, sont en lutte perpétuelle, à cause de leur contact; il leur faut des chefs désignés par des qualités militaires. Le patriarche, au besoin, commande ses fils et ses esclaves, comme Abraham venant au secours de Melchisedech; mais il combat exceptionnellement et n'a pas besoin d'être un homme de guerre.

Quand il y a guerre, on fait nécessairement des prisonniers, et l'on en forme une classe inférieure. L'esclavage, qui doit avilir pendant si longtemps les

périodes suivantes, a sa véritable origine dans le patriarchat. Le sauvage mange ses prisonniers, ou se plaît à les faire périr avec des raffinements atroces. Il n'en conserve que par exception; le sauvage ne sait rien utiliser; mais la société patriarcale, un peu plus ouverte aux sentiments d'humanité et fort économe de tous les genres de richesses, conservera presque toujours les prisonniers, pour les condamner aux travaux les plus pénibles, ou pour en faire un objet de commerce, infamie que les tribus circassiennes n'ont pas cessé de pratiquer jusqu'à nos jours.

Une fois l'esclavage introduit dans les institutions, il influera profondément sur le sort des femmes. On distinguera, sous la tente du patriarche, l'épouse achetée à ses parents, et la concubine issue de la classe servile.

BARBARIE.

Dans la Barbarie se distinguent deux phases secondaires. Le peuple barbare est d'abord flottant, et l'on peut suivre, dans sa formation, la métamorphose graduelle de la tribu en grand peuple. Des besoins généraux, des ligues de guerre ou de commerce, amènent une confédération, des liens de hiérarchie entre les tribus. Les Hébreux, à partir de Moïse, ont des *suffètes*, les Francs élèvent des chefs collectifs sur le pavois, les Tartares élisent un khan.—Le peuple barbare, ainsi formé, convoite un pays agricole.

La paresse du sauvage lui rendait l'agriculture si odieuse, qu'il est encore proverbial, au sein des hordes,

de dire à l'ennemi en le maudissant : *Puisses-tu être réduit à labourer un champ!* La pénurie, qui avait fait descendre l'humanité de l'état sauvage au patriarcat, décide le barbare à fouiller le sol quand les pâturages sont épuisés. Il veut devenir de pasteur agriculteur, de nomade sédentaire. Existe-t-il une région vacante, échauffée par le soleil, abreuvée par de grands fleuves, il s'y fixera tranquillement. Si les régions bénies du ciel sont accaparées par d'autres peuples, il les attaquera, et l'on verra se produire un fait, enregistré périodiquement par l'histoire, une invasion de peuples nouveaux.

Leur installation, pacifique ou violente, constituera l'entrée de la barbarie en seconde phase. Ainsi les Hébreux se précipitent sur la terre de Chanaan ; les Goths, les Suèves et les Vandales sur l'empire romain; les Francs sur la Gaule ; les Huns sur l'Occident tout entier; les Normands sur le domaine de Charlemagne; les Ogors sur la Hongrie ; les Tartares sur la Chine ; les Mogols sur l'Inde; les Arabes sur l'Afrique, l'Espagne et la France ; les Turcs sur la Grèce, etc.

Traçons brièvement la physionomie d'un peuple barbare.

RELIGION.

Dogme.

La religion, chez les barbares, est caractérisée par un développement exagéré du merveilleux, dont l'empire est facile à constater chez les enfants, comme chez les jeunes peuples. On croit aux miracles multipliés,

et les dieux s'incarnent. Osiris renaît dans les Apis, Wischnou dans une série d'espèces animales ; les dieux de la Grèce, sous plusieurs figures, soit humaines soit bestiales, s'unissent à l'humanité par l'amour. La naissance du Christ, point de départ d'une religion aussi supérieure à celles de l'Égypte et de la Grèce que l'homme est supérieur aux animaux, a pour mystère essentiel une incarnation dont nous rendrons compte un peu plus tard.

Enfin l'humanité communique avec la divinité par des oracles. L'*adytus*, ou sanctuaire du temple, rend des décrets en Égypte, en Grèce, comme le saint des saints en Palestine. Un autre fait, aussi général en Barbarie que les oracles, c'est l'apparition de livres qu'on présente comme inspirés ou dictés par Dieu, quand ils ne sont pas tracés de sa propre main, comme les Tables de Moïse. En Égypte, ce sont les livres de Thot ou Hermès trismégiste ; en Palestine, la Bible ; dans l'Inde, les Védas ; en Abyssinie, le *Fetha negueuste ;* à Rome, les livres sibyllins, etc., etc.

En édenisme, il n'existe pas de religion. Soutenue par Dieu, sans le comprendre, l'humanité n'est pas capable de s'élever à la conception du surnaturel. Quant au sauvage, il adore toute la matière. Le barbare adresse ses hommages à la créature intelligente, à l'homme. Sa religion est *anthropomorphiste,* c'est-à-dire associant toujours la forme humaine à l'idée de Dieu. Il en résulte un beau développement pour tous les arts, à partir du jour où le type de l'humanité divine a terminé ce pénible dégagement du sein des espèces animales, qui se produisait dans les esprits de l'ancienne Égypte, et que ses idoles ont figuré.

Le ciel se peuple de familles dont le souvenir est demeuré dans la mémoire des hommes; et dont l'histoire disparaît progressivement, sous les symboles ou mythes dont on la surcharge. Aussi appellerons-nous la religion commune des peuples barbares la *mythologie polythéiste*, afin de grouper sous un seul nom les croyances des Grecs, des Romains, des Scandinaves, des Celtes. Ce dogme général est en partie réaliste, car il conserve, de la croyance du sauvage, la vénération religieuse pour une foule d'objets réels, tels que le soleil et les autres astres, des montagnes, des fleuves, des animaux, des végétaux, respectés pour leur influence favorable ou redoutée. L'apothéose de la nature humaine, couronnement de cette série, s'adresse à des êtres ayant influé sur le développement du genre humain, tels qu'Osiris, Isis, Horus, Typhon, en Égypte. Cette religion, souvent appelée idolâtrie, à cause des images qu'elle multiplie et qui demeurent, pour le vulgaire, l'objet réel de l'adoration, contient une partie symbolique, attendu que les Dieux, originairement empruntés par elle à la nature ou à l'histoire, sont, avec le temps, utilisés comme symboles. Cette méthode une fois inventée, on crée de nouveaux Dieux, dont l'existence n'a pas d'autre but que de fournir des signes à des idées.

Le panthéon de la mythologie polythéiste se transforme ainsi en alphabet d'un langage mystérieux. La limite de l'intelligence vulgaire est dépassée. Il se constitue un dogme sacerdotal, réservé aux prêtres et aux intelligences élevées parmi les laïques. C'est l'initiation qui les admet à la connaissance des vérités ainsi cachées. Le secret de l'initiation était imposé avec des

menaces terrifiantes, car la révélation des mystères aurait détruit le culte public, essentiel aux masses. Le profane sera donc éloigné des sanctuaires. L'initiation est célèbre dans les annales de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie.

La distinction du culte public et de la religion des intelligences se perpétue au sein de la Chine, monstrueux amalgame du patriarcat, de la barbarie, et d'une civilisation déjà raffinée. On rit de la Chine et l'on devrait en frémir. C'est un abîme de dépravation que Dieu vient d'éclairer à nos yeux par les plus sombres lueurs. Le culte extérieur de la masse y est plus stupide que partout ailleurs; il est avili, même aux yeux de ceux qui le pratiquent, et la religion rationnelle des lettrés équivaut à une absence complète de foi religieuse.

Culte.

Le patriarche immolait à Dieu des animaux et ne craignait pas de lui immoler son propre fils, comme une victime plus agréable que les autres. Dans l'état barbare, l'acte principal du culte est encore le sacrifice, et l'emploi des victimes humaines, quoique plus rare, se reproduit encore quelquefois. On offre à Dieu une partie de toutes les richesses, les céréales, soit en épi soit en pâte. Le pain, chez les nations agricoles, étant le fond de la nourriture, on aime surtout à offrir à Dieu ce pain qui soutient la vie. L'Égyptien étale des pains de proposition sur la table que Moïse lui a empruntée; Melchisedech offrait le pain devant le Seigneur; c'était aussi la coutume des Madianites. Quant

aux liquides, l'eau, le vin, l'huile, il est d'usage de les verser sur l'autel, pendant le sacrifice, et sous le nom de libations.

Tel est le culte égyptien, hébraïque, grec et romain. Les entrailles de la victime ont frissonné sous le couteau. L'homme, cherchant le guide surnaturel qu'il a perdu en ce bas monde, s'efforce de découvrir un sens dans tous les événements, fruits du hasard. Il a créé la divination par les songes, *onéiromancie*, par les lignes de la main, *chiromancie*, par le vol des oiseaux, *augure*. Les palpitations de la victime, sacrifiée devant Dieu, dans le temple, et dans les circonstances les plus vénérées, lui semblent porter, plus que tout autre accident, le caractère d'une révélation. L'on interrogera les entrailles, usage araméen, grec et romain, etc.

Indépendamment des sacrifices, le culte célèbre des solennités périodiques. Pour en constater le retour, les prêtres se livrent à l'astronomie. Le nombre sept, vénéré déjà par les sauvages, dont la religion naturelle se partage en sabéisme et en fétichisme, préside en général aux évolutions du temps. Sur ce nombre est basée la semaine, de sept jours chez presque toutes les nations, et en outre, chez les Hébreux, la semaine d'années, close par l'année sabbatique, et la semaine d'années sabbatiques, close par le jubilé.

Chez les sauvages, l'imperfection des outils, chez les patriarches, la vie nomade et pastorale, empêchaient l'art de se développer. Chez les barbares, il existe. La masse y domine plus que l'expression : — temples de l'Égypte, de l'Inde, du Mexique.

Du culte et de ses cérémonies, nous rapprocherons l'habillement de l'homme, avec d'autant plus de raison

e, sous le régime théocratique, des prêtres égyptiens de Moïse, par exemple, le clergé s'en préoccupe ablement, au point de vue de l'hygiène et à celui s rites.

L'homme est nu dans l'Éden, plus ou moins tatoué rmi les sauvages. Sous le régime patriarcal, il porte s manteaux, des couvertures, dont le burnous est le pe, et qui servent de lit comme de vêtement. Le costume propre à la barbarie est encore large et flottant, laissant à nu que certaines parties du corps, telles ne les jambes, la chaussure étant une industrie rafnée que les Romains eux-mêmes ne possédaient pas ntièrement. Mais le costume barbare est beaucoup lus riche que celui de la période patriarcale. Un État étant constitué avec ses castes, cette hiérarchie a esoin de distinctions apparentes, et les couleurs oyantes ne séduisent pas moins les peuples jeunes ue les enfants. On a réalisé assez d'industrie pour mployer des étoffes éclatantes. La magnificence des vêtements turcs avant la réforme, persans, sykes, chinois, en un mot asiatiques, est assez connue. Un proverbe juste a célébré le luxe oriental.

La loi graduelle du développement sériaire est si naturelle à l'humanité dans sa croissance, que le tatouage de la sauvagerie ne disparaît pas, dans la société barbare, sans y avoir laissé quelques vestiges. Dans certaines contrées s'offrent des substances qui permettent de donner aux traits une coloration, non plus ineffaçable, mais encore contre nature. Le henné teint en rouge-aurore les ongles de l'Égyptienne, de la Juive et de toutes les Orientales; l'antimoine élargit leurs cils et leurs sourcils par des lignes noires. L'In-

dien porte encore, en ce moment, l'empreinte de sa caste au milieu du front.

RELATIONS INTERNATIONALES.

L'introduction de l'esclavage a mis fin à l'anthropophagie, mais la guerre des barbares est encore cruelle. Elle entraîne souvent le massacre général des enfants et des femmes :—guerres de Josué contre les Chananéens, guerre d'Attila, de Gengis-khan, de tous les envahisseurs du monde romain. Le vainqueur allume des incendies inutiles. Brûler ce qu'on a conquis est le stupide usage de la barbarie. Les Abyssins en donnent encore l'exemple.

Entre les peuples barbares, la guerre n'est pas le seul point de contact ; ils ont entre eux d'autres rapports : ce sont des ambassades extraordinaires, ayant pour objet de faire des réclamations, de conclure des traités, de féliciter sur des événements importants. Telle est, à Rome, la mission des *féciaux*.

GOUVERNEMENT.

La terre une fois occupée, la nation cultive, tout en conservant une profonde empreinte du patriarcat et de ses habitudes pastorales. Le territoire se partage entre les vainqueurs, qui ne mettent pas directement la main à l'agriculture. Les esclaves et les vaincus bêcheront le sol.

Ainsi les inférieurs sont immobilisés, vendus avec

la terre qu'ils fécondent. Les propriétaires se hiérarchisent. Ils se donnent des rangs correspondant à leur importance militaire, et ne quittent pas un instant l'épée.

Telle est la féodalité, qui fournit son type achevé dans l'Occident, au moyen âge, mais qui se trouve dans l'Égypte ancienne et dans l'Abyssinie moderne, à peu près complète. Il y en a des vestiges dans toutes les autres sociétés. Qu'elle se perfectionne, elle produira une centralisation, par le Roi, et conduira les hommes progressivement aux institutions civilisées.

Le lien de famille conserve encore une importance sociale si démesurée, que les généalogies, gardées avec le plus grand soin, correspondent à des fonctions publiques traditionnelles. De là *les castes*. Elles sont tranchées et ne se mêlent jamais, dans l'Inde, dans l'ancienne Égypte. Chez les Hébreux mêmes, indépendamment de la classification générale par tribus, les enfants de Lévi composent une caste à trois degrés ; on y distingue le grand prêtre, désigné pendant des siècles entiers par sa naissance, le prêtre, le simple lévite. Parmi les lévites, les familles de Caath, Gerson, Merari, sont distinguées par leurs emplois héréditaires.—Au-dessous de tous les Israélites se rangent : le bâtard,—le néthinéen ou serviteur public,—l'étranger, — l'affranchi, — l'esclave hébreu, — l'esclave étranger.

Les deux grands peuples providentiels par excellence, les Romains et les Français, avant d'atteindre à la civilisation, ont passé par la barbarie. Les premiers distinguaient : le sang patricien ou sénatorial,— le chevalier,—le plébéien—et l'esclave. Les seconds :

le noble,—le bourgeois,—enfin le manant ou prolétaire.

Si l'on ne veut pas tenir compte de nuances très-variables, toutes les castes se réduisent à trois, dont nous indiquerons les correspondances dans l'Inde, parce que l'Inde est le pays typique des castes :—CLASSE PRIVILÉGIÉE (prêtre ou *brahmane*, noble ou *kchatrya*), CLASSE MOYENNE (bourgeoisie, *vaysia*). BASSE CLASSE (esclave, *soudra*).

Quand on veut apprécier le caractère essentiel d'un gouvernement, le nom de république ou de monarchie qu'il adopte a peu d'importance. Examinez quelle est la classe qui domine et à qui le pouvoir sert d'instrument. En barbarie, ceux-là règnent naturellement qui ont conquis le territoire et peuvent le défendre. A cette époque de fluctuation des peuples, garder sa place est l'intérêt le plus puissant. Les directeurs de la société sont les guerriers; c'est la classe noble, guerrière ou destructive qui régit le monde. Il est vrai que l'autre fraction des privilégiés lui fait concurrence. Le clergé veut fonder un gouvernement sur la base des révélations divines. La Théocratie rivalise avec les pharaons guerriers de l'Égypte; il y a lutte entre les melecks ou rois juifs et les grands prêtres, comme plus tard entre les empereurs et les papes. Dans ce conflit, les avantages se balancent, mais le pouvoir temporel finit habituellement par l'emporter, et le clergé se console, en s'attribuant la suprématie dans les annales de l'humanité qu'il rédige.

Sa part est belle, car il est, pendant une longue suite de générations, dépositaire exclusif des sciences. La caste sacerdotale de l'ancienne Égypte était seule

géomètre, astronome, musicienne, elle cumulait toutes les branches de l'art. On sait que le *clerc* du moyen âge était le savant.

LÉGISLATION CIVILE.

Quelle sera la loi de cette société ? En édenisme, liberté complète, chez les sauvages des usages seulement, dans la vie patriarcale des traditions, et chez les barbares des coutumes qui ont, pour organes et conservateurs, les vieillards, bien qu'on accepte aussi, mais par exception, les inspirés pour juges,—la prophètesse Olda, le jeune Daniel.

Rien n'est sanctionné, promulgué encore ; mais les mots d'usages, traditions, coutumes, ont été choisis par nous pour indiquer des habitudes qui prennent une autorité de plus en plus grande. La coutume finit par être une véritable loi, décidant de l'état des personnes, de la transmission des biens, de la pénalité. Seulement elle n'est pas écrite ; il faut la coordonner.

Dès la barbarie, paraissent des législateurs : Xisuthrus ou Noé pour les Chaldéens, Zoroastre, Moïse, Dracon, Numa, Mahomet. Ils sentent la nécessité de proclamer des principes d'ordre et de les sanctionner par des peines régulièrement instituées. Ne pouvant puiser leur autorité dans le raisonnement, beaucoup d'entre eux utilisent le sentiment du merveilleux, en se rattachant à la religion qui, de leur temps, abonde en miracles. Leurs lois sont écrites souvent dans le même livre que les règles du dogme et du culte, et présentées au même titre, comme inspirées par le ciel.

Menès, en Égypte, attribue ses lois à Hermès; Minos en Crète, à Zeus; Lycurgue, à Apollon; Zathrauste législateur des Arimaspes, au génie bienfaisant; Zalmoxis, législateur des Gètes, à Vesta; Numa, à la nymphe Égérie; Manou, à Brahma; Moïse, à Jehovah Qu'on s'arrête ici.

Moïse doit être mis au premier rang des hommes de génie et de courage transformant un peuple encore brutal par les efforts de leur intelligence et de leur volonté. Il a augmenté son action par une mise en scène de prodiges factices, comme le fait se trouve à peu près avoué dans la Bible même. Son histoire, écrite après sa mort, lui attribue à tort des faits et gestes miraculeux; mais il était envoyé du ciel.

La Providence, en construisant sa tête pour la mission la plus importante qui ait été donnée à un homme avant le Christ, l'avait armée de facultés fermes et sûres, complétées par les élans d'une inspiration plus féconde que celle des poëtes. Dieu n'en faisait pas plus alors, parce que les moyens surnaturels lui coûtent, parce qu'il aime à laisser les hommes agir librement et gagner tout le mérite d'une destinée qu'on s'est faite de ses propres mains. Il a fallu bien de l'endurcissement d'un côté, bien des siècles de souffrances de l'autre, pour que la Providence employât, au milieu de nous, les agents surnaturels, avec une prodigalité qui ne s'était rencontrée dans aucun autre âge.

Les lois commencent par déterminer le dogme, la morale et le culte, base de l'édifice tout entier; viennent ensuite des prescriptions relatives au gouvernement, à l'administration, aux lois civiles et pénales. Les législateurs attachent de l'importance à effacer les traces

extérieures de la sauvagerie, dont les usages les plus révoltants ont déjà disparu des mœurs. Noé prohibe l'usage de manger la chair vivante et de boire le sang chaud. Moïse réitère cette prohibition ; il y joint celle du tatouage et se rencontre avec la loi romaine des Douze Tables, quand il défend de s'écorcher le visage dans les cérémonies funèbres.

Les institutions patriarcales reçoivent du législateur barbare d'autres atteintes. L'omnipotence du père est diminuée ; on lui interdit de prostituer ses filles ; son droit primitif de vie et de mort trouve une barrière. L'Égypte antique lui impose, quand il en use, un châtiment flétrissant.

Bien que la culture soit la base de l'état barbare, le travail industriel, dont le développement amènera la civilisation, naît chez lui. Les esclaves industriels, dont les ateliers attiennent à la maison du maître, exercent les métiers qui exigent de la force ; les esclaves femelles, sous la direction des épouses, tissent les étoffes, se livrent à la couture, à la broderie, à tous les travaux d'aiguille. Les esclaves affectés spécialement au travail domestique habillent le maître ou la maîtresse, les escortent (*pedisequi, pedisequæ*), les portent en litière à Rome, en palanquin dans l'Inde. Au milieu d'eux, mais seulement dans les maisons riches, se trouvent des nains et des bouffons. Ce fait apparaît en Abyssinie, en Égypte, en Italie, où Spartacus lui-même, l'esclave révolté, avait ses bouffons et ses nains, enfin dans l'Europe du moyen âge.

Le sauvage ne portait qu'un nom personnel et toujours significatif. Sous le régime patriarcal, le nom du père demeurait adhéré à celui du fils. La barbarie,

pour conserver des filiations plus anciennes et dont les ramifications sont plus larges, attache à beaucoup de noms individuels le souvenir d'une source déjà éloignée : les fils de Caath, de Gerson, de Merari, de Rechab, chez les Hébreux ; les Claudiens, les Fabiens, à Rome. Le barbare porte un cachet à son empreinte spéciale ; c'est ainsi qu'il *signe*.

Chez les Hébreux, où la constitution patriarcale de la famille avait encore ses nécessités au temps de Moïse, parce qu'on n'était pas sorti de la vie nomade et constituée par tribus, l'absolutisme paternel n'est pas aussi directement combattu qu'en Égypte, par exemple. Mais le père ne peut provoquer la mort de son fils qu'en déclarant à la magistrature la cause de son mécontentement. C'est le peuple entier qui exécute la sentence. Des conditions sont imposées au mariage des femmes par voie d'achat, ainsi qu'au droit de les répudier. Le mariage s'entoure de cérémonies qui le rehaussent, et si les fiançailles continuent à rappeler l'époque où le mari donnait les *arrhes* de son marché, nous devons pardonner au peuple juif, et à beaucoup d'autres, ce léger souvenir de barbarie ; nous l'avons conservé nous-mêmes, et les traces de la grossièreté primitive constatent seulement un triomphe de l'humanité quand elles sont ainsi transfigurées.

Ainsi les faits de la vie sauvage sont proscrits, les faits de l'état patriarcal sont atténués. Les législateurs ferment à l'humanité tout retour vers les phases sociales déjà traversées en leur ouvrant le chemin des phases postérieures.

En ce qui touche la propriété, sans faire aucune théorie de ce droit qu'ils expliquent par l'occupation,

résolvent les difficultés pratiques du bornage et s principaux contrats, tels que la vente et l'échange. Le sauvage connaissait peu les métaux et trafiquait nature. En barbarie, l'or et l'argent sont extraits du l et circulent par lingots. Lors de la vente, on les upe en parcelles qui sont pesées. De là l'emploi néssaire de la balance dans les ventes barbares, chez s nègres mandingues et changallas, en Égypte, chez s Hébreux, les Chinois, même chez les Grecs et les omains à l'origine, bien que tout peuple un peu rancé connaisse la monnaie frappée qui, sous le réime civilisé, sera substituée complétement à la preiière.

Pour les ventes d'une importance secondaire, la arbarie utilise comme monnaie un objet de convenion, briques de sel et pièces de toile en Abyssinie, auris ou coquillages ailleurs.

De la vente et de l'échange rapprochons le prêt, lont l'importance politique, économique et sociale est lors énorme, car les métaux précieux, rares encore, ont loués par le riche au pauvre, au taux le plus exessif. On a souvent présenté le juif comme le type de l'usure; mais si l'admiration classique nous aveuglait noins, nous reconnaîtrions à quel degré les usuriers romains furent infâmes, exploitant le bas peuple au point de se partager en morceaux la chair de leur débiteur avec plus de réalité que le vieux Shylock de Shakespeare, entraînant l'insolvable en captivité, lui déchirant le corps à coups de lanières. La république romaine fut une exploitation du monde par les Romains, de l'esclave romain par l'homme libre, du plébéien par le patricien, exploitation pesant si durement sur les

classes souffrantes que, loin de se passionner comme on l'a cru pour le nom et les institutions de la république, elles passèrent de longues générations à implorer un vengeur, et ne virent pas un usurpateur, mais un sauveur, dans le premier des Césars.

Aux contrats, la législation barbare ajoute les engagements qui se forment sans convention. Ils résultent le plus souvent d'un dommage, et d'un dommage emprunté à la vie des champs. Moïse, la loi des douze tables, parlent du bœuf *qui a frappé de la corne*, et regardent la responsabilité du maître comme plus ou moins grande, suivant que le bœuf a donné ou non des signes antérieurs de brutalité.

PROCÉDURE ET PÉNALITÉ.

La procédure est simple : point d'huissier, le demandeur ajourne lui-même son adversaire (*condictio*) et le traîne au besoin devant les juges (*manus injectio*). C'est la méthode de l'Hébreu ou du Romain primitif; —débat public et purement oral, accompagné chez les Romains de détails tout à fait originaux. Chaque nation modifie par des nuances les phénomènes généraux que nous retraçons. Le Romain primitif, c'est-à-dire le seul Romain vraiment barbare, conduit son adversaire sur le champ litigieux, y engage avec lui un combat fictif en tenant la baguette, image de la lance. Cette cérémonie bien caractéristique d'un peuple guerrier et conquérant est le début de toute revendication en justice Les Romains admettent dans la procédure ce petit drame qui leur est tout spécial ; ils admettent aussi le serment judiciaire, comme toutes les nations.

On sait combien le parjure solennel était redouté des Égyptiens et des Juifs. Mais les Romains, d'un autre côté, ne connaissaient pas les *épreuves judiciaires*.

C'est cependant un caractère de barbarie des plus généraux, et dont les Romains ne furent exemptés que par la vigueur et la logique de leur intelligence.

L'homme, ignorant combien les miracles sont difficiles à Dieu, le consulte, en soumettant les plaideurs à des épreuves dangereuses; épargnés, s'ils sont innocents et véridiques, ils devront subir une atteinte matérielle s'ils sont coupables et menteurs. L'épreuve divine est demandée à l'eau, au feu, à tous les éléments. Cette coutume avait été remarquée chez tous les peuples occidentaux du moyen-âge. Mais peu de personnes ont fait attention aux récits de Struys le voyageur, qui a vu l'épreuve du feu appliquée, dans le royaume de Siam, sur une très-large échelle. L'épreuve de l'*eau amère* est indiquée dans la Bible comme une institution de Moïse, et bien que la Bible soit plus connue que Jean Struys, ce détail est à peu près ignoré des catholiques, les livres qui sont la base du christianisme n'étant presque jamais lus par eux d'un bout à l'autre. L'eau amère est l'épreuve des Caffres; celle du poison appelé tanguin, l'épreuve du peuple hova qui tyrannise Madagascar.

La torture est encore un moyen d'enquête, barbare par son essence. On l'emploie surtout en matière criminelle, et bien que de cruelles nécessités sociales aient pu l'excuser pendant longtemps, les peuples antiques, spécialement les Juifs et les Romains, en avaient du moins assez d'horreur pour l'appliquer seulement aux esclaves.

Il est pénible de penser qu'en France, dans un pa
favorisé du ciel à tous égards, un pays chrétien et trè
chrétien, la question, donnée à tous les accusés sa
distinction, se soit perpétuée jusqu'à Louis XVI.

Voici la solution de ce problème.

Les divers états sociaux que nous esquissons seraie
parfaitement séparés les uns des autres, si l'humani
avait déjà constitué en ce bas monde son unité, si el
palpitait sur la terre d'une vie entièrement centralisé
comme l'est déjà sa vie des cieux. On suivrait alor
sans confusion d'aucune espèce et sans mélange d
caractères propres à chaque phase, le développeme
de l'être humanité. La logique, entrevue seuleme
dans les périodes sauvage, patriarcale, barbare, civi
lisée, telles que nous les traçons ici, serait absolu

Mais l'humanité ne marche pas sur son globe av
ensemble; elle s'y trouve en travail de formation;
vie, qui doit allumer un jour tout l'ensemble, n
scintillé que sur divers points successifs; la traînée lu
mineuse erre sur la carte, inspirant, animant tout
qu'elle rencontre, éveillant l'Indien, l'Égyptien, l'Hé
breu, le Grec, le Romain, le Français, afin que tous
ces personnifications du génie humain donnent tour
tour un élément à l'ordre futur. Il y a des nations q
la Providence n'a pas encore agitées; il y en a d'autr
dont elle a désespéré, comme les races rouges et pr
mitives de l'Amérique, ces peaux rouges, qui avaie
produit, au Mexique, un état social à peu près égal
degré à celui des Égyptiens, et dont les incas, les ri
chesses, les temples, ont été emportés par un cat
clysme, *parce que le ciel en avait désespéré.*

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi ces p

miers germes de société, jetés par les Aztèques, avaient disparu du globe, sans qu'il en restât vestige, après avoir produit dans l'isolement, au milieu des mers, sans concours avec les travaux ni avec les révélations de l'Europe, des lois, des dynasties, des pyramides, une écriture même? Comment ont-ils pu monter si haut? Pourquoi se sont-ils arrêtés là?

Et la conquête des Espagnols, vous rappelez-vous combien elle fut impitoyable? Que d'outrages à l'humanité! que de crimes sans nom! Les Espagnols ont détruit la population virile dans les mines; ils ont rôti des enfants vivants. On a vu l'Espagnol, en se rendant à la chasse, prendre en passant l'enfant au sein de sa mère, et le couper en morceaux pour le faire manger à ses chiens. Ils ont exposé dans les boucheries des quartiers de jeunes filles. Ces horreurs permises ne se concilieraient pas avec l'existence de Dieu, si Mexico ainsi châtié n'avait été un amas de crimes, que nous devons résumer en un seul trait, car nous n'aimons pas les récits atroces. Dans cette ville, embellie par les arts, attestant un raffinement industriel et intellectuel déjà remarquable, la religion, qui doit épurer les cœurs, adorait des monstres altérés de sang. Un peuple est jugé lorsque, dans l'état de raisonnement auquel étaient parvenus les Aztèques, il s'imagine honorer Dieu en arrachant, sur son propre autel, le cœur d'un homme qui agonise.

Mexico fut la hideuse tête de la race rouge tendant à l'organisation, l'âme lui manqua. On le voit bien dans ses œuvres. Ses ébauches de sculpture n'ont pas la gaucherie d'un art qui commence et que l'avenir animera. C'est la bestialité sans espérance.

La tête coupée, les débris du corps sont épars, pourchassés dans les forêts. On n'en fera jamais rien. C'est une race manquée. Ces sauvages ont conservé dans les bois certaines qualités qu'ils perdront toujours en se groupant; mais ce sont des bêtes fauves. L'organe de la destruction les domine. La Providence a complétement renoncé à en faire un peuple.

Il y a des peuples à qui Dieu renonce ainsi; d'autres s'usent dans sa main, comme un outil se brise. C'est parce que la vie de l'humanité, circulant partout avant de se former un centre, prend des nationalités puis les quitte, les ébauche toutes à la fois à des degrés inégaux, leur permet de communiquer entre elles. A cet état d'incohérence générale, qu'on voit des tribus patriarcales enrichies, par une fréquentation supérieure, de quelques éléments de civilisation. Par une autre cause, imputable à des lacunes volontaires de l'intelligence ou de l'amour, on voit des nations civilisées conserver, au sein de leur développement, des souillures de la barbarie la plus profonde.

La France a conservé la torture jusque sous Louis XVI! Depuis des siècles, elle aurait dû l'abolir; depuis des siècles elle était coupable de la maintenir, et sa conscience le lui disait. Sous Louis XVI, elle était encore chargée de lois et coutumes tout à fait indignes de son rang supérieur au milieu des peuples. Elle n'y renonça pas assez tôt ni assez complétement pour éviter la révolution française, instrument de progrès et instrument de châtiment tout à la fois. Si cette révolution fut terrible, tout en laissant vivre et refleurir notre pays, c'est que Dieu voulait épurer la France par la douleur. Il a besoin d'elle encore.

La pénalité barbare est cruelle. Son but unique est d'intimider, de faire un exemple ; elle tue sans pitié. Des infractions, qui nous paraîtraient bien légères, sont punies de mort par Moïse comme par Dracon. Il en était de même en Égypte, avant les réformes introduites par les rois. La législation des barbares, soit à l'état de coutume, soit à l'état postérieur de loi écrite, établit une gradation entre les châtiments corporels, les seuls qui conviennent à son génie.

Son *maximum* est la peine de mort avec tortures : — supplice des auges dans la Perse ancienne, du pal chez les Turcs, des crochets pour les Barbaresques ; supplice d'être coupé *en dix mille morceaux* chez les Chinois, déchiqueté avec des roseaux coupants dans l'ancienne Égypte ; supplice, à Rome, d'être cousu dans un sac et jeté à l'eau avec un coq, un chien, un singe, une vipère ; supplice de mourir sous le bâton, la tête prise dans une fourche, odieuse mort appelée tout simplement le mode des ancêtres, *modus majorum*, et dont l'approche épouvanta Néron, jusqu'au point de décider sa lâcheté de hyène au suicide. — Aux Romains encore appartient la criminelle invention d'avoir fait manger des hommes par des bêtes. Nous disons criminelle, car ils s'en faisaient un jeu et ne pouvaient invoquer, en faveur de cet amusement féroce, les sévères arguments qui justifient la peine de mort, et plus que la peine de mort, dans les époques de ténèbres et d'endurcissement social.

De la *peine de mort simple*, décollation, strangulation, la loi descend à la *mutilation* en beaucoup de pays. Elle est appliquée, le plus souvent, aux parties de la tête faisant saillie, le nez et les oreilles. Les

Abyssins retranchent souvent le pied; Moïse ampu
la main dans un cas spécial.

Enfin, le dernier degré de cette échelle, exclusive-
ment corporelle, ce sont *les coups*, administrés ave
une baguette, sur le dos chez les nègres, les Abyssin
les Égyptiens, les Hébreux au temps de Moïse ; sur l
plante du pied chez les Arabes ; sur la partie posté-
rieure du corps en Autriche ;—ailleurs on se servi
du knout, connu sous des noms divers, chez les ancie
Perses, les Scythes, les Juifs après la captivité, le
Romains.

Dans une époque barbare, et dès lors dominée pa
la matière, on ignore encore absolument ce que la ci-
vilisation appelle honneur, et les coups ne flétrisse
pas. Les premiers de l'État les reçoivent de la main d
prince, et rentrent immédiatement, sans s'émouvoir
dans l'exercice de leurs fonctions.

Comme, en tout pays, cependant, l'intelligenc
a besoin d'éclore, à toutes les figures matérielles un
idée s'unit, et cette union s'appelle symbole. La péna-
lité barbare a des tendances caractérisées vers le sym-
bolisme. Chez les Égyptiens et les Juifs, le feu punit la
luxure, le feu sensuel. C'est dans l'échelle des muti-
lations surtout que la correspondance matérielle du
crime et de la peine est cherchée avec intention ; la
partie coupable est supprimée de préférence. On en
trouve, dans les anciennes lois égyptiennes, des exem-
ples assez nombreux. Mais c'est la loi indienne de
Manou qui est typique à cet égard [1].

[1] Manava dharma sastra, *traduction de Loiseleur Deslong-
champs.*

Un homme de la basse classe, assez osé pour s'asseoir à côté d'un homme appartenant à la classe la plus élevée, doit être *marqué au-dessous de la hanche* et banni.

S'il crache avec insolence sur un brahmane, que le roi lui fasse mutiler *les deux lèvres*.

S'il le prend par les cheveux, par les pieds, par la barbe, que le roi lui fasse couper *les deux mains*, sans balancer.

Voilà des horreurs qui se conçoivent chez les Indous, intelligences toujours endormies, âmes sans ressort, qui ne pourrissent pas comme les Chinois, mais qui languissent dans une même situation, depuis tant de siècles.—Que dire de la France, si elle avait appliqué la mutilation des parties de la tête, jusque sou Louis XV le Bien-Aimé, à des femmes, et pour de simples contraventions de police, le tout en vertu de la décision du grand roi Louis XIV? C'est pourtant ce qu'il faut rappeler, pour affermir nos concitoyens dans un sentiment qui paraît aujourd'hui commun à tous, l'acceptation sans aucune arrière-pensée, sans regrets, sans esprit de retour, de la révolution française et de ses résultats, moins ses crimes.—On peut citer en passant l'ordonnance du 4 décembre 1684, portant que les *déserteurs* seront condamnés à avoir le nez et les oreilles coupés, à être marqué de deux fleurs de lis aux joues, puis à être rasés et enchaînés, pour être envoyés aux galères. Cette ordonnance fut appliquée si sérieusement que, l'année suivante, le 18 janvier 1685, on en rendit une seconde, ayant pour objet l'arrestation de tout homme rencontré avec la mutilation et la double flétrissure déterminées ci-dessus. Ces or-

donnances doivent révolter moins que le règlement du 18 mars 1687, portant que : les filles de mauvaise vie qui seront trouvées à deux lieues aux environs de Versailles ou des camps, avec des soldats, seront jugées par des conseils de guerre, et condamnées à avoir les oreilles coupées.

Nous ne permettons pas la mauvaise vie, mais qu'on le sache, il est un crime beaucoup plus grand que les égarements du cœur ou même des sens. C'est l'hypocrisie impitoyable de l'homme sensuel, châtiant la femme dont il vient de se servir, et ne cessant de la fouler aux pieds, afin de se donner une apparence de vertu, que pour lui faire une cour immonde.

L'amende et la prison sont des peines de phase civilisée, qui ne s'introduisent dans le code barbare qu'en demeurant sur le second plan, et avec un caractère bien différent de leur application définitive. L'amende, à son origine, est une réparation du tort causé, et la civilisation ne distingue en elle qu'assez tard les dommages-intérêts attribués à la partie lésée de l'amende proprement dite, constituant peine. Le voleur payera le double de l'objet qu'il a dérobé et, en cas de circonstance aggravante, le quadruple. Tel est le système de Moïse et des Romains. Le vol est-il accompagné d'effraction, la nuit, le voleur est tué légitimement. Tous les principes régissant le vol sont identiques chez les Hébreux du temps de Moïse et chez les Romains du temps d'Appius.

La prison n'apparaît chez les barbares que comme une entrave, un moyen matériel de rester en possession du coupable, jusqu'au jugement ou à l'exécution. Chacun sait qu'il en est ainsi chez les Arabes, préfé-

ant la bastonnade, quelle qu'en soit la dose, à notre régime pénitentiaire; et ce point de vue n'était pas perdu chez les Romains, sous l'Empire même.

« Certains gouverneurs de provinces, dit Ulpien[1], condamnent des coupables à rester en prison ou enchaînés; mais c'est à tort; de telles peines sont interdites. La prison doit être employée pour garder les hommes, non pour les punir. »

La loi pénale des barbares, dans son état le plus primitif, n'est pas aussi redoutable à tous qu'elle paraît au premier coup d'œil; mais sa douceur n'est qu'un désordre et non pas une inspiration de l'humanité. Pour les cas de meurtre et blessure, elle pose en principe la loi *du talion*, œil pour œil, dent pour dent, comme Moïse et les douze tables. Mais cette règle, bien éloignée de la vérité, puisqu'elle met une correspondance matérielle à la place de la justice, n'est pas toujours appliquée. Le talion, chez Moïse et chez les Romains, est un effort du législateur voulant désarmer l'antique vengeance familiale. Avant cette loi règne le *vengeur du sang*, le plus proche parent du mort, bourreau selon le devoir d'alors. Pour le décider à l'abandon de cette mission, la loi lui offre le talion, s'il s'en rapporte à la société, et l'invite, s'il n'accepte pas cette intervention, à composer avec son adversaire (*si membrum rupit, ni cum eo pacit, talio esto*). Le vengeur, ou l'homme offensé, compose quand le coupable est riche, et la miséricorde ainsi comprise est une imperfection de plus dans les lois qui peuvent l'ad-

[1] Digeste, *De Pœnis*, l. 8, § 9.

mettre,—*compositions pécuniaires*, en Abyssinie, en Arabie, chez les Hébreux, à Rome, au moyen âge primitif.—Le législateur est, de bonne heure, hostile à ces traités qui paralysent la justice.

Elle est encore paralysée, mais par une inspiration meilleure. En barbarie, la procédure criminelle manque de preuves écrites et s'égare facilement; les supplices sont atroces; un innocent peut être conduit à la mort. La société le reconnaît et tolère que, par des moyens extrajudiciaires, des accusés, des condamnés même lui échappent. La religion aura le droit de grâce et les lieux réservés à Dieu seront des *asiles*. Tel est le caractère des bois sacrés, par toute la terre, du tabernacle puis du temple, chez les Juifs, du temple aussi chez les Grecs et les Romains, des églises et des monastères au moyen âge.

La première législation des barbares, bien qu'elle soit présentée assez souvent comme infaillible, est encore informe, incomplète. Il faut en développer les principes, jusqu'aux détails d'une utilité reconnue plus tard; il faut de plus la modifier en elle-même, pour qu'elle s'harmonise avec le progrès social et en suive le mouvement. Telle est la mission des jurisconsultes, *rabbins* juifs, *prudentes* romains, divisés partout en deux classes, les conservateurs amis de la lettre (schamméistes ou sabiniens) et les serviteurs du progrès, plus attachés à l'esprit (hillélistes, proculéiens). A Rome, dont le mécanisme judiciaire et législatif est plus compliqué que partout ailleurs, le progrès de la législation est activé par une juridiction très-originale, celle du préteur, affichant, à son entrée en fonctions, sur l'*album*, ou pancarte blanche fixée au seuil de son

prétoire, la série des modifications qu'il lui convient d'apporter à la loi civile.

La phase barbare est le fond des limbes, au sein desquelles l'humanité doit descendre. C'est son creuset d'épuration. Elle y fermente, elle y souffre, mais elle y va changer de nature. C'est là que le progrès vers la justice et le bonheur trouve un point de départ et cherche la trace du progrès intellectuel proprement dit, qui n'a jamais pu se ralentir. Les développements de l'activité humaine dans tous les genres, au point de vue matériel la création de la grande industrie, au point de vue moral un sentiment de la dignité féminine de plus en plus accusé par les institutions, introduisent le genre humain dans la civilisation, dont nous allons maintenant parler.

CIVILISATION.

ESQUISSE GÉNÉRALE.

A mesure que les formes sociales se rapprochent, dans le temps et dans l'espace, du point de vue d'où nous les contemplons, elles se développent, grandissent à l'œil et permettent une description plus détaillée, par deux motifs :

Nous les observons plus facilement,

Et leur organisation, moins primitive, offre à l'étude un mécanisme plus complet. La peinture de l'édenisme est nécessairement aussi réduite que l'horizon intellectuel de l'humanité durant cette phase ; l'état sauvage a plus d'éléments et fournit à l'écrivain plus de cou-

leurs. L'état patriarcal présente déjà, dans la succession des événements qui le constituent, la disposition sériaire. Il a deux branches, ou deux ailes, bien prononcées,—le patriarcat simple de la famille puis de la tribu isolées,—le patriarcat fédératif des tribus unies.

Il faut s'attendre à voir les événements principaux qui caractérisent la vie générale d'un peuple civilisé subir, comme une existence humaine, la loi de l'ascension et du déclin, en passant par tous les degrés que la loi sériaire indique. Avant de le constater avec précision, traçons l'esquisse générale des institutions civilisées.

Ces institutions sont la suite rationnelle de tous les progrès ébauchés par le barbare.—En religion, *mythologie monothéiste*. Un seul Dieu entouré d'une cour, en partie symbolique, et très-secondaire. Des sacrifices non plus matériels, ensanglantés, mais conservant l'image des premières offrandes.—Un costume étroit, sombre et monotone, en harmonie, si le mot d'harmonie est applicable aux costumes de la civilisation, avec l'état de l'homme en chrysalide.—La guerre, soumise à un droit des gens, mais à un droit des gens beaucoup trop large, car, s'il prescrit de respecter les femmes, les enfants, les vieillards, les cultures, de s'abstenir de l'incendie, ces préceptes ne sont pas considérés comme obligatoires en fait par les civilisés, quand ils combattent des barbares.—Aux ambassades extraordinaires ont succédé les ambassadeurs résidents, surveillants à poste fixe, placés par chaque nation au sein des autres.—Le règne de la noblesse, ou classe destructive, c'est le mot, tantôt en lutte contre le clergé,

tantôt liguée avec lui, est remplacé par l'avénement de la bourgeoisie ou classe marchande. L'industrie manufacturière prend, aux dépens de l'agriculture, un développement excessif, et auquel on sera obligé bientôt de chercher des contre-poids efficaces. L'esclave affranchi gagne la liberté de l'industrie, en passant à travers les corporations, dont la première formule apparaît dans ce vers d'Horace : *Ambubaiarum collegia, pharmacopolæ*, etc. (colléges des joueuses de flûte, vendeurs d'orviétan, etc.)

Les lois typiques de la civilisation sont des lois écrites, et la France effaça de son sol une trace des envahisseurs barbares quand les *Coutumes* furent rédigées.

Le civilisé, cessant de former clan, *gens*, ou tribu, n'a plus constamment sous les yeux, comme l'Arabe actuel, la grande famille dont il est membre. Voulant toutefois en conserver le souvenir, il attache à son nom individuel un nom de famille, d'un usage universel et même obligatoire. Il signe de son nom et non plus de son cachet, ne gardant plus du sceau primitif que l'étymologie de *signature*.

La civilisation n'a pas d'esclaves. Quand elle en garde, en dépit des lois de la nature, elle s'affaiblit, se démoralise. O quel beau principe, et qu'il est bien de la vraie France, ce principe qui repoussait de notre sol, non l'esclave, comme l'ancien régime essaya perpétuellement de le faire, mais l'esclavage empoisonné! Quand nous conservions encore, dans nos colonies, des hommes abrutis par les fers, ils ne pouvaient du moins toucher la rive libératrice sans être affranchis par ce contact. La France montrait en cela un respect reli-

gieux d'elle-même qui lui sera compté devant Dieu. Qu'elle le bénisse d'avoir deviné qu'en repoussant l'esclavage, elle se garantissait du venin le plus délétère. Si l'esclavage abrutit le noir par le blanc, il abrutit aussi le blanc par le noir. Il suffirait de parcourir le premier recueil venu de notre jurisprudence moderne, pour sentir, au fond de cet antre démoli, les plus infectes exhalaisons de la débauche et de la cruauté.

Les civilisés ont des domestiques, et nous ne dirons rien ici contre la domesticité. Ne faut-il pas dérouter un peu ceux qui essayeraient de se débarrasser de notre livre, en nous traitant tout simplement de fou, et qui nous verront si peu avancé, c'est-à-dire si pratique et si prudent, à propos de mainte question qui sert de texte aux déclamations démocratiques ordinaires?

Si nous écrivions tout seul, et si notre intelligence n'avait pas été refondue, il est bien probable que nous aurions mis la domesticité de pair avec l'esclavage, et la théorie de Fourier, que nous avons prêchée longtemps, allait nous fournir à souhait une formule entière. Mais nous n'écrivons pas ce qui nous plaisait autrefois ; nous écrivons ce que nous voyons.

Le patriarcat laisse mourir ses dernières inspirations dans la société civilisée, sous forme de simple dépendance imposée à l'enfant et à la femme, dépendance qui ne périra pas tout entière, mais qui va se transformer, de manière à devenir un lien d'amour entre tous et à laisser à la femme, qui ne dirigera pas tout, la part d'indépendance et même de souveraineté à laquelle Dieu l'appelle.

La polygamie est un caractère barbare. Il n'y a

point de peuples polygames ou monogames dès le berceau, par suite d'un caractère individuel ; mais il y a des peuples polygames avec des vaisseaux de premier rang, des télescopes et des fourchettes, comme les Turcs nos contemporains, et ce contraste est monstrueux entre le progrès matériel et l'enfance morale. Il y a des peuples doux et charmants, analogues à la colombe, qui savent aimer avec pureté, et à qui Dieu fait la faveur de leur accorder l'épouse avant qu'ils aient réuni les premiers éléments scientifiques de l'ordre civilisé. Tels sont les Indous, que le ciel place à côté des Chinois, comme le jour auprès de la nuit.

La monogamie est un caractère civilisé ; c'est le plus essentiel. La civilisation avec ses palais, ses ponts, ses chemins de fer, ses ateliers, ses musées, ses armées brillantes, ses plaines dorées ; la civilisation avec ses poëtes et ses peintres, avec ses gloires qu'on peut admirer quand on les compare au passé, non pas à l'avenir ; la civilisation dans son rayonnement n'est que l'auréole de l'épouse et de la mère.—Épousez deux femmes, tout s'éteindra.

Commune dans l'Éden, nulle ou à peu de chose près chez le sauvage, féodale pour les conquérants, la propriété se morcelle sous le régime civilisé ; elle se morcelle à chaque génération, s'éparpille, tend à la poussière. Les phalanstériens disent : associez-vous. Nous le disons aussi, mais écoutez cette parole divine : « Si « l'association, par son organisation ou par son déve- « loppement, devait entraîner dans la famille le moin- « dre désordre, Dieu dirait aux hommes : Mourez « plutôt de faim, en implorant ma pitié, QUE DE DEVE- « NIR DES BRUTES ! »

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les successions, les donations, les testaments, les divers contrats; — nous voulons publier, après tant d'autres, notre commentaire du Code civil.

La magistrature est professionnelle chez les civilisés. Splendide mission que cette incarnation de la conscience; mais aussi quelles vertus exceptionnelles seraient nécessaires pour un pareil mandat! Y a-t-il aujourd'hui des vices dans l'organisation de la magistrature? Oui, mais nous avons déclaré que la politique n'était pas de notre ressort. Tout ce que nous pouvons certifier, c'est que l'élection des magistrats n'est pas le remède.

La pénalité barbare, aussi cruelle qu'expéditive, empale, décapite, flagelle, bâtonne en place publique, recherchant la foule, et s'occupe avant tout d'être *exemplaire*. L'amende et la prison paraissent au civilisé préférable; il est calculateur et dispose toute une échelle de châtiments en administrant l'amende et la prison à différentes doses. Il a moins pour objet de faire un exemple que de retenir le criminel, de le séquestrer, d'empêcher les relations entre lui et les autres hommes. La législation civilisée conserve encore la peine de mort, comme un engrenage avec la barbarie.

Mais sa tendance est de dépouiller la peine de mort de toutes les tortures que la population barbare va contempler pour y trouver un plaisir sensuel de la nature la plus dégradante, au lieu des enseignements voulus par la loi. L'ancienne France fut infidèle à la civilisation en conservant jusqu'à la fin du XVIIIe siècle l'écartèlement, la roue, le bûcher, et la révolution

française, qui la balaya justement, sentait si bien toute la portée de ce crime qu'un de ses premiers actes, et l'un des plus honorables, fut de réduire la peine de mort à la décollation la plus prompte.

Ce n'est pas assez. On a senti que cette peine, légitime aux époques où elle est indispensable, était la honte de notre époque, précisément parce qu'elle est encore légitime et nécessaire aujourd'hui. On la dissimule, on cherche incessamment pour la guillotine un abri plus ignoré.

La peine de mort ne sera jamais abolie par suite d'attaques directes. Elle naît du vice, et pour la détruire il faut écraser son odieux père. L'ordre général veut qu'on détruise les châtiments, non pas en les bravant, mais en devenant meilleur.

Quant aux prisons, on s'en préoccupe, et c'est bien. Leur ancien régime était une agglomération de souillures que l'on semblait mettre en fermentation pour que le monde entier pourrît plus vite. La maison pénitentiaire est austère, mais elle est austère comme le devoir, et la société française court de trop graves dangers pour qu'elle n'accepte pas les expiations afin de se racheter, avec l'ardeur des premiers anachorètes. Cette voie est bonne. Les cellules sont calomniées; on y trouve la vie matérielle suffisante. J'y ai passé douze jours, en qualité de représentant, sans faire une obole d'acquisition à la cantine. J'ai mangé à la gamelle qui sert aux forçats, j'ai fait mon lit et balayé ma cellule tous les matins. J'ai senti qu'un prisonnier, amené là par le crime, y serait obligé de réfléchir et de reprendre possession de son âme, entraînée par les éléments brutaux au milieu de la liberté.

Il faut bien le dire toutefois, sans souffrance matérielle, je me sentais amoindrir, et je suis certain que la mort est la suite prochaine de ce régime, qu'on n'ose pas employer encore pour les captivités de longue durée.

On a raison. Si le régime cellulaire veut devenir le progrès dont il est le germe, la cellule sévèrement gardée n'y peut être qu'un moyen de contrainte ou de préparation. Il faut initier graduellement les détenus au travail, les uns en présence des autres. C'est une question de surveillants plus ou moins nombreux, plus ou moins bien choisis, une dépense en un mot, mais des plus essentielles. Il faut le travail, et le travail au grand air.

Au point de vue moral, on ne doit pas mettre le prisonnier en dehors du monde entier, mais changer son milieu, faciliter ses rapports avec sa famille, si sa famille est honorable, et c'est un point que l'administration a le droit de vérifier. Le bandit sans espoir de conversion, c'est l'enfant seul au monde. Le mariage est plus pur que le célibat : retournez le vieil axiome. Une femme qu'on laisse en liberté vous reste au cœur comme l'image du bien. Critiquer le mariage dans sa forme actuelle, serait en dehors de notre sujet. Quoi qu'on en ait dit, quoi que nous-même en puissions dire plus tard, on doit donner des gages à l'ordre établi dans la société où l'on respire, et la police peut changer son nom sali contre celui de providence des prisonniers, en mettant du zèle et du cœur à faciliter constamment des unions dignes.

Après avoir tracé l'esquisse générale de la société civilisée, nous avons à présenter le tableau de ses différentes phases sériaires.

Nous avons déchiré le tableau *des droits naturels*, nexé par Fourier à l'état sauvage, parce que Dieu us a prescrit de le faire. Il nous ordonne en ce moent de reproduire et d'adopter le tableau des *caractres successifs de la civilisation*, placé par Fourier ns son *Nouveau monde industriel*.

CARACTÈRES SUCCESSIFS DE LA CIVILISATION.

Vibration ascendante.

ENFANCE, OU 1re PHASE.

Germe simple,	Mariage exclusif ou monogamie.
» composé,	Féodalité patriarcale ou nobiliaire.
PIVOT,	*Droits civils de l'épouse.*
Contre-poids,	Grands vassaux fédérés.
Ton,	Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE, OU 2e PHASE.

Germe simple,	Priviléges communaux.
» composé,	Culture des sciences et arts.
PIVOT,	*Affranchissement des industrieux.*
Contre-poids,	Système représentatif.
Ton,	Illusions en liberté.

APOGÉE, OU PLÉNITUDE.

Germes,	Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères,	Déboisement, emprunts fiscaux.

Vibration descendante.

VIRILITÉ, OU 3e PHASE.

Germe simple,	Esprit mercantile et fiscal.
» composé,	Compagnies actionnaires.
PIVOT,	*Monopole maritime.*
Contre-poids,	Commerce anarchique.
Ton,	Illusions économiques.

CADUCITÉ, OU 4e PHASE.

Germe simple,	Monts-de-piété urbains.
» composé,	Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT,	*Féodalité industrielle.*
Contre-poids,	Fermiers de monopole féodal.
Ton,	Illusions en association.

A ce tableau nous n'ajouterons rien. Il contient à la vérité des termes qui ne seront pas compris de tous, et l'on cherchera, sans la trouver ici plus que dans Fourier, la raison de certaines dispositions typographiques. C'est la première fois que nous laissons dans ces pages une obscurité, mais l'œuvre que nous devons faire n'est ici qu'annoncée, et le développement complet de la loi sériaire, par lequel débutera l'ouvrage intitulé RELIGION, jettera de la clarté sur ces mystères.

Nous ferons encore observer que ces phases se rapportent à l'histoire de l'Europe moderne, et que la civilisation complète ne s'est jamais développée ailleurs. Les colonies des peuples européens ne sont pas des souches, mais des rameaux. Parmi les peuples anciens, les Grecs et les Romains seuls peuvent être appelés civilisés, et l'instinct qui les portait à nommer toutes les nations

étrangères *barbares* était juste; mais la civilisation grecque et romaine ne grandit pas. Elle eut, dans les arts et la philosophie chez les Grecs, dans le droit et l'organisation militaire chez les Romains, des développements hors de toute proportion avec son âge. Empruntant à la barbarie presque tous ses caractères, étroitement unie au paganisme, si étroitement que Rome chrétienne ne put vivre, consommant en paresseuses orgies les biens créés par des travailleurs dans les chaînes, cette civilisation n'a mérité un pareil nom que pour l'hommage rendu par elle aux droits civils de l'épouse.

LES FLÉAUX LIMBIQUES.

La douleur attend l'homme aux portes de l'Éden et ne le quitte plus, durant toute la nuit qu'il doit passer sur la terre, jusqu'aux premières lueurs de l'*Harmonie*.

Jusqu'à cette aurore, l'homme est dans les limbes; il attend le Messie de vérité, de liberté et de justice.

Fourier disait avec raison que les phases antérieures à l'Harmonie constituaient un état d'incohérence. Mais l'incohérence n'explique pas tout le mal, et la justice qui doit nous sauver est autre chose qu'un mécanisme.

O mes concitoyens, écoutez ce que j'ai entendu et retenez la crainte, car la bonté domine en Dieu. Dieu, c'est la sphère supérieure d'amour, d'où la miséricorde émane, aussi naturellement que le jour vient du soleil.

Mais sachez bien que les sociétés ne progressent pas comme des végétaux, que l'homme entrave la nature quand il veut le mal, et que la France n'a pas fait tout ce que le Créateur attendait d'elle, en échange des dons qu'elle avait reçus.

Les vengeurs envoyés pour anéantir l'ancien régime ont pris goût à la destruction pour elle-même. Ils n'ont pas même su garder la contenance digne et attristée d'un bourreau. Ils ont brûlé, pillé sans raison. Ils ont fait un jouet de la tête de l'homme, et la Providence les a écrasés, comme la république romaine, sous le pied d'un nouveau César.

Ce qui s'est passé depuis lors, je ne veux pas vous le redire. Oublions le sang, pour vous parler d'un plus grand malheur, de l'endurcissement des âmes.

Chez vous, toute conscience était fermée; rien d'humain ne répondait plus dans les cœurs; les plus généreuses inspirations, les dévouements à l'humanité les plus absolus s'éteignaient devant votre insouciance.

Les avertissements préliminaires ne vous ont pas manqué, mais tout se perdait. Vous aviez, comme la Chine, une religion à laquelle vous ne vouliez plus croire. Et cependant vous osiez l'employer, comme un bouclier impénétrable, contre les atteintes de l'Esprit de Dieu.

Le mal était irréparable, impossible à concevoir pour l'intelligence humaine. Dieu retranche du monde les cœurs pourris, il sacrifie les peuples indignes; mais il ne pouvait frapper la France (et il allait la frapper) sans frapper LA TERRE.

Ne sentez-vous pas que les prodiges vous entourent, que vos sciences sont désorbitées, que l'in-

quiétude est dans les consciences? Repentez-vous.

Repentez-vous, car Dieu n'a recours aux miracles qu'après avoir offert à l'homme toutes les occasions, tous les moyens de se sauver seul, et après ce miracle-ci, vous pouvez lui en épargner de redoutables.

Laissez-moi vous dire dans quel abîme avait glissé cette Société dont vous êtes fiers.

Indigence.

Avez-vous assez de richesses pour nourrir toute la population? Le cultivateur est obligé de renoncer aux instruments et aux méthodes nécessaires; le manque d'argent fait de lui la chose des usuriers. Vos grandes villes contiennent une race entière maigre et pâle, parce qu'elle ne mange pas assez. Vous ne pouvez chasser les mendiants de vos plus belles rues. Il y a de temps en temps, au fond d'un grenier, un homme ou une femme qui meurt de faim à la lettre. En fait de vêtements, la pénurie n'est pas moins grande. Le bas peuple, c'est-à-dire la masse de la population, est généralement vêtu de toile; beaucoup d'enfants manquent de souliers et de bas; les logements sont affreux, sans feu en hiver. Dans l'absence des objets matériels les plus nécessaires, il devient superflu de mentionner les jouissances de l'art. Cependant le prolétaire en a besoin; elles lui manquent, si ce n'est aux rares occasions de réjouissances publiques. Le dénûment du peuple est proportionnellement ressenti par les classes supérieures, qui souffrent à peu près autant par leurs désirs plus développés.

Fourberie.

La droiture, dans votre société, conduit à la ruine. Fourier l'a souvent dit, et avec raison : « Le ressort qui domine en barbarie, c'est la violence ; en civilisation, c'est la fraude. » Aussi cette phase est-elle le règne des marchands. Quelle profession chez vous est en harmonie avec la vérité et la justice? Celle du marchand? Vous ne le pensez pas. Chacun sait comment sont falsifiés les comestibles et toutes les denrées, comment l'agiotage est fondé sur des fluctuations de prix qui ne reposent sur aucune valeur. L'avocat serait-il l'homme juste? Je suis avocat, et je ne veux sonder la conscience de personne ; mais, si je n'ai jamais pu exercer cette profession sérieusement, si j'y ai laissé périr des avantages de position que d'autres auraient cultivés avec autant de soin que j'y ai mis de dégoût, c'est que je ne suis pas né pour gagner ma vie à plaider des causes souvent mauvaises, et qu'on ne doit pas examiner à fond, sous peine de les refuser presque toutes.

Ces deux professions, le marchand et l'avocat, font l'envie de la société. On y pousse les fils de famille. Il y a fourberie dans le mariage, où les caractères des prétendus sont déguisés des deux parts.—La chasteté indispensable au mariage est enseignée dans les sermons et les livres de morale. — Vous changez de femme avec votre ami. Vous suivez le soir les filles des rues, et vous sacrifiez, sans hésitation, la pureté du sang de vos enfants à la séduction la plus immonde.

Oppression.

Vous dites qu'il n'y a plus de castes, que nulle barrière n'est infranchissable, que tout homme peut s'élever aux premiers rangs. Mais l'inégalité de fortune met le pauvre dans la dépendance absolue du riche. L'éducation, les instruments essentiels lui manquent. Sa nature étouffe.

Carnage.

22, 23, 24, 25, 26 et 27 juin 1848!!!

Intempéries outrées.

Dans l'état du globe et dans l'atmosphère, c'est l'horreur qui règne, comme dans votre société. La science vous dit que la culture agit sur tous les éléments ; que la Gaule, au temps de Diodore de Sicile, était un pays froid, couvert de forêts ; que la Gaule, en se déboisant, s'est tempérée. Le paratonnerre a porté une première atteinte au royaume électrique de l'atmosphère. Quel pas nouveau avez-vous fait dans cette voie? Aux deux pôles, des terrains immenses demeurent inutiles et glacés. Dans presque tous les climats du globe, certaines saisons deviennent des tortures, par l'excès du froid ou celui du chaud. Vous n'avez pas même su forcer la pluie à respecter l'avenir du cultivateur.

Maladies provoquées.

Indépendamment des crises forcées attachées aux degrés ascendants de la vie humaine, la naissance, la dentition, la puberté, des autres crises que l'homme éprouve sur le retour, et qui perdraient incontestablement leur danger, si les conditions hygiéniques devenaient meilleures, vous êtes accablés de maladies que votre société vous donne. Sans parler des infirmités qui sont le ridicule résultat de vos vêtements, de votre chaussure, ces ateliers, où des hommes, des femmes et des enfants exercent un seul organe, incessamment surexcité, vous donnent des apoplexies, des douleurs de tous les membres. Dans le cabinet, l'homme d'étude brûle ses entrailles. Les verriers donnent au feu leur âme. Chacun de vos métiers a ses martyres.

Si l'homme, dont les aptitudes sont toujours multiples, devait réparer, dans d'autres occupations, ses forces épuisées, exercer ses membres engourdis par une fonction monotone, Dieu aurait des serviteurs et non des esclaves.—Les obstacles apportés au mariage tuent la jeune fille par le tempérament, l'homme par la débauche. Enfin, l'état de morcellement, d'incohérence de notre globe, l'insolidarité universelle des nations, évoquent, des marais empestés de l'Inde, l'ange asiatique de la mort.

Cercle vicieux.

En vertu de la construction radicalement fausse de votre monde civilisé, Dieu ne peut y faire entrer la

indre réforme. Il est contrarié par tout l'ensemble, forcé de reconnaître que le meilleur moyen d'amérer la civilisation, c'est d'en sortir;—que le génie main perfectionne la chimie, la falsification du comerce en profitera seule.—Dites à un marchand d'être éprochable, de payer largement le fabricant, de ne as augmenter le prix des objets, en dénaturant les ialités, il répondra qu'il se ruinerait, et que la bonne i les tue. — Enfermez les prisonniers sans travail, s se corrompront; faites-les agir, ils détruiront l'inastrie.—Mariez les jeunes gens, ils mourront de faim; etardez l'union, la prostitution attend l'homme. Assez, t dites que rien ne peut s'accorder, dans un monde ù la science ne s'accorde pas avec la foi.

GARANTISME.

Cet état social, dont Fourier a déchiré l'esquisse de ses manuscrits, aurait dû donner à ses disciples un point de départ. Ce sera le nôtre.

Dieu a dit que nous devions reproduire, sans aucune modification, les pages du *Nouveau monde industriel*, où se trouve décrite la transition de civilisation en garantisme; les voici.

Construction de la 4e phase civilisée et de son ambigu en garantisme.

« C'est ici la section des délassements scientifiques; « on y traitera, entre autres sujets amusants, celui de « la chute prochaine du colosse nommé COMMERCE. « Quiconque n'est pas banquier ou marchand se ré- « jouit à cette idée : comment s'y prendrait-on pour « écraser cette hydre qui épouvante les rois et les oblige « à fléchir? Il est plaisant de penser qu'une petite opé- « ration, qui ne coûtera qu'un décret, peut mettre les « gouvernements en possession du commerce, de la « banque et de bénéfices plus énormes que n'en savent « faire ces deux vampires qui se consument en frais « parasites. Cette réforme aurait lieu, lors même qu'on « tarderait à organiser l'harmonie.

« L'occupation pourrait s'effectuer de deux ma- « nières, l'une par méthode brusque et coercitive, d'où « naîtrait la 4e phase de civilisation; l'autre par mé- « thode concurrente et séduisante, d'où naîtraient « l'ambigu et la première phase de garantisme.

« On va dire qu'il n'y a pas à hésiter sur l'alterna- « tive, et que la 2e méthode est bien préférable : cela « n'importe. On préférera ce qu'on voudra; mais je

« suis obligé de décrire toutes les chances d'op-
« tion, vicieuses ou non, et de commencer par le
« moindre progrès, celui de mode violenté, qui ne
« conduirait qu'en 4e phase de civilisation; ensuite
« j'indiquerai le mode concurrent, qui est ingénieux,
« facile et lucratif, et qui conduirait bien plus haut
« que la civilisation. Toutefois je dois faire connaître
« l'échelle des progrès possibles, des périodes et pha-
« ses intermédiaires entre la civilisation et l'harmonie;
« c'est le sujet de cette XIII notice.

« Venez, subtils athlètes des bourses de Paris, Lon-
« dres et Amsterdam; ce ne sont pas des éloges, mais
« des huées que vous allez recueillir! Venez, Lillipu-
« tiens en pillage, financiers, gens d'affaires et gra-
« pilleurs de minuties, qui vous arrêtez à des millions,
« là où il y a des milliards à griveler. Votre talent se
« borne à dévorer le présent et l'avenir DU REVENU; si
« vous étiez moins pygmées en brigandage, vous
« auriez su attaquer LE FONDS et non le revenu. Voilà,
« petites gens, ce que vous n'avez pas su faire : vous
« êtes dignes de votre siècle; vous êtes médiocres dans
« le crime, comme il l'est en génie politique; vous
« n'avez su qu'escarmoucher en rapine fiscale, sans
« oser concevoir le plan de bataille décisive, *d'enlève-*
« *ment du fonds*. »

« Les empires modernes succombent sous le poids

« des dettes publiques toujours croissantes : ils mar-
« chent tous à la banqueroute dont l'Espagne donne
« le signal ; il ne sera que trop fidèlement compris. Il
« faut donc, lors même qu'on ignorerait le moyen de
« s'élever à l'harmonie sociétaire, découvrir des res-
« sources nouvelles pour subvenir aux dépenses crois-
« santes de la civilisation. Quelques sophistes disent :
« il faut monétiser le territoire ; mais il faut que le
« gouvernement le possède, au moins en partie, avant
« de le monétiser. On va voir que lorsqu'il en possé-
« dera seulement un tiers, il n'aura pas besoin de mo-
« nétiser les deux autres.

« Au fait : Je suppose un roi qui serait ennuyé de la
« stérilité des philosophes, et qui se dirait : voyons si
« avec le secours du sens commun je saurai atteindre
« aux divers biens d'où nous éloignent les controverses
« philosophiques, prévenir l'indigence, éteindre les
« dettes publiques, réprimer la banqueroute et l'agio-
« tage, établir la vérité dans le commerce à la place
« du mensonge !

« Supposons que ce roi, sans être doué de génie in-
« ventif, eût seulement une volonté forte comme le
« tigre Mahmoud, et qu'il se résolût à tenter des
« essais ; d'abord celui des méthodes coercitives, à dé-
« faut de vraie science : on va voir que ce parti dé-
« sespéré conduirait déjà au but.

« Selon ce plan, il opinerait à forcer les réunions « économiques, rassembler toute la classe pauvre, « toutes les familles sans moyens, dans des *fermes fis-* « *cales* où on leur procurerait à peu de frais des occu- « pations gaies et très-productives, aux jardins, aux « étables, et à des fabriques variées à choix. On pour- « rait créer ces fermes en proportion de *un dixième* « de la population rurale, car dans les campagnes, sur « mille familles il y en a cent et plus qui n'ont pas de « quoi subsister. On fonderait lesdites fermes en nom- « bre de une par 400 familles, afin de pouvoir réunir « dans chacune, au moins 40 familles, formant « 200 personnes. C'est le nombre nécessaire pour at- « teindre 3 buts : ***subsistance bonne et économique***, « ***travaux variés et lucratifs***, ***gestion peu coûteuse***.

« On forcerait la classe indigente à s'incorporer à « ces fermes fiscales. Il faut, comme on l'a vu lors des « *jantes larges*, forcer le peuple civilisé à faire le bien, « après quoi il remercie ceux qui l'ont contraint. D'ail- « leurs les fermes portées à 40 familles seraient des « séjours agréables, sauf la variété des travaux et « l'option pour les variantes en divers genres, aux « jardins, aux étables, à la grande culture, aux fa- « briques.

« On rendrait ces fermes lucratives, en s'emparant « de la fonction la plus profitable, celle du commerce

« dont chaque ferme réunirait les divers détails, ban-
« que, prêt sur gage, commission, entrepôt, vente,
« achat ; le gouvernement exerce au Mont-de-piété la
« plus ignoble de ces fonctions, pourquoi hésiterait-il
« à exercer les autres qu'on croit plus distinguées?

« J'ai dit (386) que les 2 germes à développer pour
« élever la civilisation en 4e phase sont les Monts-de-
« piété et les maîtrises. J'ai indiqué l'emploi de l'un
« des deux, il reste à parler des maîtrises.

« Il est ridicule et vexatoire de décider qu'il n'y
« aura que tant de gens exerçant telle profession, tel
« nombre de cordonniers, tel nombre de courtiers, tel
« nombre de bouchers, etc. : ce nombre doit varier
« selon les temps et les chances de travail. La maîtrise
« ne doit jamais être limitée en nombre, ni exclusive;
« il faut seulement, par une patente croissante, en éli-
« miner tout le superflu numérique et tous ceux qui ne
« présenteraient pas des ressources pour coopérer à la
« solidarité qui doit être le but du gouvernement. Elle
« doit s'appliquer aux classes passibles de banque-
« route, aux marchands et fabricants : si telle patente
« est de 100 fr. en 1829, il faut l'élever progressive-
« ment à 200 fr. en 1830, 300 en 1831, 400 en
« 1832, etc., et ainsi du cautionnement.

« Mais ce sera expulser tous les plus pauvres que

cette patente écraserait! Tel en est le but : qu'ils retournent à la culture, où il y aura place dans les fermes fiscales dont ils deviendront actionnaires, et peut-être employés. S'ils n'ont point de capitaux, ils doivent quitter le commerce où ils tomberaient en banqueroute au moindre choc, à la moindre stagnation. S'ils ont des capitaux, ils continueront leur trafic, parce que la patente croissante, en élaguant le grand nombre, augmentera les ventes du petit nombre à qui cette amorce sera nécessaire pour l'amener à souscrire aux solidarités. Tant que le corps « social confie à des marchands son revenu annuel, « son capital même, il doit exiger d'eux une garantie « solidaire. Les Parisiens voulurent appliquer cette « règle aux agents de change lors de la banqueroute « Sandrié, où ils furent étrillés ; mais le commerce est « trop puissant pour se soumettre à des lois répres- « sives : c'est un valet qui tient le maître enchaîné.

« Qu'on demande à présent les détails d'organisa- « tion de ces établissements de maîtrise solidaire et « fermes fiscales, le mode d'admission et participation « des actionnaires coïntéressés avec le fisc, et toutes « les minuties relatives à cette régie ; je ne peux pas, « dans une section d'argument, descendre à ces parti- « cularités ; je me borne à poser les bases de l'opéra- « tion : elle roule, comme on le voit, sur deux germes « qui ne sont pas d'imaginative ; ce ne sont pas des

« ressorts de faiseurs de système, car il y a bien long-
« temps que nous les voyons en usage sans entrevoir
« les développements dont ils sont susceptibles. Obser-
« vons à ce sujet que les gouvernements étant sous la
« griffe du commerce, ils devraient tenter quelque
« moyen de résistance ; le plus naturel est de s'en em-
« parer par concurrence.

« Archimède disait : *Qu'on me donne un point*
« *d'appui, et je soulèverai l'univers*. Il en est de même
« dans cette affaire : ayez un point d'appui et vous
« opérerez contre le commerce qui ne pourra pas tenir
« un instant, parce qu'il n'a ni unité d'action, ni
« concours de l'opinion qui déteste ses fourberies. Le
« point d'appui pour le gouvernement se composera
« des fermes fiscales ou fermes d'asile dans les campa-
« gnes, et des maîtrises réduites dans les villes où on
« les subordonnera par la solidarité et les cautionne-
« ments croissants.

« J'indiquerai plus loin le mode d'envahissement du
« commerce. Observons ici qu'il y va de l'honneur des
« gouvernements ; ils sont sous la férule, sous le cou-
« teau des agioteurs : une manœuvre d'agiotage, une
« famine factice renversa Bonaparte, en faisant avorter
« la campagne de Russie par un délai qui donna des
« soupçons aux Turcs, et les détermina à signer la

paix. Les agioteurs auraient contrecarré de même tout autre souverain.

« D'autre part les monarques, pressés par les dettes et par l'imminence de banqueroute, doivent aviser à grossir leur revenu. On ne peut prendre que sur le commerce qui accumule tant de millions, tout en plaignant sa misère. La partie lucrative du commerce est l'usure : on remarquait, en 1800, que les juifs, dans les quatre départements cis-rhénans (Mayence, Trèves, Cologne, Coblence), avaient envahi en dix ans, par l'usure, un quart des propriétés.
« Il faut que le gouvernement s'empare *de cette branche et des autres*, par entremise des fermes fiscales.
« Il acquerra bientôt un tiers des propriétés, tout en « ménageant les emprunteurs. Il aura donc en France « un domaine de deux milliards de rente, dont un pour « les actionnaires et agents, et un pour lui, indépen« damment des impôts courants; il aura de plus une « influence par 80,000 fonctionnaires à sa nomination « dans les fermes fiscales; il perdra à la vérité quel« ques produits en patentes et autres genres, mais cette « réduction sera plus que compensée par l'accrois« sement de l'agriculture, et par le retour de « 500,000 agents mercantiles au travail productif. « (Je ne parle ici que de la France.) Voilà des opéra« tions grandioses à substituer aux pauvretés qu'on « nomme *plans de finances*, dont on peut dire : *beati*

« *pauperes spiritu*, puisque les pauvres d'esprit, les
« gens dénués d'esprit inventif, gagnent des renom-
« mées et des sinécures à ces pitoyables conceptions
« nommées plans de finance, livrant l'État aux usu-
« riers, au lieu de livrer *l'usure à l'État*.

Construction partielle de 6e période, Garantisme.

« Obligé de franchir les détails, je transporterai le
« lecteur à l'époque où les *fermes fiscales*, *fermes d'a-*
« *sile*, auraient pris consistance, et commenceraient à
« opérer grandement sous la direction du ministre de
« l'intermédiaire ; à l'époque où elles approcheraient
« de leur but, qui est de rendre le peuple heureux,
« fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nou-
« velle condition qu'il est confus aujourd'hui de *son*
« sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de
« ses légions d'enfants à qui il est obligé de donner le
« fouet quand ils demandent du pain.

« Qu'en coûterait-il à la ferme d'asile pour *opérer*
« cette métamorphose ? Presque rien : quelques amé-
« liorations faciles, comme les salles d'éducation des
« petits enfants (sect. III), les tentes, ou dais mobiles
« fournis aux groupes de jardiniers, les avances en
« uniformes de travail bien remboursées sur le *produit*.

Ces bagatelles, jointes à l'avantage de nourriture saine et copieuse, et de vie insouciante, suffiraient pour amener toute la classe gênée à détester ses petits ménages moraux, demander l'admission à la ferme, en lui vendant leurs lambeaux de champs.

« Dès leur début, ces fermes extirperaient l'indi-« gence dans les campagnes; aucun mendiant n'ob-« tiendrait d'aumônes; chacun lui répondrait : — allez « à la ferme d'asile où tout indigent trouve bonne « nourriture et travail varié à option. — Quant aux in-« firmes, la ferme s'en chargerait moyennant quelques « centimes additionnels fournis par le canton d'envi-« ron 2 à 3000 habitants.

« Il ne resterait aucun risque de disette; la ferme « aurait des approvisionnements en silos, en greniers; « aucun gouvernement ne redouterait les famines; la « restauration des climatures et des forêts serait assu-« rée, en ce que la consommation de bois serait très-« diminuée et le vol de bois en même proportion; « quelques poêles remplaceraient les feux de 50 et « de 100 pauvres familles prodigues du bois qu'elles « volent dans les communaux, le vol étant l'occupa-« tion des paysans pauvres, des petits ménages si chers « à la morale.

« On aurait dans tout canton une grande affluence

« de volailles et bestiaux, de bons légumes et bons
« fruits, par le jardin et la ferme d'asile : pour l'agré-
« ment de ses ouvriers, elle s'adonnerait au soin des
« jardins et étables, de préférence aux travaux de
« grande culture. Enfin on verrait naître en petit la
« plupart des biens que j'ai décrits dans l'abrégé de
« l'asssociation.

« Le plus remarquable des avantages serait la chute
« du commerce. Toutes les fermes d'asile se concerte-
« raient par entremise du ministre et des préfets, pour
« se passer des négociants, faire leurs achats et ventes
« directement les unes aux autres : elles auraient
« abondance de denrées en vente, car elles tien-
« draient entrepôt pour les petits cultivateurs ou pro-
« priétaires qui, n'ayant ni bons greniers ni bonnes
« caves, ni valets nombreux, déposeraient volontiers
« à la ferme, sauf modique rétribution pour les frais de
« manutention et vente. D'ailleurs le propriétaire, en
« versant à l'entrepôt, recevrait des avances à un prix
« modique, et serait dispensé par là des ventes pré-
« maturées qui avilissent les denrées.

« Dès lors tous les amis du commerce, les légions de
« marchands se trouveraient dénués, comme des files
« d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de
« moucherons, quand une fermeture exacte en interdit
« l'entrée. Cette chute de marchands serait effet de

libre concurrence, car on ne les empêcherait pas de trafiquer; mais personne n'aurait confiance en eux, parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales, *dont je ne peux pas décrire ici l'organisation*, présenteraient des garanties suffisantes de vérité. Les vertueux amants du commerce n'auraient d'autre ressource que de sonner la retraite, en déplorant le *bon temps du mensonge*, les beaux jours de l'anarchie philosophique ou liberté mercantile sans concurrence; car la licence mercantile n'a aucune concurrence, il n'existe de lutte qu'en fourberie : ce sont toujours les plus fourbes qui réussissent le mieux.

« La retraite des marchands amènerait la formation « de l'entrepôt trinaire, ou triple agence opérant sous « la direction du ministre. La concurrence est pleine- « ment établie à 3 compétiteurs : chacun des 3 entre- « pôts aurait ses agences dans les diverses villes et dans « les grands marchés, d'où elles correspondraient avec « les fermes fiscales, dont chacune serait libre de con- « signer, soit à tel des 3 entrepôts, soit à chacun des « 3, selon son choix.

« Les capitaux disponibles se trouveraient tous entre « les mains des fermes fiscales, car on n'en aurait plus « le placement chez les accapareurs, banquiers, ou « marchands qui n'existeraient plus. Les capitalistes

« n'auraient d'emploi qu'en terres, fabriques, entre-
« prises judicieuses. Les 3 entrepôts n'auraient besoin
« d'autre capital que de la petite somme nécessaire
« aux frais de manutention.

« Toutes les fabriques, ou du moins la très-majeure
« partie, abandonneraient les villes pour se disséminer
« dans les fermes fiscales, où l'ouvrier, pouvant varier
« ses travaux, alterner entre les jardins, les étables,
« les fabriques, etc., jouirait d'une existence aussi
« douce qu'elle est pénible dans les greniers des villes,
« où il fait du matin au soir, pendant 365 jours, le
« même ouvrage, au grand préjudice de sa santé.

« Je ne parle pas de sa nourriture et du bien-être
« du peuple dans les fermes d'asile ; on a vu, dans le
« cours de cet abrégé, combien les grands établisse-
« ments sont favorables à la bonne tenue du peuple,
« pourvu qu'on ne les organise pas à la manière philo-
« sophique, sous la direction de *prétendus économes*
« dont personne ne peut inspecter les comptes ni les
« tours de bâton. La comptabilité des fermes fiscales
« serait visible à tout porteur d'un certain nombre
« d'actions, à tout représentant des porteurs.

« Redisons que la classe pauvre se hâterait de se dé-
« faire de ses lambeaux de terre, pour acheter des cou-
« pons d'actions à la ferme, s'y enrôler, y mener une

« vie joyeuse, et abandonner son ménage moral et
« sans pain. Il ne resterait d'exploitations séparées que
« celles des propriétaires ou fermiers aisés, qui paye-
« raient cher les domestiques mieux disposés pour la
« ferme que pour eux. Elle joindrait à ces parcelles de
« terrain beaucoup de domaines acquis des emprun-
« teurs obérés; elle posséderait bien vite le tiers du
« territoire et des établissements industriels, dont le
« produit, estimé six milliards en France, donnerait un
« revenu de deux milliards, élevé à trois : un au fisc,
« et deux aux actionnaires et coopérateurs.

« Observons que la ferme serait lucrative, en raison
« du charme qu'elle procurerait aux classes infé-
« rieures. A l'instar des phalanges d'harmonie, on
« donnerait au peuple une *fête réelle* aux jours de fes-
« tivité, repas plus délicats, danses, jeux, etc., au lieu
« des tortures et pénitences auxquelles on l'assujettit
« dans nos dépôts de mendicité : un pauvre y coûte
« 25 sous par jour à l'État (voyez les comptes détaillés
« sur le dépôt de mendicité de Clermont en Auvergne
» établi sous le règne de Bonaparte); il en rendrait au
« contraire 25 dans les fermes d'asile : on le stimule-
« rait par les chances d'avancement en grade, esprit de
« propriété inhérent aux coupons d'action, insouciance
« de l'éducation dont se chargerait la ferme; elle se
« rapprocherait du régime sériaire et de l'attraction
« industrielle, dès que les enfants seraient assez nom-

« breux pour former les tribus et les chœurs, au moins « trois tribus au lieu de cinq.

« Je n'aborderai pas ici les détails relatifs à la ga- « rantie de vérité qui régnerait dans les fermes d'asile, « et d'où résulterait l'envahissement du commerce en « gros et en détail. Ce tyran des rois et des peuples « n'est qu'un colosse aux pieds d'argile, qui tombera « sans coup férir quand on saura l'attaquer par voie « indirecte. Si l'on heurte le serpent de front, l'on sera « atteint de sa morsure; il faut le saisir par la queue, « lui ôter son point d'appui : c'est ce qu'ont ignoré le « ministère autrichien (101), et tous ceux qui comme « lui ont essayé la répression des menées mercantiles ; « tous ont commis double faute, *laisser au commerce* « *son point d'appui*, *et n'en donner aucun au gou-* « *vernement*. Quand un siècle opère si gauchement, « faut-il s'étonner qu'il en vienne à dire avec Bona- « parte : *On ne connaît rien au commerce!* Dites plutôt « que vous ne connaissez rien à la politique sociale.

« Au moins devait-on apercevoir dans ce colosse « nommé commerce, qui menace de tout envahir, les « propriétés odieuses de fourberie et d'obscurantisme! « Si nos moralistes cherchaient sincèrement la vérité, « ils auraient bien vu qu'elle n'est pas dans le com- « merce, vraie patrie de l'obscurantisme; car tout « jeune homme qui laisse entrevoir du goût pour les « sciences et les arts est réprouvé dans les comptoirs

les négociants et n'y obtiendra pas d'avancement. Le bon sens ne conseillait-il pas de suspecter ce vampire d'obscurantisme et de fourberie, qui peu à peu s'empare de toutes les richesses? N'était-il pas évident qu'à défaut de connaître un procédé pour rivaliser le commerce, on aurait déjà essuyé moins de lésions sous un monopole général et préservatif? Comment l'administration et la philosophie, qui ont reconnu les dangers de la fourberie dans diverses professions, telles que médecine et pharmacie, jugent-elles bon de la favoriser dans le commerce et d'y encourager une pullulation d'agents élevée au vingtuple du nécessaire? D'où vient tant d'impéritie chez les modernes, sinon de leur obstination à se confier aux sciences politiques et morales, dont la tactique est d'encenser tous les vices dominants, pour se dispenser d'en chercher le remède?

« On a vu, dans ces deux chapitres, la marche que « suivrait l'industrie dans le cas de progrès réel et « antérieur à la découverte des Séries passionnées : « j'aurais pu distinguer dans cette marche bien des « degrés dont le plus bas forme la 4e phase de civili- « sation, et le plus élevé est la 2e phase de garantisme, « 6e période sociale et initiative de bonheur dont nous « allons parler.

« Tirons de ce chapitre une conclusion sur le savoir-

« faire de nos écrivains politiques : ils veulent, disent-
« ils, *pondérer les pouvoirs*, équilibrer le mécanisme
« social, et ils confient la direction du mouvement
« industriel à une caste mercantile qui, par le libre
« exercice de la fourberie, envahit toutes les richesses,
« maîtrise tous les ressorts de la circulation, et paralyse
« les gouvernements mêmes. Nos économistes n'oppo-
« sent à ces cosaques industriels aucun contre-poids,
« aucune corporation opérant par la vérité. Dès lors le
« mensonge doit triompher sans obstacle : aussi l'arbre
« de fausseté grandit-il à vue d'œil ; la banque, l'agio-
« tage et le commerce accumulent de plus en plus les
« trésors, tandis que la pauvre agriculture végète sans
« moyens de fortune. Voilà l'œuvre de ces philosophes
« modernes, dont les écrits ne retentissent que de
« *balance, contre-poids, garantie, équilibre*, et amour
« *de l'auguste vérité*. N'est-ce pas le cas de dire, avec
« Beaumarchais, *que les gens d'esprit sont bêtes* ; ou
« bien *que les badauds sont bêtes de se confier aux*
« *beaux esprits*, et que les gouvernements sont aveu-
« gles *de ne pas voir qu'ils manquent d'un point*
« *d'appui pour résister au commerce*.

Construction intégrale de la 6e période.

« J'envisage ici l'ensemble du régime des garanties ; « le sens commun nous en indique d'abord deux, sa-« voir : celle de travail, subsistance et bien-être pour « la classe pauvre, et celle de vérité en relations socia-« les pour les classes moyenne et riche.

« La philosophie ne veut entendre à aucune de ces « garanties ; elle consacre la pleine licence des mar-« chands, qui font régner la fourberie universelle en « relations d'achats et ventes, puis elle organise une « législation qui expose tout propriétaire sans défense, « ou sans astuce, à être spolié par les gens d'affaires, « gens de justice, etc.

« Voilà pour la classe aisée ; quant aux pauvres, la « philosophie leur donne, pour toute ressource, les « dépôts de mendicité, séjour de supplice, et les ba-« gnes industriels nommés *grandes fabriques ;* deux « sortes de prisons où le pauvre fait son enfer dès ce « monde.

« J'ai déjà démontré qu'il n'eût pas été difficile d'i-« maginer les deux méthodes qui créeront une garantie « de sûreté et vérité pour les riches, en affaires d'in-

« térêt ; une de bien-être pour le pauvre qui n'a, en
« civilisation, d'autre garantie que celle d'être fusillé,
« décimé, s'il vient en masse demander du travail et
« du pain qu'on refuse aux individus, ou s'il ose de-
« mander un adoucissement aux corvées et tortures
« qu'on lui inflige pour prix d'une chétive subsistance;
« puis d'être décoré du beau nom d'homme libre, lors-
« qu'on l'envoie, la chaîne au cou, mourir pour une
« charte octroyée. Telles sont les garanties que la phi-
« losophie a su imaginer pour le peuple dont elle se
« dit l'amie. Quel génie en amitié !

« Les garanties, en cadre général, doivent s'appli-
« quer aux douze passions, assurer du plus au moins
« le libre exercice de chacune. Il suffit que la garantie
« s'étende aux neuf dites sensuelles et affectueuses;
« elle s'étendra par suite aux 3 autres, nommées mé-
« canisantes.

« En relations industrielles on avait, dans le sys-
« tème monétaire, un beau fanal de garantie qu'il eût
« fallu étendre au commerce entier. Tel serait l'effet
« de *l'entrepôt trinaire concurrent.* Ce serait une
« régie à double contre-poids formé par la liberté de
« ventes particulières, et par l'entremise d'actionnaires
« surveillants. Les fermes fiscales ou fermes d'asile
« rentrent dans ce mécanisme.

« Les garanties doivent s'étendre aux plaisirs des

« sens comme aux autres passions ; or la philosophie, « sous prétexte de liberté individuelle, frustre de bien-« être sensuel tout le corps social. Examinons les « lésions des sens.

« 1° Le tact : une de ses branches les plus pré-« cieuses est le contact de l'air ; un air insalubre donne « la mort, et pourtant les philosophes consacrent la « liberté de constructions insalubres qui, dans certains « quartiers de Paris, font périr les sept huitièmes des « petits enfants dès leur première année. Un système « de garantie *en tact* défendrait ces constructions « meurtrières ; il mettrait en vigueur un code architec-« tural pourvoyant à la salubrité et à l'embellissement, « et astreignant à ces deux fins l'intérieur comme l'ex-« térieur des édifices (voyez III, 302, un aperçu de ce « code auquel on n'a jamais songé).

« 2° La vue : elle est de toutes parts blessée par « cette licence de construction. L'on voit quantité de « vandales travailler à plaisir pour l'enlaidissement, « construire tel mur qui ne leur donne d'autre profit « que de masquer une demi-douzaine de voisins : c'est « le bonheur suprême pour les petits esprits ; ils « aiment à enlaidir le quartier, les alentours, et mo-« lester les voisins pour jouir du beau nom d'homme « libre. La philosophie applaudit à ce vandalisme « qu'elle nomme liberté, et qui n'est que désordre

« comme toutes les libertés individuelles sans contre-
« poids, sans subordination aux douze garanties. On
« croit faire preuve de sagesse en méprisant les garan-
« ties de *l'agréable*, comme celle des constructions
« harmoniques (III, 302); l'esprit humain a commis
« dans cette affaire un fâcheux mécompte, car en né-
« gligeant les constructions harmoniques, branche de
« garantie visuelle, il a manqué l'invention des approxi-
« mations sociétaires, où l'aurait conduit ce genre de
« construction.

« 3° L'OUÏE : la nation française, remplie de préten-
« tions, a l'oreille faussée comme l'esprit ; une seule
« ville fait exception : le peuple, ou du moins partie
« du peuple de Toulouse, a l'oreille juste et va chanter
« sur le théâtre dans les chœurs. Ce qui a été possible
« à Toulouse ne l'était-il pas dans toute la France?
« pourquoi donc laisse-t-on passer des siècles sans son-
« ger à régénérer les oreilles? La morale répond que
« cela est inutile, qu'un vrai républicain ne doit s'oc-
« cuper qu'à planter des raves : c'est avec ce sot prin-
« cipe qu'elle a faussé le jugement des nations
« civilisées. Dans l'ordre garantiste, il faut *que l'utile*
« *et l'agréable marchent de front*; si on manque les
« garanties de l'agréable, on manque par contre-coup
« celles de l'utile, et de là vient que les civilisés sont
« privés des unes et des autres. Ils ont si peu d'idées
« justes sur ce point, qu'ils autorisent dans Paris, sous

prétexte de liberté, 3 à 4000 empoisonneurs publics nommés marchands de vin, vrais marchands de poisons déguisés qui minent la santé du peuple; c'est absence de garantie sur le sens du goût.

« Tout absorbés dans les visions de charte et de système représentatif, les modernes sont frappés de cataracte sur tout ce qui touche aux vraies libertés, aux garanties solidaires. Je n'ai examiné ici que les matérielles, parce qu'on les croit indignes d'attention; si je passais aux spirituelles, à celles d'ambition, d'amour, d'amitié, de paternité, je pourrais analyser dans notre politique plus d'aveuglement encore qu'elle n'en a sur le matériel: son travers en toutes branches de garantie est de vouloir opérer sur l'utile sans y joindre l'agréable; croire qu'on peut scinder le système de la nature, en admettre telles branches et repousser telles autres; établir des garanties pour les droits des farouches républicains, sans en établir pour les classes moins farouches.

« Si je donnais une théorie détaillée du mécanisme « des garanties sociales, on y verrait toutes les passions « marcher de front, et l'agréable toujours allié à l'u- « tile. Comment des hommes qui ne veulent pas recon- « naître ces règles primordiales du mouvement osent- « ils nous dire qu'ils étudient la nature, qu'ils sont « amis de la nature? Voyez la belle nature sociale

« qu'ils ont établie sur ce globe! Quatre sociétés, civi-
« lisée, barbare, patriarcale et sauvage, qu'on croirait
« l'ouvrage des esprits infernaux! Si on donnait aux
« démons notre globe à gouverner, pourraient-ils y
« organiser un ordre plus odieux que ces 4 sociétés,
« réceptacles de toutes les infamies? »

Les autres ouvrages de Fourier compléteront ces pages par les détails utiles qu'on peut leur emprunter, et c'est le *Comptoir communal* qui est le centre du nouveau monde.

En ramenant à l'unité tous les éléments brisés de cette société garantiste que Fourier a détruite après l'avoir entrevue, on doit avoir le plus grand soin de les purifier de toute innovation en fait d'amour.

Il faut innover en devenant pur, innover en apprenant à aimer avec le cœur, innover en demeurant fidèles, le mari à sa femme, la femme à son mari.

Cet enseignement doit-il être entendu en ce sens que l'on doive immédiatement extirper du monde tous les vestiges de l'ancienne impureté?

Il y a des exécutions immédiatement nécessaires. Dieu a voulu montrer à l'humanité quel abominable résultat devait produire la luxure associée au meurtre; il a envoyé sur la terre M. de Sade comme un épouvantail, une révélation de l'abîme.

Telle était la désespérante corruption des âmes, que Dieu n'a pas été compris, et que parmi les meilleurs de votre société française, Dieu a surpris des hommes

émus de douce volupté en lisant les horreurs dont ce monstre a souillé toutes ses pages.

L'épreuve est terminée ; elle a été désolante pour Dieu et pour vous. Anéantissez le nom, les œuvres de M. de Sade ; qu'on les donne à la police ; qu'elle les mette au pilon, sans en excepter un exemplaire.

Purgez vos murailles et les vitrages de vos boutiques de toutes les exhibitions obscènes qui déshonorent votre grande cité. Soyez impitoyables surtout pour ces hypocrites indignes, qui encadrent des nudités de la dernière espèce dans des images destinées, en apparence, à représenter des scènes de vertu.

Faudra-t-il fermer les maisons de filles ?

Ces maisons disparaîtront un jour, mais on doit avoir égard à l'état actuel des choses.

HARMONIE.

L'harmonie de la société à venir est décrite incidemment, dans le courant de ce livre, assez du moins pour que l'homme ait occasion de mériter, en s'efforçant, de la concevoir tout entière.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

TABLE.

DE L'HOMME.

VIE COLLECTIVE DE L'HUMANITÉ.

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.